

Sens et médiation

Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique
Université du Luxembourg, 1-4 juillet 2015

Coordinateurs

Denis BERTRAND
Marion COLAS-BLAISE
Ivan DARRAULT-HARRIS
Verónica ESTAY STANGE

Comité scientifique : Sémir Badir, Pierluigi Basso Fossali, Denis Bertrand, Anne Beyaert-Geslin, Jean-François Bordron, Marion Colas-Blaise, Bernard Darras, Ivan Darrault-Harris, Maria Giulia Dondero, Verónica Estay Stange, Jacques Fontanille, Anne Hénault, Odile Le Guern, Jean-Marie Klinkenberg, Audrey Moutat, Nanta Novello Paglianti, François Provenzano, Gian Maria Tore, Alessandro Zinna.



AFS Éditions

ISBN 979-10-95835-00-4
Publication en ligne : afsemio.fr / juillet 2016

En hommage à Claude Zilberberg

Sommaire

<i>Préface</i> , par Denis Bertrand	5
<i>Introduction</i>	
- <i>Pour une sémiotique de la médiation : théories et pratiques</i> , par Marion Colas-Blaise	7
- <i>Sens e(s)t médiations</i> , par Gian Maria Tore.....	14
<i>Composition de l'ouvrage</i> , par Verónica Estay Stange.....	19

I. Médiation-fonction : l'engrenage de la sémiose

1. <i>La médiation : fortune d'un concept</i> , par Denis Bertrand.....	21
2. <i>Médiation et sémiotique de l'intervalle</i> , par Luisa Ruiz Moreno	35
3. <i>Relation, médiation, énonciation</i> , par Jean-François Bordron.....	50
4. <i>Mediation and proprioception</i> , par Rodrigo Antunes Morais, Antonio Roberto Chiachiri Filho et Flavia Mantovani	62
5. <i>Lictions et sens dans l'expérience muséale : capter le bricolage du réel pour faire corps avec le monde</i> , par Fanny Bougenies, Sylvie Leleu-Merviel et Daniel Schmitt.....	71
6. <i>Médiation urbaine. Expérience sensible et sens de l'espace</i> , par Patrizia Laudati.....	87
7. <i>Médiation, communication, échange, énonciation : sémiose, où est-tu ?</i> , par Jacques Fontanille.....	98

II. Médiation-interaction : le sens partagé

1. <i>De quoi la médiation est-elle médiation ?</i> , par Michel Costantini.....	112
2. <i>Médiation et remédiation dans le champ art-thérapeutique</i> , par Ivan Darrault-Harris	121
3. <i>Quelles pratiques sémiotiques pour quelles médiations ?</i> , par Anne Hénault.....	132
4. <i>Médiation et individuation : Marielle Macé et Jean-François Bordron, herméneutique de la lecture et sémiotique intégrée</i> , par Thomas Vercruyse	144
5. <i>La construction du sens dans le discours du football : essai d'une sémiotique applicable</i> , par Anicet Bassilua.....	151
6. <i><Metabolisme>, un outil de diagnostic et de médiation produit par la sémiotique pragmatique théorique et appliquée</i> , par Bernard Darras.....	158

III. Médiation-régulation : le sens en société

1. <i>Le poids éthéré de la médiatisation, De la matérialité diaphane du média à son investissement comme environnement</i> , par Pierluigi Basso Fossali.....	186
2. <i>La mémoire comme médiation sémiotique : valeurs, stratégies et figures de la reconnaissance</i> , par Antonino Bondi	209
3. <i>Radio, remédiation, mémoire</i> , par Andrée Chauvin Vileno, Séverine Equoy Hutin	221
4. <i>Exposing exoticism – the near and the far in the exhibition context</i> , par Elisa De Souza Martinez	246
5. <i>Comment éclairer le concept de forme de vie à la lumière de la théorie des mondes possibles ?</i> , par Alain Perusset.....	262

IV. Médiation-médiatisation : spectacles du sens

1. <i>Le discours intolérant sur Internet : tension, signification et énonciation</i> , par Diana Luz Pessoa de Barros.....	281
2. <i>Médiations, remédiations et supports : le microblogging twitter</i> , par Nanta Novello Paglianti.....	291
3. <i>La critique journalistique des cédéroms et des jeux vidéo : une médiation des nouvelles normes critiques numériques ?</i> , par Annick Batard.....	310
4. <i>Entre médiations sociotechniques et langagières : approche sémiotique de l'imaginaire religieux de la communication</i> , par Amaia Errecart.....	324
5. <i>Le croisement entre vintage et avant-garde dans la publicité contemporaine</i> , par Maria Pia Pozzato	341

V. Médiation-support : technologies du sens

1. <i>L'interface : un espace de médiation entre support et écriture</i> , par Alessandro Zinna.....	351
2. <i>Une réflexion sémiotique sur le déterminisme technologique et le concept de médium</i> , par Piero Polidoro.....	363
3. <i>La matière et la technique comme dispositifs de médiation. Le cas des Cartes-Tapisseries d'Alighiero Boetti</i> , par Valeria De Luca.....	371
4. <i>Analyser la matérialité médiatique et l'expérience immersive dans Sequenced : sémiotique, intermédialité et anthropologie de la communication</i> , par Marie-Julie Catoir Brisson.....	392
5. <i>Digital art: when mediacy becomes remediation</i> , par Audrey Moutat.....	405
6. <i>La logique cachée du véhicule autonome : un idéal d'absence de médiation</i> , par Éric Enrègle	415
7. <i>Présence et médiation robotique</i> , par Anne Beyaert-Geslin.....	425

Préface

Les sciences humaines ont toutes, d'une manière ou d'une autre, le sens pour objet. C'est pourquoi les sémioticiens, qui se définissent précisément comme des professionnels du sens, s'interrogent parfois sur ce qui fait le propre de leur discipline. Qu'ils appréhendent les problématiques de l'espace et du temps, de l'éthique et de l'esthétique, de la transmission ou, comme ici-même, de la médiation, ils doivent justifier, non par principe mais par le faire, ce qui distingue leur démarche de celle du philosophe, du linguiste, de l'anthropologue ou du sociologue lorsqu'il s'empare de ces mêmes objets d'étude ; et les sémioticiens doivent aussi faire comprendre ce qu'on peut espérer des résultats de cette démarche en termes de nouveauté, d'efficacité et de délivrance de l'inaperçu.

Le présent ouvrage apporte à nos yeux une réponse à cette attente dans la mesure où il illustre bien, sur un concept de haute transversalité, le propre de la sémiotique. Sa caractéristique centrale est d'être d'abord une sémantique. Elle a pour objet les opérations signifiantes du langage, s'attachant précisément à la manière dont les mots en discours filtrent l'appréhension des phénomènes ; et à la manière dont les phénomènes eux-mêmes, à l'inverse, débordant les segmentations du langage, invitent à réinterroger sans cesse leur ajustement réciproque. Elle pousse cette investigation langagière dans deux directions simultanément, en extension – du mot au texte, du verbal au visuel et aux différentes modalités du sensible – et en intension – de la sémiologie perceptive, « logos à l'état naissant » (Merleau-Ponty), aux articulations les plus élaborées des langages, de leurs modes d'énonciation, de leurs supports technologiques et de leurs réalisations sociales.

Le cas du concept de « médiation » est particulièrement riche de ce point de vue, dans la mesure où il accompagne cette transversalité de bout en bout. Comme le montrent les nombreuses contributions de l'ouvrage, si énergiquement structurées dans l'introduction de Marion Colas-Blaise, le sémantisme de « médiation » est déployé dans les directions les plus diverses. Cette ouverture, assumée, se trouve au principe même du projet : le succès de la notion dans les sciences humaines aujourd'hui, comparable à celui du mot « structure » à une autre époque, est au cœur de notre interrogation. Il fait énigme : qu'ajoute-t-il donc à « relation » ? Comment supplante-t-il « communication » ? Ne fait-il pas entendre le bourdonnement du conflit sous-jacent à tout lien social ? Est-il, tout comme le motif de la « rassurance », le symptôme d'une inquiétude ? Mais, au delà de ces questions, le sémioticien y voit aussi une menace : il sait que, pour tout lexème, l'extension de ses emplois et de ses compatibilités discursives se paie d'une perte de densité sémique, et qu'il risque, au fil de ses applications, de se trouver vidé de tout sémantisme. Si le champ de référence de « médiation » concerne aussi bien l'événement sensible et la donation élémentaire du sens dans l'acte de perception que les élaborations technologiques de la médiatisation dans les interfaces numériques avec leurs effets sur la communication sociale et politique dans le monde contemporain, il était indispensable de tracer les chemins qui assurent le passage d'un pôle d'acception à l'autre. C'est donc cette polysémie qui devait être examinée, comprise, évaluée. Elle est ici soumise à l'architecture heuristique de la sémiotique dont les différents infléchissements théoriques sont sollicités (traditions saussurienne et peircienne, sémiotique tensive, sémiotique des instances énonçantes et des interactions, etc.) de même que les relations avec les autres disciplines (phénoménologie, herméneutique, sciences cognitives, anthropologie, sociologie) à travers le laboratoire étendu de ses champs d'exercice (écriture, arts, médias, thérapie, communication numérique et jeux vidéos, publicité et design, automobile et robotique, etc.).

La « médiation » lance un défi à la sémiotique. Le défi du sens. Si celle-ci peut le relever, c'est parce qu'elle assume l'impérieuse nécessité de la construction théorique pour faire face à la complexité des phénomènes de langage. Ne serait-ce que sous les formes désormais élémentaires d'une paradigmatique et d'une syntagmatique. Soumise à ce double éclairage, la « médiation » est un véritable cas d'école : la diffusion sémantique de ses emplois menaçait le terme d'évanescence, et le voici resserré autour de ces deux polarités. Du côté de la paradigmatique, le souci de l'élaboration définitionnelle l'emporte, avec les variations lexicales et les proximités sémantiques, adossées aux exigences méthodologiques de la description. Une utopie s'y dessine peut-être : celle d'un affinement sans cesse plus élaboré de la segmentation, jusqu'aux plus infimes frontières, comme pour épuiser le sens et les champs d'application de la notion. Du côté de la syntagmatique, dont l'enjeu est de contrôler l'expansion de l'approche paradigmatique, ce sont les formes du lien qu'induit la médiation qui deviennent essentiels : un lien menacé entre des parties sur l'horizon d'une totalité. La médiation présuppose ainsi la conflictualité au sein d'un contrat. Dès lors, les formes narratives et passionnelles de la sémiotique sont directement engagées, de même que l'assomption énonciative : avec son horizon éthique de responsabilité, l'énonciation se trouve mise en jeu dans l'exercice de la médiation, fût-elle – et *a fortiori* – d'ordre médiatique. La composition du volume adopte quant à elle une forme génétique : depuis l'émergence de la médiation dans le sensible, avec l'élaboration de son concept, jusqu'à ses manifestations concrètes, avec ses dispositifs et ses technologies, en passant par les interactions sociales, avec les conditions du partage intersubjectif, à la fois cognitif et sensible, contractuel et polémique.

Cette double mise en perspective – liée à l'économie générale du langage d'un côté, et à sa mise en œuvre progressive de l'autre – n'a pas seulement pour objet de faciliter la lecture. Elle apporte aussi, en tant que forme du contenu, la contribution de la sémiotique à la réflexion aujourd'hui nodale sur la médiation au sein des sciences humaines et sociales.

Denis BERTRAND
Président de l'AFS

Introduction

Pour une sémiotique de la médiation : théories et pratiques

Le concept de médiation, au cœur de la dialectique, traverse toute l'histoire de la philosophie. Actuellement, il connaît un regain d'actualité dans les sciences humaines et les sciences du langage. Comme en témoignent avec éclat les séminaires, les colloques et les publications qui lui sont consacrés, l'empan sémantique de la médiation est considérable : du langage ordinaire au métalangage théorique, du plus particulier et du plus concret (médiation sociale) au plus général et au plus abstrait (la fonction sémiotique comme médiation) et du plus spécialisé au plus transdisciplinaire (philosophie, sociologie, sciences politiques, psychologie, communication, etc.).

L'empan serait-il trop large ? La capacité heuristique du concept de médiation en serait-elle affectée, le concept payerait-il la rançon de son succès ? Maints auteurs de ce volume dénoncent une densité sémique réduite, le caractère flottant du concept, voire un certain flou définitionnel que la mise en avant des notions d'intermédiaire, d'*entre* ou de tiers n'arrive pas toujours à dissiper.

À moins, bien sûr, que l'on ne remonte vers les structures élémentaires et que l'on n'examine ces notions sur le fond de la distinction entre la différence structurale et la différence tensive. Si la médiation « présume la division, pose la non-division et implique à terme la réunion », la différence structurale – division/interdépendance/opposition – se présente selon Fontanille comme une médiation « qui a mal tourné ». Pour sa part, l'hypothèse tensive prévoit une médiation obéissant, écrit-il, à la séquence « interdépendance > tensions > inversion des tensions > différence ». Les réflexions de Moreno sur la notion d'intervalle, chère à Zilberberg, alimentent le débat. Ou encore, à condition que la médiation soit revisitée dans un contexte polémique, parcouru de tensions, ou propice aux accidents. Fontanille rappelle que les médiations consistent alors dans des « passes » au sens où l'entend Latour, qui traitent ces « hiatus ». Mais aussi, pourvu que la notion d'intermédiaire se précise au contact de celles de transition (la transition peut s'opérer entre les formes de vie) et de transmission, en relation avec le principe syntagmatique.

On constate, d'emblée, l'ampleur de la réflexion et on saisit les défis qu'une sémiotique de la médiation doit relever. Ce volume, organisé en cinq sections, propose un parcours de lecture linéaire, mais il se présente aussi comme un kaléidoscope autorisant des mises en résonance et en débat originales, de l'engrenage de la sémiose au sens partagé, des régulations socioculturelles à la spectacularisation du sens et à ses technologies. De manière exemplaire, les trente contributions ici réunies proposent, dans leur diversité, une vue surplombante des enjeux actuels de la sémiotique – plus particulièrement, de ceux liés aux mutations des sociétés contemporaines, sous l'effet des nouvelles technologies.

Comment appréhender cet ensemble foisonnant ? En première instance, on peut l'aborder sous trois angles.

Une première approche, élargie, consiste à positionner le concept par rapport aux *notions voisines* de communication, d'échange, d'interaction et d'énonciation. Au delà des proximités conceptuelles, la sémiotique peut faire valoir la spécificité de ses postulats épistémologiques et de ses choix méthodologiques, mais aussi sa capacité de dialogue avec d'autres disciplines.

Mobilisant les cadres théoriques de la sémiotique, une deuxième approche, plus resserrée, interroge les *formes* et les *types de médiation*. Quelques repères laissent entrevoir toute la richesse des développements. Ainsi, dès lors que la médiation est conçue comme une relation

méréologique entre différentes parties d'une totalité, entre différentes totalités ou entre les éléments d'une multiplicité sans effet de totalisation (Bordron), la nature de la relation, externe ou interne à des totalités, constitue un critère décisif. Dans une perspective générative, la médiation opère à des paliers distincts, au cœur de l'assignation du sens, de sa négociation et de sa spectacularisation (Bertrand). C'est la conception de la production du sens/de la signification qui se trouve ainsi engagée, sur le fond d'une réflexion fondamentale sur l'(illusoire) immédiateté et les modalités de la médiation responsables d'une irréductible médiateté. Comme le précise Basso Fossali, différents espaces de médiation – phénoménaux (« médiaux »), linguistiques (« médiationnels »), institutionnels (« médiateurs ») et technologiques (« médiatiques ») – ont la charge de gérer le sens à différentes strates liées entre elles par les syntaxes de l'infra-médiation, de la trans-médiation et de la remédiation. D'autres contributions envisagent les déclinaisons possibles du concept de médiation et en évaluent la pertinence : si Perrusset considère le monde possible comme une médiation projective, le texte comme une médiation narrative et la forme de vie comme une médiation existentielle, Errecart distingue entre les médiations sociotechniques, les médiations langagières et les médiations symboliques, qui mobilisent l'imaginaire religieux de la communication.

En même temps, les articles vérifient la pertinence des dissimulations fines entre la médiation et la remédiation, au sens où l'entendent Bolter et Grusin (1999), mais aussi au sens de stratégie de traitement des symptômes psychopathologiques, comme le souligne Darrault-Harris. La différenciation opère également entre la médiation et la médiatisation (entre autres Basso Fossali, Luz Pessoa de Barros), entre le médium et le média (notamment Basso Fossali), entre la surmédiation et la démédiation (Bertrand). On y ajoutera les notions de re-médiation (Beyaert-Geslin), d'intermédiation (Bondi) et d'intermédialité (entre autres Chauvin Vileno & Equoy Hutin, Catoir-Brisson). Ces notions trouvent leur ancrage, au moins partiellement, dans la pluralité des recherches sémiotiques qui se sont développées au cours des quarante dernières années : depuis la sémiotique greimassienne standard, dont Hénault, ciblant la médiation offerte à Greimas par Ricœur, rappelle le caractère fondateur et toujours actuel, jusqu'à la sémiotique post-greimassienne, reconfigurant le champ de la discipline. Une troisième approche privilégie ainsi les *cadres théoriques* et *méthodologiques* de la sémiotique : notamment ceux de la sémiotique tensive, de la sémiotique des pratiques et des formes de vie, de la sémiotique de la perception, de la sémiotique des objets ou encore de la sémiotique de l'énonciation.

De surcroît, la sémiotique se confronte avec d'autres disciplines des sciences humaines et des sciences du langage, au profit de métissages conceptuels qui dynamisent sa construction. De fréquentes alliances avec d'autres disciplines, plus ou moins bien installées dans le paysage de la sémiotique, donnent lieu à des inflexions théoriques et méthodologiques propres à impulser son développement. On retiendra, entre autres, la phénoménologie du langage, l'approche ethnologique et communicationnelle (Laudati), l'approche sémiopragmatique de la communication (Chauvin Vileno & Equoy Hutin) et la sémiotique pragmatique (Darras), la psycho- et l'éthosémiotique (Darrault-Harris), l'ethnosémiotique (De Souza Martinez), la sémiotique du design et l'anthropologie de la communication (Catoir-Brisson) ou encore la sémiotique discursive (Errecart). Le concept de médiation se propose ainsi comme un concept phare, mobilisateur et fédérateur. Il apparaît comme transversal à des courants et à des traditions différents, dont il assure l'entrée en résonance.

Après ce survol, il est possible de circonscrire un champ de questionnement commun aux contributions de cet ouvrage, en dégagant trois points de cristallisation de la réflexion étroitement solidaires les uns des autres : quelles formes revêt la médiation du

rapport qu'une instance noue avec le monde et, plus particulièrement, avec la réalité sociohistorique et culturelle ? De quel ordre sont les médiations impliquées dans la production des sémoses ? Quelles sont les médiations responsables du devenir des sémoses et des transitions entre elles ?

1. La médiation constituante

Si la médiation se trouve au cœur de la signification ou du sens, on considère, depuis le tournant phénoménologique de la fin des années 80, que l'instance de médiation qui appréhende le monde n'est ni virtuelle ni hypothétique. Elle ne constitue pas une frontière ou interface privée d'épaisseur, mais elle est pourvue d'une corporalité. Ce point a été argumenté diversement. Ciblons quelques-uns des travaux fondateurs. Coquet (2007) montre que le corps énonce son rapport au monde. Fontanille s'inscrit dans le sillage de Greimas en faisant du corps propre un « opérateur de sémosis » (1996) : l'instance de médiation « incarnée » rabat l'extéroceptivité sur l'intéroceptivité, les sensations et figures du monde sur les impressions régissant notre perception du monde intérieur, bref, les « états de choses » sur les « états mentaux », les deux s'entrelaçant intimement dans un même acte proprioceptif. On ajoutera au moins que la perception selon Bordron (2011) s'organise en trois strates : non seulement la strate symbolique, à travers l'accès aux règles et aux régulations du langage, mais les strates indicielle et iconique. La médiation se voit ainsi dotée d'une attache dans un substrat sensible, là où s'esquissent peut-être les contours d'un anté-sujet et d'un anté-objet, là où peut se comprendre l'émergence d'une perception dans l'expérience la plus immédiate possible.

C'est sur ces bases que peut être problématisé le rapport du robot humanoïde à son modèle anthropomorphe, entre adhésion et distanciation, comme le montre Beyaert-Geslin. Plus que jamais, la force de problématisation est inhérente à la médiation.

Mais tournons-nous encore vers les contributions qui s'attachent à penser la médiation sensible, esthétique, au ras du corps. Si elle peut prendre la forme de l'immersion polysensorielle au fondement du *spatial storytelling* (Catoir-Brisson), elle est aussi au foyer de l'auto-reconnaissance que Morais, Chiachiri Filho et Mantovani envisagent à partir de l'image, dans une perspective peircienne.

Précisément, c'est poser la question de l'identification du sujet. Quels niveaux de complexité implique-t-elle ? Ainsi que Bertrand le souligne ici-même, le sens est également proposé aux négociations et aux spectacularisations. Aux partages, ajouterons-nous, là où, justement, peuvent prendre forme et se façonner mutuellement toutes ces identités à la fois perçues comme étrangères et comme à même de se comprendre (Jeanneret 2008). Ces identités qui sont exposées à des transformations ponctuant les processus identitaires (Laudati).

La médiation est altération, implantant en face du JE un Autre, un Ailleurs, Objet du transfert, écrit Costantini. S'il est permis de parler de co-constitution de sujet et de l'objet, c'est dans l'exacte mesure où la médiation, entre le don et l'accueil, selon les termes de Costantini, est liée à une dialectique qui prend la forme d'un ajustement.

La médiation constituante, de ce point de vue, est d'abord mouvement. Plusieurs contributions scrutent la dynamique de la construction d'un sujet. La puissance heuristique de la catégorie de la diathèse ou disposition selon Bordron, qui fait fonction de médiation entre l'instance énonçante et le contenu de l'énoncé, s'en trouve confirmée. Tout comme celle de la notion d'individuation (différente de celle d'individualisation) d'après Simondon, qui conduit Vercruysse à focaliser son attention sur une herméneutique de la lecture qui, dans la

perspective de Macé (2011), est sensible aux « différences d'intensité » entre les œuvres et les formes de vie du lecteur, à tous ces possibles du sens aux prises avec des figurations du monde inédites.

Dans ce cas, lors du processus de la sémiologie, le coefficient de dynamicité peut se distribuer sur l'instance médiationnelle – appelée, en fonction des cadres théoriques, instance ou sujet d'énonciation, individu, acteur humain, agent... – qui se livre à un corps à corps avec des données sensibles ou mobilise des schémas de compréhension signifiants, mais aussi sur les données elles-mêmes. La notion de liction, développée par Bougenies, Leleu-Merviel et Schmitt, permet de rendre compte des forces attractives ou répulsives qui s'instaurent entre ces données au moment du « bricolage du réel » et donnent forme, plus particulièrement, à l'expérience muséale. Pour Darras, c'est l'artefact qui est porteur d'une charge dynamique, le sens dépendant de sa position à la fois dans des systèmes et réseaux d'artefacts et dans des réseaux d'acteurs humains. Le point de vue de la sémiotique pragmatique permet alors de montrer en quoi une modélisation de la construction collective, contextualisée, distribuée et située, de la signification d'un artefact doit intégrer l'idée du doute, de la crise, de l'improvisation, mais aussi de la coadaptation et de la codétermination.

2. Médiation et sémiologie

On le constate, la production des sémiologies ne saurait être dissociée de la question du « contexte », soit, pour faire bref, des formes de vie, des formations discursives verbales et non verbales, des pratiques liées à des institutions, entre stabilisations du sens et déstabilisations. Elles la contraignent diversement, mais rendent aussi possible le renouvellement du sens, lorsque la médiation a du « jeu ». Tel est précisément le rôle que Basso Fossali reconnaît au média en tant que forme de médiation technologique : l'appropriation des identités culturelles se conjugue avec la réouverture des possibles, l'implémentation réglée des textes et des objets est indissociable d'un environnement perméable à l'indétermination, qui autorise la recréation.

Dans les limites de ce volume, l'idée que des déterminations « extérieures » interviennent dans la solidarisation sémiologique d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu, ou qu'un projet de signification singulier réactive des possibles et reconfigure rétroactivement les espaces de manifestation de la culture, est déclinée de plusieurs manières différentes. Nous en retiendrons deux.

C'est, d'un seul tenant, renouer avec l'emploi que Greimas et Courtés font du terme « médiation » dans le *Dictionnaire* et vérifier à nouveau les vertus heuristiques de la notion de praxis énonciative. D'une part, « [...] l'énoncé étant considéré comme le résultat atteint par l'énonciation, celle-ci apparaîtra comme l'instance de médiation, qui assure la mise en énoncé-discours des virtualités de la langue. [...] entre la langue [...] et la parole [...], il était nécessaire, en effet, de prévoir des structures de médiation [...] » (Greimas & Courtés 1979 : 126). D'autre part, on sait que la notion de praxis énonciative invite à prendre en considération, en plus des disponibilités du système, les produits sédimentés de l'usage. Elle subsume tout ce passé d'énonciation, intimement lié à un environnement de sens sociohistorique et culturel, toutes ces formes de vie qui entrent en concurrence les unes avec les autres, toutes ces interactions antérieures qui laissent des empreintes qui demandent à être actualisées. Dans sa contribution au volume, Bondi s'en autorise pour attribuer à la mémoire un rôle central au cœur du processus sémiotique.

Deuxièmement, si la médiation s'inscrit dans la durée, elle est également pourvue d'un ou plusieurs lieux. Pour Zinna, le concept d'interface renvoie à cet *entre* qui relie le support et

l'écriture et se traduit par des écritures additives, soustractives, cumulatives ou mixtes. Ce déplacement d'accent vers l'objet d'écriture, dont Zinna propose l'archéologie en considérant, conjointement, l'évolution du support et celle des fonctions de l'écriture – les contraintes croisées exercées par le support, le genre de discours et l'acte d'écriture – alimente un débat plus large sur les paliers de pertinence intervenant dans la production des sémoses, notamment textuelles.

Sur le versant de la technologie et de la communication, si la question du déterminisme technologique gagne à être posée à nouveaux frais, c'est, nous explique Polidoro, dans la mesure où une approche sémiotique fait valoir une détermination également culturelle, qui pourrait se traduire par des règles de genre indépendantes de la technologie. Un des enjeux consiste à définir le médium soit en le reliant au plan de l'expression, soit en le considérant comme le résultat de la jonction entre des contraintes matérielles et des formes du contenu.

Enfin, ne faut-il pas considérer jusqu'à ces ensembles signifiants institutionnalisés que sont, par exemple, le cinéma ou le musée ? Sans doute la projection du film au cinéma ou l'exposition du tableau au musée redéploient-elles leurs potentialités dans des énoncés filmiques ou picturaux. La médiation est ainsi au foyer de la transmission des sémoses, tout *passage* mettant en branle, nécessairement, un ajustement, voire une renégociation des conditions du sens. On mesure toutes les conséquences d'une telle conception du film ou de l'œuvre d'art, dont le sens – l'identité qualitative, comme dirait Genette (1992) – est constamment reconstruit, au gré des scénarisations, des interventions techniques et des choix institutionnels.

3. Le devenir de la sémosie

Précisément, si la médiation est mouvement, elle est indissociable de ces reprises et relances, de ces stabilisations et déstabilisations du sens qui, dans une perspective dynamiciste, sont impliquées dans la construction des formes. Une troisième perspective de recherche s'ouvre ainsi devant nous : le regard se déplace sur tous les *éléments médiationnels* entrant dans des médiations langagières, techniques et technologiques, institutionnelles, culturelles ou socio-économiques, qui mettent à contribution des supports, des objets, des matérialités (par exemple, la matérialité de l'artefact numérique). Ces éléments médiationnels, définitoires, par exemple, d'une politique muséale ou éditoriale, *portent* le devenir sémosique. L'important, c'est qu'un principe d'organisation interne se dégage, réflexivement, qu'il est possible de rapporter à une instance énonciative de médiation qui, tel un organe de contrôle, veille à la mise en congruence des sélections et à l'ajustement entre les éléments médiationnels. Comme le suggère De Luca, c'est dans ce contexte que la conception de la médiation comme tissage, selon l'usage qu'Ingold fait de ce terme, peut attirer l'attention sur l'entrelacement, au sein de la sémosie, de matières, de formes, de techniques et de pratiques qui ressortissent à des domaines définis de l'action humaine. Concrètement, le rôle d'une orchestration générale revient, par exemple, à l'artiste qui fait de la tapisserie analysée par De Luca le lieu de manifestation du tissage comme forme de vie, ou au curateur qui, note De Souza Martinez, définit les modalités de l'exposition comme mise sous le regard du visiteur.

Dans plusieurs contributions, l'attention se porte sur les nouvelles technologies tels que Twitter (Novello Paglianti), une série d'animation conçue pour les appareils mobiles (Catoir-Brisson), les cédéroms et les jeux vidéo qui sont approchés sous l'angle du discours journalistique (Batard), ou encore les campagnes de publicité de compagnies de téléphonie mobile (Errecart). Ici et là, il s'agit d'être sensible aux valeurs engagées par de nouveaux

outils de médiation du sens, à travers, par exemple, la mise en circulation de *topoi* religieux comme le montre Errecart, ou un discours intolérant : en démêlant les mécanismes, Luz Pessoa de Barros se fait l'écho de débats actuels autour de la liberté d'expression. Le discours publicitaire n'est pas en reste : une archéologie de la publicité permet à Pozzato non seulement de déterminer l'entrecroisement du vintage et du moderne dans la publicité contemporaine, mais de rechercher les points de jonction avec l'évolution des médias, jusqu'à des formes novatrices sur le web.

Que la médiation soit mouvement est confirmé par les passages entre les médias et les médiums, qui en éprouvent les frontières au profit de l'intermédialité, par exemple web-radiophonique, comme le montrent Chauvin Vileno et Equoy Hutin, ou de l'hybridation plastique et technologique, pointée par Catoir-Bresson. Quand l'intermédialité ou la transversalité médiatique, selon les termes de Novello Paglianti, se traduisent par des relocalisations et des recontextualisations, des recadrages et des reformatages, la notion de réénonciation, entre autres numérique, garde toute son utilité. Et le concept de médiation d'être confronté avec profit avec ceux de traduction inter-sémiotique et de transposition, comme le propose De Luca.

Fondamentalement, ces nouveaux supports et médiums, les pratiques dont ils portent les marques et les valeurs véhiculées peuvent déterminer des postures de réception spécifiques. Au point qu'une conception étendue de la sémiologie intègre au processus de la construction du sens la coopération – la coénonciation – entre, par exemple, le designer et l'utilisateur. Y verra-t-on une manière de renforcer le lien interindividuel ? L'interaction, centrale dans le cas du web, constitue, selon Polidoro, un des traits définitoires du médium. L'illusion d'une immédiateté tenue peut s'expérimenter dans le domaine de l'art digital : une immédiateté combattue par des stratégies d'hypermédiation, ainsi que le montre Moutat, en faisant reposer la différence entre la transparence et l'opacité sur la différence entre l'attitude du designer et celle de l'artiste. Considérons aussi le domaine des nouvelles technologies automobiles, qui véhiculent l'illusion de l'indépendance de l'utilisateur, comme le précise Enrègle. On y ajoutera celui du jeu ou du design d'interaction, à travers des séries interactives visant, nous dit Catoir-Brisson, une immersion du spectateur. Il faut alors s'interroger sur la spécificité de ces interactions médiées par les nouvelles technologies à la lumière, par exemple, de celles, plus « classiques », qui, selon Bassilua, constituent un des niveaux de structuration de la médiation interne au jeu de football.

Ces quelques remarques auront eu pour but de souligner la grande cohérence et la richesse d'un ouvrage qui non seulement multiplie les théorisations du concept de médiation, en l'installant au foyer de la signification et du sens, mais les éprouve à travers des études de cas. Au delà de la simple illustration, celles-ci proposent des remises en question, en tension et en débat des notions retenues. Il apparaît, au terme de ce rapide tour d'horizon, que la médiation négocie le rapport sensible, esthétique, mais aussi esthétique et éthique avec le monde et avec les identités sociohistoriques et culturelles qui contribuent à le rendre signifiant. Elle sert d'interface entre les déterminations et contraintes externes et la réouverture, au sein des sémiologies, d'un champ de possibles. Enfin, elle est responsable de la cohésion des sémiologies et de leur devenir, dans des domaines variés tels ceux des médias, de la politique, de l'art, de la religion ou de l'économie.

La médiation finit par être elle-même érigée en valeur, dans la mesure où elle résume les conditions du faire sens, mais aussi parce qu'elle trace comme horizon l'immédiateté et l'immédiateté, son exact opposé. Interface immersive, elle peut créer l'impression du contact direct avec le monde. C'est aussi, par un de ses bords, retrouver la problématique de la

transparence et de l'opacité, dont une des facettes est celle de la représentation et de la présentation de la représentation, au sens où l'entend Marin (2006 [1989]), une autre la différence entre l'immédiateté (*immediacy*) et l'hypermédiateté (*hypermediacy*) selon Bolter et Grusin (1999). Mais, plus fondamentalement, ce que le concept de médiation peut dire et dénoncer d'un seul tenant, ou questionner pour le moins, c'est l'illusion de son absence, celle de l'inhérence à soi-même (retrouvée), en deçà ou au delà de l'altération ou du *devenir autre*, là où le sens n'en est qu'à ses premiers balbutiements. Une sémiotique de la médiation, face à celle de l'immédiateté, y trouve tout son intérêt.

Marion Colas-Blaise
Université du Luxembourg

Références bibliographiques

- BOLTER Jay David, GRUSIN Richard (1999), *Remediation : Understanding New Media*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.
- FONTANILLE Jacques (1996), « Sémiotique littéraire et phénoménologie », in Michel Costantini et Ivan Darrault-Harris (éds), *Sémiotique, phénoménologie, discours. Du corps présent au sujet énonçant*, Paris, L'Harmattan.
- GENETTE, Gérard (1994), *L'œuvre de l'art, immanence et transcendance*, Paris, Seuil.
- GREIMAS Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- JEANNERET, Yves (2008) *Penser la trivialité*, vol. 1 : *La trivialité des êtres culturels*, Paris, Lavoisier, Hermès-science.
- MACÉ, Marielle (2011), *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard.
- MARIN Louis (1989), *Opacité de la peinture. Essais sur la représentation au Quattrocento*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2006.

Sens e(s)t médiations

La sémiotique comme discipline qui étudie le sens... On connaît bien la perplexité que suscite le programme d'étudier le sens. D'une part, des disciplines qui ont pour objet la littérature, la loi, les êtres vivants, l'économie, l'art... ; de l'autre, une discipline qui étudie quelque chose qui n'est pas un objet, ni même un domaine défini : le sens. On connaît aussi les attaques contre la sémiotique structurale qui défend notamment l'idée des « objets de sens » : quelle conception saugrenue que celle que des objets d'études possèdent « du sens », comme une sorte de qualité rattachée !

Y a-t-il là une incompréhension envers l'activité de la sémiotique ou bien un problème que cette dernière devrait se poser ? Qu'entend-on, au juste, par « l'étude du sens », voire « des objets de sens » ? Il est bien vrai par ailleurs que, jusqu'à un passé récent, la sémiotique même soutenait que le sens est un concept « indéfinissable » (cf. le *Dictionnaire raisonné des sciences du langage* de Greimas & Courtés, entrée « Sens »)...

Or, de nouvelles recherches et, surtout, une nouvelle sensibilité scientifique rendent possible une autre approche. Une approche sans doute plus directement liée aux « objets de sens » : à la fois plus articulée et plus opérationnelle. On peut soutenir qu'aujourd'hui, un peu partout, même si cela passe par des convictions et des propos différents, il est question de penser le sens comme *l'ensemble des médiations*. Aujourd'hui, la question aporétique « qu'est-ce que le sens, donc ? » peut être remplacée légitimement par « quelles sont les médiations en jeu ? ».

Pour commencer, il faut bien voir que les médiations, ce n'est pas tant un nouvel objet qu'une nouvelle épistémologie. Un programme de connaissance orienté vers le multiple, l'hétérogène et le variable. Un programme que – si on pense que les étiquettes peuvent être utiles – on peut qualifier finalement de post-structuraliste. La sémiotique structuraliste étudiait *le sens* en s'attachant à la structure (notamment la structure « profonde », le schéma « canonique », etc.), le système, les états. La sémiotique post-structurale étudie les médiations en s'attachant plutôt aux jeux de structuration, aux procès, aux transformations. Ce n'est pas là une affaire de nuances et d'accents : il suffit de se souvenir que Greimas définissait *le « faire »* comme *le passage d'un état à l'autre*. C'est que le faire est, pour le structuralisme classique, un état en négatif, diminué, éphémère. On pourra maintenant prendre au sérieux l'approche opposée : définir plutôt *l'« état »* comme *un arrêt entre un faire et un autre*. Ce serait dire que l'état n'est qu'une perspective possible sur des transformations irréductibles. Ce sont de telles transformations irréductibles, constitutives, que l'approche des médiations veut capter.

La médiation comme une transformation orientée (vers une solution). Il s'agit, certes, d'une définition qui ne choquerait aucunement Greimas. Mais encore faut-il l'assumer comme la clef de voûte de l'étude du sens. Épouser une épistémologie non plus statique et réductionniste (« tous les phénomènes de surface se réduisent à... ») mais dynamiste et pluraliste. Comment ?

Premièrement, il est question de prendre comme point de départ non pas l'objet déjà formé, clos, « immanent », mais le fond à partir duquel on peut le former, l'approche qui peut éventuellement le clore. En d'autres termes, il est question de partir non pas d'un objet mais de la *situation sémiotique*. Deuxièmement, le projet de connaissance sémiotique sera de rendre compte de comment, de cette situation ouverte, on peut *faire valoir* (faire faire sens à) l'objet. Il sera question alors de confrontations et de profilages de solutions : des médiations,

précisément. Troisièmement et pour ne jamais oublier la situation sémiotique, de telles solutions profilées, de tels « états » seront appréhendés de manière relative : ils valent et font valoir l'objet de sens *par rapport* à une situation, dans un moment, selon un certain point de vue. Encore une question de médiations.

Le changement qui s'opère ainsi dans la sémiotique, c'est de se détacher de plus en plus d'analyses d'objets qui consistent en des reformulations, en des schémas déjà donnés et donc arrêtés, unifiants, absolus. On est désormais convaincu qu'une description morphologique en un métalangage donné, ce n'est pas une explication. Décrire le schéma actantiel d'un roman et son axiologie, faire semblant qu'on ne fait que pointer *le* schéma ou *le* carré sémiotique au cœur du roman, ce n'est pas expliquer le sens de ce dernier : c'est simplement construire *un* système de significations, donner une version de ce que le roman veut dire, représenter, construire, comme micro-univers interne. Expliquer le sens du roman, ce serait plutôt, premièrement, prendre en compte la praxis du roman, à une certaine étape ou dans une certaine phase (j'entends par *praxis* une pratique particulière, liée à des supports et des règles d'emplois, telles par exemple les conventions et les habitudes de la « littérature » sur cet objet dit « roman »). Deuxièmement, ce serait pointer comment le roman en question peut *valoir comme une solution* par rapport à cette phase de sa praxis, eu égard à tel ou tel autre aspect, par exemple son axiologie. Rien d'arrêté donc, ni d'unitaire ni d'absolu. Plutôt, dans ce cas, la mise en valeur d'un ensemble possible de médiations, langagières, praxiques, institutionnelles, du roman comme objet de sens.

Les médiations, ce sont des perspectives qui permettent de rendre compte des enjeux de sens des objets sémiotiques. Des perspectives, et pas de « niveaux sémiotiques », car il n'y a pas d'ordre établi, de nécessité hiérarchique entre elles. Il s'agit de statuer chaque fois, au cas par cas et selon l'approche adoptée par le sémioticien, ce par rapport à quoi X fait précisément sens. Pourquoi, voire *pour quoi* X est un objet de sens : pour quelle praxis, institution, technique, etc. « Quel sens a-t-il ? », cela revient à dire, de manière plus articulée et opérationnelle : « quelles médiations s'y opèrent ? »

La sémiotique structurale s'est attachée directement aux systèmes de signification : elle traduisait et réduisait X à un système. La sémiotique post-structurale, la sémiotique des médiations, s'attache à la manière dont X *peut* faire système. Les « systèmes de signification » prennent en compte les formes déjà formées, les structures déjà structurées, sans les relativiser et problématiser, alors qu'on doit bien rendre compte de la manière dont X *fait* système : peut fonctionner selon une certaine perspective dans une certaine situation, peut émerger et se profiler.

Désormais, la sémiotique explicite et, partant, creuse la manière dont une signification est toujours variable, relative, ouverte, selon la perspective adoptée sur X. Sur un « objet » capté en termes sémiotiques fins et mouvants : un objet qui est objectivé, mais aussi contre-objectivé ou co-objectivé face à d'autres objectivations, dés-objectivé et ré-objectivé dans une négociation constante de sa valeur même d'objet, au sein d'un processus perspectif et multiple. Au sein d'un réseau de médiations.

Pour l'épistémologie sémiotique, même ce qui paraît arrêté, fixé, c'est quelque chose qui *a été* arrêté, fixé et qu'on *fait valoir* en tant que tel : encore une entreprise de médiations croisées.

Un film, par exemple, ne peut être expliqué comme « objet de sens » s'il est réduit à son seul (et à un seul) discours. Il défile sous mes yeux, dans le rectangle de l'image. N'est-ce pas un spectacle ? une fiction ? une œuvre d'art ? un document ? N'est-ce pas un exemple d'un style artistique, un exploit technologique, l'objet d'un rituel ? Bien sûr : c'est un objet de tous

ces sens possibles. Son sens est lié à ces possibles et il faut en rendre compte. (Je ne poserai pas ici la question épineuse qui en découle : par quels outils sémiotiques, alors, rendre compte du fait qu'X est précisément un spectacle, ou une œuvre d'art, etc., et pas simplement un système de significations, un univers sémantique, c'est-à-dire des figures, des thèmes, des valeurs agencés d'une certaine manière ?)

Le film, c'est un discours, certes. Mais c'est le discours d'un flux d'images en mouvement et pas le discours d'un roman. Il prend forme à travers les médiations langagières que sont les cadrages et le montage, qui font sens différemment selon le point où l'on se positionne au sein de cet autre type de médiation qu'est la praxis du cinéma, qui à son tour fait sens selon une institution et une technologie particulières comme l'écran dans la salle noire sonorisée (qui n'est pas le café-concert du cinéma muet, ni l'écran de la galerie d'art ou de la télévision, ni internet)... Dans un tel réseau de médiations, fera-t-on disparaître ainsi le film même, si cher à la sémiotique structurale ? Non, c'est plutôt le contraire : on fera apparaître précisément ce par quoi il fait sens, par exemple ses plans-séquences et ses hors-champs, lesquels *ne font pas sens* dans toutes les autres situations évoquées (le film spectacle muet dans un café bruyant, ou dans une galerie d'art où l'on se promène, ou dans le foyer domestique, ou sur le petit écran portable). Pointer de telles médiations, ce n'est pas faire de la sociologie du spectacle et perdre la sémiotique du film – bien que cela permette de nouveaux dialogues interdisciplinaires. C'est faire valoir, par exemple, des éléments clés de la sémiotique du film, tels le plan-séquence et le hors-champ : des médiations langagières, liées aux médiations institutionnelles et techniques, on vient de le suggérer, qui permettent au film de se structurer et faire sens sur une certaine attente, une certaine temporalité, certains affects.

En somme, une chose, c'est donner d'un film un compte-rendu univoque et linéaire, narratif ou thématique ou axiologique (la sémiotique du discours du film). Tout autre chose, c'est ouvrir le chantier qui essaie d'en rendre compte de manière plurivoque et complexe, active et rétroactive, instable et discontinue. Le film est alors vraiment un objet de sens : objet qui fait sens, selon un croisement foisonnant de perspectives (la sémiotique des médiations du film).

Ainsi, s'attaquer directement au discours du film, c'est prétendre à une sémiotique sans problèmes ni médiations : une sémiotique, pourrait-on dire, *immédiate*. Car le film-discours ne se donne pas comme étant relatif à une construction, comme émergence d'un fond de médiations pour une certaine situation ; il se donne, au contraire, comme un système établi et arrêté, unitaire et univoque, sans alternatives ni restes. Or, le film-objet de sens n'existe qu'avec ses restes, n'est conçu que dans un faisceau d'alternatives : cette « même » image, sa figuration, sa signification, est-ce du cinéma ou de la vidéo, ou encore un hybride savant et malicieux ? ce « même » film cinématographique, est-ce de l'art (projeté au centre Pompidou) ou du divertissement (dans un multiplex) ? Bien sûr, il ne s'agit pas de répondre de manière tranchée, mais de rendre compte de ce miroitement de l'objet de sens. *Sémiotique médiate, sémiotique des médiations*. Sémiotique qui s'attache à la manière dont X est construit en objet de sens.

Pour poursuivre le questionnement sur ce « même » film : est-ce une première à Cannes ou bien une lecture en DVD ? c'est-à-dire : le film, est-il là comme spectacle, applaudi ou sifflé, ou bien comme flux segmentable (la médiation technologique du chapitrage DVD) et fiction construite, débrayée (la médiation technologique et langagière qu'apporte le making-of dans les DVD) ? Ou pour changer de questionnement : cette « même » vidéo, est-ce artistique ou scientifique : y valorise-t-on l'incontrôlable (le « sublime » esthétique) ou le protocolaire (le « scientifique ») ? laisse-t-elle passer de l'un à l'autre ? et comment devient-elle « autre » ? La sémiotique des médiations, c'est bien l'étude des différences de sens.

En conclusion, la sémiotique se donne désormais la possibilité d'expliciter les médiations qui *font valoir* l'objet de sens et lui permettent de *faire système*. Elle prend le verbe *faire* au sérieux : *faire* système – éventuellement et relativement – et pas être système – sûrement et absolument ; *faire valoir* et pas simplement encoder telle valeur, se résumer à telle axiologie.

« *Système* », « *différence* », « *valorisation* », « *structuration* », « *configuration* », « *énonciation* », « *communication* »... C'est tout l'appareillage conceptuel de la sémiotique structurale qui est refaçonné par l'approche des médiations. Arrêtons-nous brièvement sur la notion d'énonciation. L'énonciation, la théorie du « dispositif de la langue », c'est une perspective qui nous a appris à problématiser les objets de langage. Elle se fondait déjà – on l'a peut-être oublié – sur une épistémologie de la médiation : le *Dictionnaire* de Greimas & Courtés précise bien au début de l'entrée « Énonciation » que, si l'on veut concevoir l'énonciation comme une « instance linguistique », il faut en faire une « instance de médiation, qui assure la mise en énoncé-discours des virtualités de la langue ». L'énonciation était déjà dans l'approche classique ce qui permet de concevoir un X en tant que fait de langage. (Dans une autre approche, chez Peirce, la sémiose était déjà ce qui permet de concevoir un X en tant que fait sémiotique : X n'est alors pas immédiat, c'est-à-dire fait « naturel », mécanique, brut, mais produit d'une cascade de médiations, c'est-à-dire de régulations, généralisations, projections.) Il fallait donc assumer déjà dans la sémiotique classique que tout fait de langage constitue en tant que tel une énonciation (ou une sémiose) et donc, *ipso facto*, une médiation. À la question malicieuse « médiation entre quoi et quoi ? », le sémioticien, en théorie, répond depuis toujours « entre un X pré-sémiotique et un X devenu objet de sens ».

Or, la question actuelle est de démultiplier les médiations : de les pluraliser et les dynamiser à la fois. *Pluraliser les médiations* : il s'agit de concevoir par exemple – paradoxe pour les plus orthodoxes – une énonciation qui dépasse la langue et le langage : une énonciation à la fois perceptive, pratique, institutionnelle... *Dynamiser les médiations* : il s'agit d'approcher toute énonciation, par exemple, comme un phasage relatif à un point de vue, à une observation arrêtée, par rapport à laquelle une même énonciation est aussi, dans un autre phasage d'un autre point de vue, dés-énonciation ou ré-énonciation, contre-énonciation ou co-énonciation.

Démultiplier les médiations, c'est donc concevoir aussi les *ré-médiations* qui s'ensuivent (on valide ici la notion de Bolter & Grusin de *remédiation*, avec son heureux double sens : « médiation nouvelle » et « médiation qui remédie »). On peut en effet se demander s'il existe un objet de sens qui ne soit pas, en tant que tel, pris dans un jeu de reprises et déprises, c'est-à-dire de médiations au second degré, plus ou moins réflexives, spectaculaires. Le film aujourd'hui est, par exemple, aussi film-patrimoine : ré-énonciation du vieux film, ré-objectification sémiotique, puisque l'objet-film fait sens précisément en tant qu'objectivé une deuxième fois. Ré-médié dans sa couleur, dans son montage, mais aussi dans sa nouvelle visibilité en salle, dans son exemplarité artistique ou politique qui est maintenant reconnue (imaginons que ce film, avant, n'allait pas dans un sens artistique ou politique...). Dira-t-on que le film a changé de discours ? La question n'est pas bien posée. On dira plutôt que le « même » film est pris dans un réseau changeant de médiations, qui *font la différence*. Et que de nouveaux sens qui affectent le film peuvent alors orienter et reconfigurer le discours même du film.

Le but n'est pas donc de s'attacher à ce qu'on appelle le contexte historique, mais il est, au contraire, de se donner les outils structuraux pour une analyse du film même : de se demander, par exemple, où l'on peut trouver la valeur tantôt artistique tantôt politique de ce

film. Le but est aussi de faire la différence entre, d'une part, des médiations qui préexistent pour la constitution même du film : image en mouvement, praxis du cinéma, etc., et, d'autre part, des médiations qui sont invoquées dans certaines situations sémiotiques du film : « regardez le film culte dans sa version restaurée et *director's cut* ». Il s'agit, dans ce cas, de distinguer, dans les médiations en cascade, les ré-médiations, ou plus précisément les médiations qui sont valorisées comme l'effet de sens du film même, souvent énoncées en tant que telles et spectacularisées.

Mais le cas de la médiation énoncée, de la ré-médiation active dans un objet de sens, n'est qu'une possibilité particulière, qui ne doit pas faire oublier que la médiation est partout. Exactement comme l'énonciation énoncée ne résume nullement l'ensemble des questions énonciatives ; ni les traces d'embranchages et les jeux sur les langages ne doivent faire oublier que la réflexivité traverse tout le langage de bout en bout, comme principe constitutif du langage même. On n'entendra donc pas par médiation le seul cas sémiotique de médiation énoncée, mais, à coup sûr, on s'intéressera *aussi* à la rhétorique de toute médiation : mise en scène ou cachée derrière les coulisses.

Gian Maria TORE
Université du Luxembourg

Composition de l'ouvrage

En prenant acte de la polysémie du terme de médiation – qui a trait à sa faible densité sémiotique –, cet ouvrage s'organise en cinq grandes parties, correspondant à ses principales acceptions ainsi qu'à ses principaux domaines d'application :

- I) Médiation-fonction : l'engrenage de la sémiologie
- II) Médiation-interaction : le sens partagé
- III) Médiation-régulation : le sens en société
- IV) Médiation-médiatisation : spectacles du sens
- V) Médiation-support : technologies du sens

La première partie regroupe des articles où la médiation, conçue comme « fonction » au sens structural ou comme tiercéité au sens de la sémiotique pericienne, apparaît sous trois éclairages : en tant que fondement de la signification dans l'immanence du langage ; en tant que moteur de la perception par la mise en corrélation, à travers la proprioception, d'un plan de l'expression avec un plan du contenu ; en tant que charnière entre les macro-sémiologies mises en œuvre par les formes de vie.

La deuxième partie réunit des contributions relevant de ce qu'on peut concevoir comme une approche interactante. On explore ainsi les modalités de partage de la signification au sein de diverses pratiques allant de la psychothérapie à la lecture et les activités ludiques. Il s'agit donc d'étudier les facteurs de médiation qui, entre sémiotique, herméneutique et pragmatique, permettent d'envisager le sens en situation comme résultat d'une interaction entre sujets ou entre sujets et objets.

La troisième partie est constituée de textes portant sur la sédimentation de l'usage dans la praxis qui permet la constitution d'identités et de mémoires collectives, ainsi que sur les formes institutionnelles et culturelles de régulation de cette praxis. De la sémiotique de la culture à l'ethnosémiotique, on étudie ainsi les médiations qui rendent possible la circulation des valeurs au sein d'une même société et entre des communautés différentes dans le cadre d'une certaine représentation de l'autre.

La quatrième partie est consacrée à la spectacularisation contemporaine du sens, entre les réseaux sociaux, le journalisme et la publicité. Les enjeux sémiotiques de ces pratiques qui permettent la diffusion voire la manipulation massive de l'information sont décrits et mis en évidence dans une perspective critique.

Enfin, dans la cinquième partie la médiation est envisagée dans son rapport aux médias, supports dont l'évolution questionne la frontière entre substance et forme de l'expression. Les réflexions autour de cette problématique portent aussi bien sur les médias traditionnels que sur les nouveaux médias, depuis l'écran tactile jusqu'aux technologies robotiques, automobiles, informatiques et numériques.

Verónica ESTAY STANGE
Trésorière de l'AFS

I. Médiation-fonction : l'engrenage de la sémiose

La médiation : fortune d'un concept

Denis BERTRAND

Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

Lorsque, entre sémioticiens, on se donne pour titre « sens et médiation », on ne peut commencer que par des questions. Que veut dire « médiation » ? Quelle place occupe ce terme au sein de la conceptualisation sémiotique ? À quel niveau doit-il être situé ? Quel est son statut ? Quel rôle joue-t-il ? Quel aurait été le texte de sa définition, s'il avait figuré dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtés – où il ne figure pas ? En d'autres termes, comment s'interdéfinit-il ? Ces questions, parmi d'autres possibles, peuvent hanter une réunion qui porte sur cette problématique, et même rester longtemps en suspens, sans réponse. Mais c'est précisément parce que ce mot, « médiation », avec toute la famille de ses dérivés – remédiation et immédiation, médiatisation, médias et hypermédias, etc. – circule aujourd'hui de séminaires en colloques et en congrès, de dénomination d'équipes de recherche en titres de publications, qu'il a semblé, pour les organisateurs de ce congrès, nécessaire de l'interroger. Il semble si représentatif de notre « air du temps », si ouvert et si dilaté, qu'on pourrait comparer son usage à celui du mot « structure » à une autre époque : chacun s'y réfère, l'exploite... et se défend d'y attacher son nom ! Si donc, au terme de nos travaux, nous sommes parvenus à localiser la médiation, à préciser, dans un esprit d'ouverture théorique, ses propriétés sémiotiques, à mieux saisir ses affectations dans notre champ disciplinaire, à définir le ou les plan(s) d'immanence où nous la situons et à mieux faire comprendre ce que cette « médiation » modèle dans le champ social, nous aurons satisfait, je crois, quelques-unes des visées de notre quête.

A l'époque où l'on travaillait en termes de densité sémique, on distinguait d'un côté les lexèmes à mailles sémiques serrées, qui n'admettent que peu de voisinages, qui ne supportent pas qu'on les pénètre de tous côtés et qui détournent ainsi un objet et un seul : termes concrets, figuratifs, désignant de manière constante et obstinée leur petite tranche de monde. Et puis, de l'autre, il y a les termes à mailles larges, accueillants à divers contextes, à l'aise dans tous les mondes, se moulant volontiers sur différents supports : termes abstraits, thématiques, traversant les domaines et les éclairant de biais. La *médiation* est un de ces termes à mailles sémiques larges, si souple et si adaptable que chacun peut se l'approprier et le redéfinir à sa façon. Que reste-t-il en effet des éléments communs et transversaux aux différents sémèmes du mot lorsqu'on peut aisément parler de « médiation symbolique » en faisant référence à la notion de formes symboliques de Cassirer, c'est-à-dire à ces processus culturels qui articulent l'expérience vécue, et tout aussi facilement de « médiation sociale » au sens d'arbitrage des conflits entre groupes, ou encore de « médiation institutionnelle » lorsqu'il s'agit plus spécifiquement de résolution para-juridictionnelle de litiges entre des usagers et des institutions (l'*Ombudsman* anglo-saxon ou le *Médiateur* de la République française) ? Et qu'y a-t-il de commun entre ces acceptions et celles qui nous font parler, bien différemment, de « médiation culturelle » en désignant ainsi des espaces de relation entre le public et les manifestations artistiques, comme *La Philharmonie* de Luxembourg par exemple, ou bien de « médiation technique », à propos de l'optimisation des relations entre entreprises ? Ou encore et enfin, qu'est-ce qui relie tous ces emplois et celui auquel nous pensons tous le plus spontanément aujourd'hui, celui de « médiation » au sens médiatique, celle du journaliste médiateur de l'information, que les spécialistes des sciences de l'information et de la communication distinguent avec soin de la « médiatisation »... Bref, comme le note justement

Jean Davallon, la médiation est « une sorte de “joker” théorique¹ », dont la polysémie est tout à la fois commode et un peu décourageante. En effet, si nous nous mettons en quête d'un noyau sémiotique, nous pourrions sans doute le trouver assez facilement, au très haut degré de généralité où il se situe : la médiation, en somme, c'est la *relation*. La relation envisagée à partir du milieu. Mais si nous nous interrogeons sur le symptôme que constitue l'emploi massif de ce terme aujourd'hui, sur ce qui fait sa bonne fortune, nous nous trouvons plus embarrassés : s'y mêlent l'expérience sensible, les fonctions du langage, la conflictualité et la contractualité sociales, la mise en circulation des connaissances et des affects, et surtout cette formidable utopie du milieu : la médiation c'est l'immersion dans le flux mouvant et continu de l'entre-deux qui ignore les bords, les seuils, les extrémités et qui, par là, suspend l'exigence de la catégorisation. D'où le caractère flottant de la notion elle-même... Malaise dans le monde sémiotique.

C'est pourquoi, j'aimerais ici chercher à éclaircir la pluri-valence de la médiation, et en approcher, sinon en circonscrire, les raisons. En procédant avec prudence, en multipliant les médiations internes, je présenterai ma démarche en trois temps : tout d'abord, la proposition d'un parcours sur la notion, erratique comme je viens de l'esquisser, où sans remonter dans la riche histoire philosophique du concept de médiation, je chercherai à reconstituer un objet sémiotique cohérent. Sur cette base, je me focaliserai ensuite sur une acception, une parmi d'autres, mais une acception qui me paraît décisive en raison de sa productivité. J'irai la chercher chez un philosophe qui a beaucoup fréquenté la sémiotique et qui positionne même la sémiotique comme la discipline de la médiation par excellence. Je veux parler de Paul Ricœur bien sûr, et de son usage insistant du concept de médiation. La médiation, au cœur de *Temps et récit*, fonde, à travers les différents modes de la mimésis, la relation entre l'expérience discursive du récit et l'expérience phénoménologique du temps. Je m'attacherai alors à un aspect, à mes yeux central, qui fait le propre de cette conception, celui de la médiation contre l'illusion de la transparence du sens et du sujet à lui-même, celui de la médiation comme reconnaissance d'un écran d'opacité entre les pré-figurations de l'agir et les re-figurations de la lecture ou du visionnement. À partir de là, enfin, je proposerai d'examiner quelques implications socio-sémiotiques de cette médiation-opacité dans le monde médiatique contemporain. La médiation-opacité en constitue le véritable matériau, elle en est la substance d'expression ; et elle devient par là objet des manipulations et des stratégies persuasives d'une rhétorique médiatique en renouvellement continu, faisant émerger des motifs, des configurations et des pratiques dont je voudrais évoquer quelques-unes en finissant. Pour cela, je prendrai appui sur ma propre expérience médiatique de ces dernières années en proposant, en somme, une ouverture sémiotique.

1. Parcours sur la notion

En sémioticien quelque peu archaïque, j'aimerais pour commencer, et sous forme d'exercice, esquisser un « parcours génératif » de la médiation dans sa relation avec le sens – support de toute sémiotique. On verra ainsi se dérouler la médiation à trois niveaux, se convertissant l'un en l'autre, s'enrichissant à chaque strate du contenu de la précédente. Je nommerai ces trois niveaux d'articulation de la médiation, en allant du plus « profond », vers le plus « superficiel » : le *sens assigné* tout d'abord, le *sens négocié* ensuite, le *sens spectacularisé* enfin. On y reconnaît évidemment les trois niveaux bien connus du classique parcours génératif de la signification, avec ses structures élémentaires – catégorielles et

¹ Davallon (2003, p. 49).

tensives : la médiation comme sens assigné ; avec ses structures sémio-narratives – son interactantialité modalisée : la médiation comme sens négocié ; et avec ses structures discursives – ses effets thématiques et figuratifs : la médiation comme sens spectacularisé. J'ajouterai que la médiation, quel que soit son emploi, comme elle implique dans tous les cas la présence à des degrés divers d'un ou de plusieurs sujets, exige qu'on inscrive la dimension de l'énonciation en facteur commun à ces différents niveaux, ce que j'appellerai la médiation comme *sens assumé*, de toute la puissance du croire, ou du faire-croire.

1.1. Médiation et sens assigné

La médiation se trouve ici au foyer de la signification. C'est sans doute un des acquis essentiels de ce qu'on a appelé le tournant phénoménologique de la sémiotique que cette dilatation de l'espace entre le sens perçu et la signification identifiée. On sait que la méthode phénoménologique repose sur la mise entre parenthèse des croyances et des savoirs qui enveloppent notre perception ordinaire. Ce phénomène bien connu de mise en suspension, de décantation modale, l'*epochè*, est également au foyer de la recherche sémiotique sur les organisations signifiantes. Greimas invoquait souvent, dans ce sens, la nécessité d'un regard « naïf ». Entre ce qu'il appelait le « paraître imparfait² » de la donation du sens (dans *De l'imperfection*) et le geste de l'analyste qui observe l'avènement et la mise en forme des significations dans un texte, il y a aussi cette nécessaire suspension de la croyance immédiate et spontanée en ce que nous percevons ou en ce que nous lisons. Je pourrais même évoquer à ce propos une image qui m'était venue les premières fois que j'ai entendu Greimas s'exprimer : il me donnait l'impression d'apercevoir les mots *par la tranche*, dans leur épaisseur matérielle, et non de face ; du même coup, par l'étonnement et par le doute et non par l'adhésion... Or, Jean-François Bordron note que « l'*epochè* ne supprime pas véritablement la croyance au monde mais la révèle comme croyance³. » Cette « révélation » présuppose qu'un écran, même ténu, s'est érigé entre nous et le monde, qui isole cette modalité première du croire, la « croyance-mère » disait Merleau-Ponty. Plus largement, on sait que nous n'avons pas accès au quoi de la chose, que sa *quiddité* nous échappe inexorablement derrière son apparaître, et que le plus immédiat des sens, le toucher, est déjà, comme le disait Maurice Pradines, un sens de la distance. Entre soi et la chose perçue se dressent donc des voiles, des écrans, des simulacres, qui certes nous disent bien la réalité des choses, mais comme en un film, et nous en assignent à nos yeux le sens. Tout cela indique que la médiation est à la base de la signification. La perception nous impose une médiation immédiate du sens. À partir de ses processus d'iconisation, la catégorisation se met à l'œuvre. Structures élémentaires de sommation. De là jusqu'aux grands simulacres passionnels, en passant par les déploiements figuratifs et narratifs, tous façonnés par la codification culturellement relative et précaire de leurs diverses poétiques, la médiation mouvante du sensible se projette dans le langage.

Michaux écrit, dans un de ses derniers textes, intitulé « Des langues et des écritures Pourquoi l'envie de s'en détourner⁴ » :

² « Tout paraître est imparfait : il cache l'être, c'est à partir de lui que se construisent un vouloir-être et un devoir-être, ce qui est déjà une déviation du sens. [...]. Ceci dit, il constitue tout de même notre condition d'homme. » (Greimas 1987, « Exergue »)

³ Bordron (2011).

⁴ Michaux (1984, non paginé).

On ne rencontre pas de langues inachevées – à moitié faites, abandonnées à mi-parcours, (ou bien avant).

Combien pourtant il a dû y en avoir, laissées en arrière, des *avant-langues*, à jamais inconnues.

C'est dire que dans l'espace entre ces états de langue supposés et la perception se situe précisément le niveau de médiation premier que nous isolons ici. Michaux poursuit, à propos de l'avant-langue : « Pas vraiment une langue, [...] plutôt des émotions en signes qui ne seraient déchiffrables que par la détresse et l'humeur ; signes, dont le manque nous fait vivre maintenant en état de frustration », « bouts de langue », poursuit-il, dans lesquels « on glissait un à un avec incertitude des signes qui peut-être n'allaient pas prendre », car ces avant-langues sont « sans règle » établie, elles n'ont, dit-il encore, que de « pauvres connexions, [...] traces sur le tronc d'arbre que l'écorce se dilatant défaisait sans qu'on y prît garde... ». À ces avant-langues s'oppose la tyrannie dominatrice des « langues achevées, [des] langues commandantes, organisatrices », « langues d'application, de direction ». C'est dire si, en deçà du conflit entre les modes d'accomplissement des états de langue, le façonnement signifiant du monde qui y prend forme s'institue bien, à la base, comme une impérieuse médiation. C'est à une médiation de cet ordre, quoique située à un autre niveau épistémique, que fait appel Ernst Cassirer lorsque son examen critique de la connaissance scientifique le conduit à « exige[r] de la science qu'elle renonce à la prétention, ou à l'espoir, de saisir et de reproduire la réalité effective de manière *immédiate* », en lui démontrant « que toutes les objectivations qu'elle est susceptible d'effectuer sont en réalité des *médiations* et ne seront jamais que cela⁵. »

Ainsi, le sens qui se donne pour immédiat est déjà le produit d'une médiation. Le terme l'indique : il y a en lui le milieu, l'entrelacs. La médiation est à double face, elle est bivalente, elle a une face tournée vers son amont, une autre tournée vers son aval. On est au milieu du parcours sur la traversée à gué du sens. Révélateur du phénomène est le paradoxe de ce médiateur particulier qui a accès à la signification immédiate. Je veux parler du *medium*, celui qui communique avec la source inconnue du sens. Les esprits, surgis des tables tournantes de Guernesey ou d'ailleurs, révèlent la dimension proprement énonciative de la médiation. En est issu le motif de l'inspiration, avec sa lutte de prérogative pour l'énonciation. Sa version romantique est illustrée de manière saisissante par Victor Hugo dans *Les Contemplations*, où se trouve mise en question, ou du moins en tension, la position du poète qui écrit sous la dictée d'un autre – « Ce que dit la bouche d'ombre » –, tout en assumant son dire à la première personne. Le Zola de « J'accuse... ! », exploitant cette légitimité particulière de l'écrivain, se situe à la croisée du sens assigné de la médiation médiumnique, et du sens négocié du médiateur politique.

1.2. Médiation et sens négocié

Du sens assigné, nous passons donc au sens négocié. Deuxième niveau de médiation, le niveau narratif, avec ses instances actantielles, ses jeux modaux, ses pratiques d'interactions, ses configurations de discours en forme de ruses, d'échanges, de propositions et de subterfuges pour la conciliation. Cette forme de médiation est la mieux entendue, elle est adossée aux structures sémio-narratives et prend place au sein du dispositif polémico-contractuel du récit.

Son prestige tient aussi au fait qu'elle est la seule à avoir donné naissance à un rôle thématique spécifique : le médiateur, avec son cortège de parasyonymes, l'arbitre,

⁵ Cassirer (1972, p. 16).

l'intermédiaire, le négociateur, le conciliateur. En position de tiers-actant, neutre et doté d'une autorité reconnue par les parties antagonistes, il se présente donc comme l'instance de résolution des conflits. Il incarne même par excellence le concept sémiotique de « rôle thématique », dont il révèle l'intérêt et la richesse. Par delà en effet sa seule définition formelle – qui montre comment l'actant se revêt de thématisation pour devenir un « acteur » et pour s'inscrire, figurativement, dans des procès –, le rôle thématique est l'identifiant majeur des états successifs de nos appartenances et de nos identités. Il peut donc être compris comme un mode d'insertion de l'individuel dans le collectif. Il est en effet ce par quoi le sujet s'y trouve reconnu et stabilisé pour un moment, pour le temps d'une mise en œuvre narrative, fût-elle celle du récit de vie. L'individuel s'y définit d'ailleurs sur l'horizon de la praxis énonciative, celle de la masse parlante qui génère l'usage. Le rôle thématique se caractérise alors, sur le plan des conduites et de l'énonciation, par des praxèmes et par des registres de discours que l'éducation et l'enseignement apprennent à acquérir et à réguler, mais que l'on peut aussi révoquer, violenter et transgresser, provoquant alors la rupture avec la convocation attendue des produits de l'usage, c'est-à-dire l'insertion prévisible dans le collectif. Or, le « médiateur » incarne particulièrement cette fonction du rôle thématique, parce que, précisément, il est celui dont la collectivité attend qu'il assure ou réassure cette insertion des individus ou des groupes en son sein. Il est le garant de la persistance et de la sédimentation des actants collectifs.

On voit bien ce que ce rôle, pour s'exercer, doit à la bi-valence tensive de la notion première de médiation dans notre dispositif, celle du « sens assigné ». Le médiateur, pour pouvoir exercer sa remédiation réparatrice, doit en effet adopter le statut sémiotique double du terme complexe et du terme neutre : il doit être à la fois « et... et... » et « ni... ni... ». Il doit se maintenir dans cet espace pour l'exercice d'un discours à double entente dont la visée utopique est la fusion dans une entente réunifiée, au terme des cessions et des concessions entre les camps adverses. La négociation du médiateur implique d'un même tenant la porosité du sens et la mise à distance du croire. Elle rejoint par là l'intuition fondatrice de l'épochè.

J'aimerais en donner un exemple simple et concret, même s'il paraît légèrement décalé. J'ai été récemment consulté par La Poste (française) pour réfléchir, d'un point de vue sémiotique, sur le rôle du « facteur », sur son devenir professionnel et sur la destinée de ce mot lui-même dans le contexte de la nouvelle communication numérique. Ce contexte, comme nous le constatons tous, est celui de la progressive disparition du courrier sous sa forme en papier, que remplace le courriel. Pour pallier ce manque, pour que se maintiennent le facteur et sa tournée et pour qu'elle conserve du sens, de nouveaux services lui ont été attribués : distribuer les colis, bien sûr, en nombre croissant (e-commerce), mais aussi les repas et les médicaments aux personnes âgées, relever les compteurs des résidences secondaires, récupérer les vieux papiers pour le recyclage, s'occuper des animaux domestiques, etc. Le facteur est, en France, un personnage très populaire : en deuxième position après le boulanger et avant le pompier. Pourquoi ? Parce qu'il est un grand médiateur social : il l'est par l'espace qu'il parcourt à la rencontre des individus, dans le maillage territorial le plus fin qui soit, maison après maison ; il l'est par le lien de confiance spontanée qu'il suscite, par les secrets qu'il protège, par les échanges qu'il induit, par les conflits qu'il est amené à résoudre, etc.

Dans ce contexte, la question posée peut se résumer à ceci : jusqu'à quelle multiplication d'activités la notion même de facteur peut-elle persister dans son sens ? Quel est, en d'autres termes, le seuil de résistance du rôle thématique ? C'est alors que la fonction de médiation induite par ce rôle s'impose avec force. Car la définition même de la fonction de « facteur » se situe à la croisée des différents modes de manifestation du langage, comme si sa position de

médiation entre tous ces modes justifiait qu'il puisse devenir un médiateur social : par delà le motif de la « lettre » qui est son premier et décisif mode d'inscription, il y a la sémantique du nom lui-même, qui réunit le concret par excellence (le facteur, celui qui « fait », du supin *factum*) et l'abstrait (il est aussi « facteur de... » solidarité, de socialisation, bref, « facteur humain ») ; la confiance qu'il suscite repose sur un acte de langage, une prestation de serment : confidentialité des sujets et inviolabilité des objets ; son activité quotidienne réunit de façon exemplaire, parce qu'explicitée dans l'organisation même de sa double action, les deux axes du langage, l'axe paradigmatique – il trie, il classe, il décline ses objets selon un principe d'ordre – et l'axe syntagmatique – il distribue en faisant sa tournée ; cette tournée elle-même illustre la narrativité, en se présentant comme un récit type, avec ses espaces, ses séquences, ses programmes, ses échanges, ses conflits. Bref, de chacun de ces modes d'existence du langage constitutifs de son rôle thématique – il est être de langage – peuvent se dégager les critères qui fondent l'évaluation des nouvelles activités du facteur, leur compatibilité ou non avec le rôle et avec ses différents régimes de médiation.

Par delà cet exemple, et plus généralement, on peut donc dire que le statut de la médiation à ce niveau s'inscrit dans les configurations narratives qui déterminent un type particulier d'interactions régulatrices, celles du « sens négocié ».

1.3. Médiation et sens spectacularisé

Nous en arrivons alors au troisième niveau, celui de l'articulation la plus fine et la plus superficielle de notre parcours, celui de la « médiation spectacularisée », telle qu'elle se manifeste particulièrement, mais non exclusivement loin de là, dans le cadre de la médiation médiatique. Le sujet est si vaste qu'on y entre à reculons. La fameuse formule de Marshall McLuhan, « The message is the medium⁶ », est devenue le référent interne obligé de toute réflexion sur la médiation à ce niveau. Mais plus que le simple renversement de la substance de l'expression en forme du contenu, c'est le fonctionnement semi-symbolique qui caractériserait ce mode de médiation, solidarissant le plan du contenu et celui de l'expression, unissant l'intelligible et le sensible, cette réunion ayant pour effet de spectaculariser le sens et d'en assurer l'efficacité symbolique. Je voudrais vous en donner un exemple, tiré non pas des médias mais de l'architecture.

Dans un ouvrage consacré à la ville de Luxembourg⁷, Veronica Estay Stange et moi-même avons étudié la médiation architecturale de *La Philharmonie* de Christian de Portzamparc. Cette médiation repose, selon nous, sur un événement d'ordre semi-symbolique. L'architecte, qui est aussi théoricien, affirme : « J'aime concevoir des formes architecturales pour la musique [...] L'écoute et le regard, deux royaumes de la perception, y dialoguent et se répondent librement. C'est une grâce de l'espace. L'émotion musicale, c'est la découverte et l'entrée progressive dans un monde autre, qui se déploie dans la durée⁸. » Une telle association entre musique et architecture suppose une forme de syncrétisme dont le pivot est bien, justement, d'ordre semi-symbolique. Mais ce semi-symbolisme ne reposerait pas seulement sur des relations internes aux deux plans d'un langage donné (comme dans les exemples étudiés par Jean-Marie Floch : on se souvient de son analyse du slogan publicitaire des cigarettes News, « Take a break in the rush⁹ »), mais elle reposerait également sur des relations entre les formants de différents langages. C'est ce que nous avons appelé des

⁶ McLuhan (1964, 2001).

⁷ Vercruyse (2015, p. 23-41).

⁸ Portzamparc (2005, 2010).

⁹ Floch (1985).

« formants bivalents », et par conséquent médiateurs si on se réfère à la bi-valence fondatrice de toute médiation. En effet, si la musique peut être évoquée et même imposée par l'architecture, c'est parce qu'il est possible d'identifier des formants d'expression et de contenu communs aux deux langages qui seraient corrélés, de manière plus ou moins fluctuante, à des manifestations spécifiques à chacun d'eux.

On ne citera ici que quelques uns de ces formants bivalents. Il y a ceux qui génèrent l'opposition tension / détente. Du point de vue musical, cette catégorie tensive et accentuelle implique l'opposition entre des éléments marqués et des éléments non marqués. Ainsi, comme l'a bien observé Veronica Estay dans ses travaux sur la musicalité¹⁰, les phénomènes cadentiels dans la musique tonale jouent sur la tension qui conduit à un effet de chute – dans le passage de la dominante à la tonique, par exemple. De même dans *La Philharmonie* de Portzamparc, la forme globale de l'amande – ou, plus précisément, du motif religieux de la mandorle – qui dessine le bâtiment suppose la concentration d'une tension optique et cinétique sur les angles aigus des extrémités, ainsi qu'une détente progressive dans le parcours tracé par la courbe qui les relie. Ce principe est reproduit par les deux coques qui flanquent la mandorle centrale. Bien d'autres catégories associées à des formants bivalents entre musique et architecture sont également convoquées : montée / descente, densité / légèreté, succession / simultanéité, répétition / variation, etc. C'est bien entendu l'union de ces catégories, plutôt que chacune d'elles considérée isolément, qui génère la musicalité de l'architecture et ses effets d'harmonie. Pour conclure sur cet exemple, on peut souligner que la relation interne entre les deux arts – architectural et musical –, assurée par la médiation de leurs formants, génère un effet de motivation réciproque. Et leur étroite convergence conduit à une médiation d'un autre niveau, entre les partenaires supposés et attendus de la communication. C'est cette médiation engendrée ici par le semi-symbolisme, ailleurs par d'autres processus, qui spectacularise le lien et fonde la médiation au sens médiatique : le spectateur anticipe la musique en apercevant le bâtiment.

Nous reviendrons sur l'acception proprement médiatique de la médiation – ô combien spectacularisée. Si le mécanisme est dans ses principes le même, il conviendra néanmoins d'interroger les modes d'assomption de la médiation, ses jeux énonciatifs et sa signification propre. C'est ce qu'on se propose de faire après avoir précisé une acception particulière de la notion de « médiation », due à Paul Ricœur, qui nous ouvrira les portes de cet espace particulier. Car ce que nous venons de voir, ce paradigme des médiations qui convertit le « sens assigné » en « sens négocié », puis en « sens spectacularisé », demande à être dépassé. Sans doute, un bon nombre d'acceptions de la médiation se laissent ranger dans ce modèle. Or, si on peut les inscrire si facilement dans un tel parcours de type génératif, ne peut-on pas aussi y voir une menace sur les propriétés de la notion ? La médiation ne risque-t-elle pas de s'assimiler, par un trop haut niveau de généralité, à la signification elle-même, perdant alors tout contenu propre ? C'est pourquoi, quittant le champ paradigmatique, nous pouvons tenter de spécifier plus étroitement le concept de médiation à l'aide du nouveau dispositif annoncé sur la médiation ricœurienne, qu'on pourra qualifier de syntagmatique.

¹⁰ Estay Stange (2013).

2. La médiation ricœurienne et ses implications

2.1. Le Graal des sémioticiens

Rendre compte, de manière aussi explicite que possible, de l'articulation et de l'ajustement entre les significations corporellement vécues et les significations mises en forme dans les langages – langues naturelles ou autres –, voilà ce qui constitue, à n'en pas douter, le Graal de toute sémiotique. C'est du reste ce qui distingue et spécifie la sémiotique de la linguistique ou de l'analyse du discours d'une part (qui ne cherchent pas à analyser le sens corporel), et de la philosophie d'autre part (qui n'intègre pas à ses analyses la grammaire des langages). Or, si nous plaçons notre regard à une distance convenable des différents courants et orientations sémiotiques, nous pouvons voir se former entre eux, à ce niveau, une convergence incontestable alors même qu'ils peuvent paraître difficilement conciliables par ailleurs. Cette convergence, qui s'est renforcée au cours des dernières années, est liée de près ou de loin à l'intégration de données issues de la phénoménologie.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail d'une discussion à ce sujet – elle pourrait faire l'objet d'un séminaire entier –, et il y aurait de toutes façons, en le faisant brièvement, un risque d'écrasement des différences. Je me contenterai donc de citer quelques courants qui, à ma connaissance et pour ce qui concerne essentiellement le côté français – il faudrait évidemment élargir l'enquête –, cherchent à franchir ce passage du Nord-Ouest entre sens éprouvé et sens énoncé. C'est le cas, pour commencer, des propositions de Jean-Claude Coquet, dans *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage* où l'auteur distingue avec force, du côté de la phusis, les « prédicats somatiques » qui articulent notre *prise* sur le monde au plus près de l'expérience vive et, du côté du logos, les « prédicats cognitifs », *reprises* de l'immédiateté du contact avec les choses et avec les êtres, dont les énoncés, réarticulés par le savoir et la raison, structurent au second degré cette expérience. Je rattacherai à cette perspective les recherches de Jean-François Bordron sur la « sémiose perceptive ». Elles articulent elles aussi, très différemment certes et sans cette frontière discriminante entre la prise et la reprise, le passage entre, d'un côté, le sens qui prend forme dans l'*indicialité*, le « il y a quelque chose qui me fait signe », d'un autre côté, la semblance qui s'établit et se stabilise dans l'*iconicité* laquelle « qualifie le moment où ce qui n'est encore qu'une intuition vague (un indice) acquiert les caractères d'une forme¹¹ » et enfin, troisième moment, le passage à la *symbolisation*, lorsque l'icône se trouve soumis à des règles qui achèvent de le fixer et rendent alors lisible sa signification et partageable son identité. Au niveau de la symbolisation, on est bien dans l'espace d'un langage articulé : le « figuratif » de la sémiotique classique, où l'impression référentielle s'effectue en fonction des codifications d'un mode de représentation relatif à une culture donnée, relève, selon cette conception, de la symbolisation. Je rattacherai également à la même quête le travail de Raül Dorra, dans *La maison et l'escargot. Pour une sémiotique du corps*¹² où l'on peut suivre, sans solution de continuité, le glissement de l'énonciation verbale à l'infra-énonciation somatique, émanant des humeurs corporelles et retraitant, à leur niveau d'expression, les dramaturgies du vécu. La socio-sémiotique des interactions développée par Éric Landowski focalise elle aussi les significations pré-langagières, explore leurs articulations sensibles en amont des catégorisations, là où elles

¹¹ Bordron (2011, p. 1). En reprenant, dans les termes, les composantes peirciennes du signe, J.-F. Bordron se détache du contexte théorique de référence, et notamment du fait que indice, icône et symbole relèvent du niveau de la secondéité. Il redéfinit profondément ces concepts en les rapportant, non pas à la relation qu'ils entretiennent avec l'objet du signe, mais à l'avènement de la signification dans la genèse perceptive.

¹² Dorra (2005).

gènèrent des effets de sens diffus, presque indiscernables, mais contagieux. On pourrait rapprocher encore de cette orientation de la recherche sémiotique les travaux sur la corporéité de Jacques Fontanille dont la formule, « le corps de l'actant », avec son allure d'oxymore, condense bien la recherche de cette ouverture du sens à l'extériorité du seul langage.

Ces propositions rapidement mentionnées, multiples et incomplètes, s'attachent toutes à ce point de passage, à cette porte étroite de la conversion du sensible dans le dicible, invoquant, depuis la tension contradictoire jusqu'à la fusion, l'hypothèse de l'unicité du sens de l'un à l'autre.

2.2. La médiation cruciale

La quête de ce point d'articulation qui fait l'essentielle bi-valence du sens, ce Graal de toute sémiotique, se trouve également au centre de la grande entreprise de Paul Ricœur dans *Temps et récit*¹³. Or là, ce point de passage porte le nom de *médiation*. Le chapitre 3 de la première partie, sous le titre « Temps et récit. La triple mimésis » résume l'entreprise dans son ensemble et est tout entier focalisé sur le concept de médiation. Ricœur écrit : « La construction que je vais proposer de la *médiation* porte à dessein le même titre que l'ensemble de l'ouvrage : *Temps et récit*¹⁴. » Sa thèse essentielle est bien connue : elle porte sur la corrélation entre le caractère temporel de l'expérience humaine et l'activité de raconter des histoires. Elle est ainsi formulée, à plusieurs reprises : « Le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif » et, en retour, « le récit atteint sa signification plénière quand il devient une condition de l'existence temporelle¹⁵ » ; ou, ailleurs : « le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle. »

Les pages 86-87 du Tome 1 articulent cette thèse que les différents chapitres et les trois volumes de l'ouvrage vont déployer : ils reposent sur la distinction entre trois modes de la mimésis (mimésis I, mimésis II, mimésis III) dont la relation est ainsi résumée : « Nous suivons le destin d'un temps préfiguré (mimésis I) à un temps refiguré (mimésis III) par la *médiation* d'un temps configuré (mimésis II¹⁶). » Le mot-clef de ces deux pages est incontestablement le terme médiation, qui revient une bonne douzaine de fois, de manière presque incantatoire. La médiation, c'est le point où tout bascule : « Je dois établir, écrit Ricœur, le rôle *médiateur* de la mise en intrigue entre un stade de l'expérience pratique qui la précède et un stade qui lui succède », et « l'argument du livre consiste à construire la *médiation* entre temps et récit en démontrant le rôle *médiateur* de la mise en intrigue dans le procès mimétique¹⁷. »

Pour résumer schématiquement le processus global de la mimésis selon Ricœur, processus bien connu des sémioticiens, on peut donc rappeler qu'il comprend trois phases distinctes :

La phase de la *préfiguration*, ou Mimésis 1. C'est celle de l'action vécue, de l'expérience et de la pratique, avec sa composition de paramètres (les agents, les circonstances, les buts, etc.) faiblement structurés mais inducteurs de récit. Ce moment de l'action, pré-narratif, est en effet lui-même déjà articulé dans des signes, c'est-à-dire pourvu de formes élémentaires de symbolisation qui donnent sens à l'expérience en lui fournissant des « règles de signification ». C'est le cas, par exemple, de l'orientation et de l'évaluation axiologiques,

¹³ Ricœur (T. 1, 1983 ; T. 2, 1984 ; T. 3, 1985).

¹⁴ *Ibid.* (T.1, p. 85).

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 87.

¹⁷ *Ibid.*

qu'on considère comme inhérentes à l'action elle-même. Toute action est spontanément jugée « bonne » ou « mauvaise ».

La phase de la *configuration*, ou Mimèsis II, est proprement le lieu de la *médiation*. C'est celui de la mise en intrigue et de la composition de la narrativité. C'est le lieu de la sémiotique narrative selon Ricœur, et le point de convergence central entre sa conception et celle de Greimas, foyer de leurs débats. Les formes narratives viennent greffer leurs configurations, comme autant de *médiations symboliques* – expression clef –, sur l'expérience de l'action (mimèsis I), en exploitant les « inducteurs » de récit, en reconfigurant cette expérience, et en lui injectant son ordre temporel.

La phase de la *refiguration* enfin, ou Mimèsis III, est opérée par l'acte de lecture. La lecture est, écrit Ricœur, « l'ultime vecteur de refiguration du monde de l'action sous le signe de l'intrigue » ; elle ouvre et augmente le champ de la référence aux yeux du lecteur qui s'approprie le texte. Au fond, Mimèsis III marque, par le texte et du fait de la *médiation* de Mimèsis II, l'avènement de la réalité augmentée et l'expansion de l'expérience elle-même : « C'est aux œuvres de fiction que nous devons pour une grande part, l'élargissement de notre horizon d'existence¹⁸. »

La *médiation* est donc bien la clef de voûte de ce dispositif. Dans *Réflexion faite*, son autobiographie intellectuelle¹⁹, Paul Ricœur revient avec la même insistance sur le caractère crucial de la *médiation* : il souligne comme un point décisif, transition entre phénoménologie et herméneutique, « l'idée d'une compréhension de soi médiatisée par les signes, les symboles et les textes » ; il montre comment, en « partant de la médiation exercée par signes, symboles et textes au cœur de la compréhension de soi », il a été « déporté vers ce hors-texte par excellence que constitue l'agir humain²⁰. »

De toute cette élaboration, je voudrais surtout retenir ici deux éléments : la dynamique d'interaction réciproque des différentes « mimèsis » et le primat de l'opacité sur la transparence. Tout d'abord, l'interpénétration des trois modes de la mimèsis. La fonction de la médiation dans la structuration narrative, mode précisément analysé par la sémiotique selon son principe d'immanence, conduit, en amont, à configurer le temps qui n'est que préfiguré dans l'expérience de l'action ; et cette fonction de la médiation conduit, en aval, à élargir par la lecture le champ de la pratique et particulièrement à « refigurer » l'expérience temporelle : « la fonction du récit est, rappelons-le, d'articuler le temps de manière à lui donner la forme d'une expérience humaine ». Cette étroite et réciproque imbrication du langage dans l'expérience et de l'expérience dans le langage par les configurations discursives comprises comme formes et forces de médiation, se trouve, me semble-t-il, au cœur des problèmes de la « médiatisation ».

Le second élément est celui de l'opacité contre la transparence : il demande quelques éclaircissements... En effet, un des acquis fondamentaux de cette version de la médiation est de remettre radicalement en question l'illusion de l'immédiateté de notre présence à nous-même et au sens, comme si elle nous venait directement – sans médiation – du monde, du texte, d'autrui. Ricœur écrit, dans *Réflexion faite* : « Cette insistance sur la médiation scripturaire aura du moins eu le mérite de ruiner définitivement à mes yeux l'idéal cartésien, fichtéen, et, pour une part aussi, husserlien, d'une transparence du sujet à lui-même²¹. » Et il poursuit : « Se comprendre c'est recevoir du texte les conditions d'émergence d'un soi autre que le moi, et que suscite la lecture. » Et ailleurs : « J'échange le moi, maître de lui-même,

¹⁸ *Ibid.*, p. 121.

¹⁹ Ricœur (1995).

²⁰ *Ibid.*, p. 59 et 60.

²¹ *Ibid.*, p. 60.

contre le soi, disciple du texte²². » La médiation discursive du monument textuel prend donc une place centrale et régissante dans la philosophie de Ricœur. Il parle parfois de la « véhémence ontologique » qu'il reconnaît au langage. Cette insurrection militante se dresse à la fois contre l'immanence du texte considéré comme un « tout de signification », sémiotiquement refermé sur lui-même et coupé de toute signification extra-linguistique, mais aussi contre une phénoménologie du sensible, immergée dans le monde et coupée de toute référence constituante à la textualité – écrite et bien entendu orale, ne serait-ce qu'à travers ses formes les plus élémentaires et les plus stéréotypées.

Ainsi, ce que je souhaiterais retenir de cette conception de la *médiation*, c'est surtout l'écran de lisibilité opaque – ou d'opacité lisible – qu'elle fait apparaître : condition inéluctable de la saisie du sens dans l'expérience d'un côté et, de l'autre, déformation, reformation, transformation... « refiguration » de l'expérience. Or, des deux côtés, cette analyse révèle le piège. Donner l'assurance de la lisibilité du réel vécu, comme « translucide », et promettre par delà la lecture – ou le visionnement – l'accès à une réalité augmentée, comme spontanément « appréhensible », voilà bien deux engagements qu'on ne peut prendre qu'en faisant crédit à l'illusion d'immédiateté. Il y a enfin là une voie pour mieux comprendre cette autre variété de la médiation, omniprésente et démultipliée de médias en médias, je veux parler évidemment de la médiation médiatique.

Dès lors, on peut considérer qu'entre les acceptions du terme « médiation » que nous venons de parcourir, il n'y a pas seulement des relations paradigmatiques de hiérarchie, mais aussi potentiellement des relations d'opposition, et même de conflit. Nous allons voir en effet que cette dernière variété, la médiation médiatique, met tout en œuvre pour occulter, sinon pour nier, le fonctionnement de la médiation au sens promu par Paul Ricœur et que nous partageons. C'est sur le support de cette acception qu'on peut analyser, en termes sémiotiques, le travail de ce qui sera plus justement nommé la « démédiation » médiatique. On pourrait y trouver, en même temps, une justification possible de l'approche sémiotique du rapport entre sens et médiation.

2.3. De la médiation à la démédiation médiatique

Ce dernier détour nous permet aussi d'achever cette réflexion de manière un peu plus légère. En écrivant chaque semaine pour France 5 depuis quatre ans une chronique sémiotique télévisuelle sur la vie des médias, chronique qu'un jeune réalisateur (Dimitri Kourtchine) met avec moi en images dans le cadre d'une société de Production « La Générale de Production », je me trouve disposer d'un formidable corpus d'histoires, qui sont autant d'objets d'analyse possibles sur les enjeux de la médiation médiatique contemporaine.

Il y est question de l'information en continu qui défie le sens du mot « événement », de la communication des politiques dans leur rapport compétitif avec les journalistes, des images intimes de stars hollywoodiennes rendues inopinément publiques, des individus ordinaires dont les grandes gueules se substituent aux professionnels à l'écran, des tweets de Barack Obama et des nouveaux médias facteurs d'illusion démocratique, des comiques carnavalesques et des pamphlétaires déclinistes, de la fonction des experts souvent vouée à légitimer un insipide sujet-minute, des réussites journalistiques sous forme de ratage d'une interview, des jingles dont les jeux de langage dédoublent l'illusionisme télévisuel, de l'aura de Liliane Bettencourt d'où rayonne, médiatiquement, une séduction mystique, des accidents véritables intégrés à la télé-réalité – le réel y étant la pointe avancée de la fiction, des lanceurs d'alerte qui apparaissent comme les Robins des bois d'aujourd'hui, de la culture des clachs à

²² *Ibid.*, p. 57.

l'écran –, motif obligé pour faire recette, des mots d'ordre unanimistes comme le « Je suis Charlie » réclamant la différence du « je ne suis pas, je ne suis pas ! », tout cela parmi bien d'autres sujets. On y voit aussi se glisser quelques concepts, quand la validation de la rédaction en chef les autorise, comme la prétérition, le phatique, la concession, et les lancinants motifs du spectacle médiatique, de l'arrière-plan mythique de l'anecdote, du mixte obligé de l'émotion et des arguments. Bref, un inventaire, non pas à la Prévert, mais à la Perec : ça pourrait s'intituler « les médias mode d'emploi » et donner matière à de nouvelles mythologies barthésiennes.

Mais c'est sur quelques thématiques liées à la médiation – et précisément dans la mesure où elles engendrent l'utopie de la « démediation » – que j'aimerais m'arrêter un instant, avant de conclure. Dans l'*information en continu*, par exemple (BFM-TV, i-Télé), les effets des images et des mots surlignent sans relâche l'immédiateté. L'image y a toute autorité, elle coupe la parole à l'analyste. Rompant le discours du commentaire, non seulement elle interfère mais elle refaçonne l'ordre du discours verbal. L'image immédiate contraint le journaliste à passer sans transition d'un sujet à l'autre, au sein parfois d'une même phrase, brouillant la hiérarchie des contenus. À tous les niveaux, le discours de l'information en continu est redondant : les titres, le bandeau, les images en boucle qui défilent sur le mode des ritournelles. Les mots des commentateurs reprennent en écho ceux des commentés, en les accentuant, en les scandant. C'est leur musicalité qui persuade. Bref, l'information en continu, sur le vif, fascine par le sentiment de présence immédiate et le rythme lancinant de la répétition. Paradoxe sémiotique : l'*événement* qui se définit comme irruption de la nouveauté, avec cet aspect radicalement ponctuel qui reconfigure émotionnellement le rétensif et le protensif, voici qu'il se présente ici comme durable et permanent, indéfiniment reconduit, jusqu'à l'hypnose.

Autre signal du même phénomène de démediation, l'*altération des rôles thématiques*. Radio Monte Carlo (RMC) était, il y a quelques années, une station déclinante et même en perte. Elle a connu une renaissance spectaculaire lorsqu'elle a opéré une transformation radicale de sa formule, avec la mise en œuvre d'un principe, venu des États-Unis, celui de la prise de parole systématique des auditeurs, comme des témoins qui seraient par définition authentiques de l'actualité en cours. Cette transformation, fondée sur un changement dans la distribution des rôles et des modes d'énonciation, est incarnée dans l'émission « Les grandes gueules ». S'y libèrent, de la manière la plus spontanée, les humeurs des gens ordinaires en écho à divers objets : les politiques et les fonctionnaires, les faits divers, les loisirs, etc. Le rôle thématique de l'animateur est ici « écrasé » au profit de celui de l'auditeur « fort en gueule » – par ailleurs commerçant, joueur de rugby, etc. –, exactement comme, par ailleurs, celui de « politique » peut l'être par celui de « journaliste » ou d'« animateur ». Le chassé croisé des rôles et leur substitution consistent à mettre à mal le statut de la parole médiatique. Le discours s'institue contre les codes institués, justement, au nom de la légitimité populaire. Mais cette spontanéité est une rhétorique qui masque la médiation qui la commande en sous-main : les codifications de l'ethos et du pathos. C'est l'institution de l'exutoire au nom de l'illusion démediatrice. Dans une perspective voisine, Marcel Gauchet considère que le journaliste « ne se contente plus de contre-balancer les pouvoirs institués, il en arrive à les incapaciter, davantage, à frapper leur exercice, et peut-être leur existence, d'une suspicion en légitimité dans laquelle leur effectivité se dissout²³. » Dans cette ronde infinie des jeux de rôles (thématiques), dont les locuteurs cherchent à se débarrasser comme d'insupportables oripeaux, c'est bien l'impératif de la médiation qui est inlassablement – et vainement – mis

²³ Gauchet (2006, p. 17-29).

en question en raison même de son inhérence à l'acte de signification.

Conclusion

Bien d'autres exemples pourraient être sollicités pour montrer ce qui marque les parcours médiatiques sous l'éclairage critique de la médiation. Le critère de l'intensité s'y applique : si le concept paraît, comme on l'a montré dès le début de cette réflexion, si flottant, c'est peut-être moins par défaut de définition qu'en raison de son statut tensif. On peut en effet se demander si ce flottement n'est pas dicté par les jeux de l'intensification entre deux sur-contraires, au sens que donne à ce terme Claude Zilberberg : la *surmédiation* d'un côté, tout entière vouée au dépassement de ses seuils déjà extrêmes, qui se trouverait corrélée et opposable à la *démédiation* de l'autre, non moins radicalement vouée à l'illusion de l'immédiateté comme l'attestent les flux d'expression sur les réseaux sociaux. La surmédiation et la médiation, à l'un et l'autre pôle, se trouvant frappés d'incompatibilité alors même qu'elles se présentent comme leur condition réciproque d'existence... D'où peut-être l'impression de malentendu qui entoure le terme si fortuné de « médiation ». On en arrive donc ainsi pour conclure, en boucle, à le ré-interroger. Mais on ne peut le faire que sur la base des principes de pertinence qui permettent d'en manipuler la notion. C'est ce que nous avons essayé de montrer au cours de cette analyse sémantique, sous la protection des catégories les plus familières aux sémioticiens : une paradigmatique de la médiation, d'un côté, pour en apercevoir les étagements signifiants ; une syntagmatique de la médiation, de l'autre, pour tenter d'en reconnaître le bien-fondé.

Références bibliographiques

- BERTRAND, Denis, et ESTAY STANGE, Veronica (2015), « Semi-symbolisme et création architecturale. La philharmonie de Luxembourg », in Th. Vercruysse (éd.), *Luxembourg, ville créative*, Luxembourg, Cappybarabooks, 2015.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'iconicité et ses images. Etudes sémiotiques*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques ».
- (2011), « Phénoménologie et sémiotique : théories de la signification », *Actes sémiotiques* [en ligne], n° 114. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2743>
- CASSIRER, Ernst (1972), *La philosophie des formes symboliques. 1. Le langage* (1953), Paris, Minuit.
- DAVALLON, Jean (2003), « Médiation : la communication en procès ? », *MEI « Médiation et information »*, n° 19.
- DORRA, Raúl (2005), *La casa y el caracol (Para una semiótica del cuerpo)*, Mexico, BUAP-Plaza y Valdés, trad. fr. par D. Bertrand et V. Estay Stange, *La maison et l'escargot. Pour une sémiotique du corps*, Paris, Hermann, « Savoir Lettres », 2013.
- ESTAY STANGE, Verónica (2013), *Sens et musicalité*, Paris, Classiques Garnier, « Études romantiques et dix-neuviémistes ».
- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, Limoges-Amsterdam, Hadès/Benjamins.
- GAUCHET, Marcel (janvier-février 2006), « Contre pouvoir, méta-pouvoir, anti-pouvoir », in *La société des médias I*, revue *Le Débat* n°138, Paris, Gallimard.
- GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage I*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.

- HUGO, Victor (1830-1855), *Les Contemplations*, Paris, Gallimard, « Folio », 1973.
- MCLUHAN, Marshall (1964), *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme* (traduction Jean Paré), Paris, Seuil, « Points » (*Understanding Media : The Extensions of Man*), 2001.
- MICHAUX, Henri, *Par des traits*, Paris, Fata morgana, 1984.
- PORTZAMPARC, Christian de (2005, 2010), *CyberArchi*, le 23 novembre 2005 (<http://www.cyberarchi.com/article/la-philharmonie-de-luxembourg-par-christian-de-portzamparc-23-11-2005-4529>), et *Le courrier de l'architecte* du 12 octobre 2010 (http://www.lecourrierdelarchitecte.com/article_932).
- RICŒUR, Paul (1983, 1984, 1985), *Temps et récit*. Tome I : *L'intrigue et le récit historique*, 1983. Tome II : *La configuration dans le récit de fiction*, 1984. Tome III : *Le temps raconté*, 1985, Paris, Seuil.
- (1995), *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*, Paris, Esprit.
- VERCRUYSSÉ, Thomas, éd. (2015), *Luxembourg, ville créative*, Luxembourg, Capybarabooks.

Médiation et sémiotique de l'intervalle

Luisa RUIZ MORENO,
Programa de Semiótica y Estudios de la Significación
Universidad Autónoma de Puebla (Mexique)

J'aimerais dédier ce travail, qui portera sur le rapport entre le concept de médiation et celui d'intervalle, à Claude Zilberberg, aujourd'hui absent du monde académique en raison de sa maladie. Rappelons qu'il est le créateur du concept sémiotique d'*intervalle*, qui fait bien évidemment partie de la sémiotique tensive dont il est également le fondateur. Pour commencer, je vais reprendre ces lignes de Zilberberg (2006, p. 221) :

[...] si le point de vue tensif s'avère consistant, la notion d'intervalle pourrait devenir son « drapeau », de même que le terme de « différence » résume l'entreprise saussurienne, celui de « dépendance » l'entreprise hjelmslévienne, celui d'« opposition » l'entreprise greimassienne.

Ainsi, si l'intervalle est le drapeau de la sémiotique tensive, voici ses écussons.

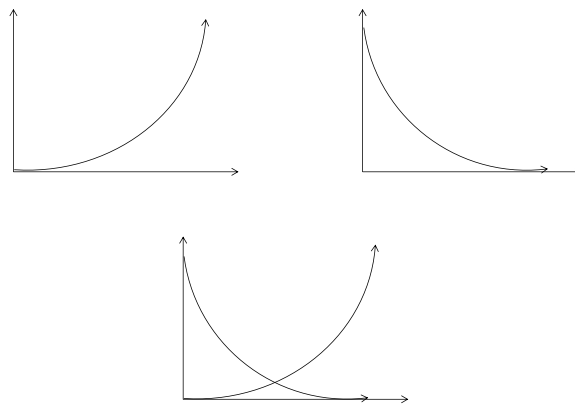


Figure 1

J'essaierai d'expliquer ce concept d'intervalle en le projetant sur le schéma tensif. Mais avant cela, il faut préciser que l'intervalle est, comme tous les termes sémiotiques, un méta-terme pris de la langue d'usage. Examinons l'intervalle dans le langage courant : il désigne la distance – on peut aussi parler d'écart ou encore d'espace – qui sépare un point d'un autre à la fois dans l'espace et dans le temps. Il s'agit toujours de quelque chose qui sépare deux éléments, deux phénomènes, d'une manière généralement régulière. En d'autres termes, on parle d'entretemps, d'intermittence divisant une unité.

Cependant, le mot *intervalle* renferme aussi un sens mathématique, c'est-à-dire que l'on considère un ensemble compris entre deux valeurs, selon son sens étymologique. En effet, rappelons qu'en mathématique un intervalle (du latin *intervallum*, mot composé par *inter*, signifiant « entre » et *vallum* qui veut dire « pieu », c'est-à-dire ces poteaux utilisés par les Romains pour construire les palissades de sécurité autour de leurs camps) est aussi étymologiquement un ensemble compris entre deux valeurs. Et c'est justement ce dernier sens dont tient compte la sémiotique tensive qui reprend la théorie sémiotique des valeurs, ce qui revient à dire que, loin d'être une interruption du sens, l'intervalle devient une continuité

pleine de signification. L'intervalle est ainsi associé à ce que Zilberberg a appelé « le monde médiocre » (*ibid.*), en retirant l'aspect péjoratif du terme, et qui, en définitive, exprime ce qui se trouve au milieu et qui construit une valeur, non pas par les extrêmes brillants ou exaltants, mais par ce qui se trouve au centre, au point médian d'où part tout processus¹. Ainsi, on est dans le monde du *plus ou moins*, monde qui est celui de la proportion, exclu du monde tranchant du *tout ou rien*. D'une certaine manière, on se rapproche du concept de la médiation que la philosophie nous a transmis.

Avant d'approfondir cette notion d'intervalle, je voudrais justement revenir sur cet héritage de la philosophie où l'on retrouve toujours, d'une manière ou d'une autre, Platon (380 av. J.-C. ; 1981), l'un des penseurs ayant le plus développé la question de la médiation qui se réfère au fait qu'il n'existe pas de relations directes entre une chose et une autre, en particulier en ce qui concerne les relations entre des êtres qui appartiennent à des hiérarchies différentes. Platon affirme que pour que deux choses puissent être réunies, il en faut une troisième. Platon voit un chaînon, un pont, dans la relation de toutes les paires possibles qui établissent des contacts entre elles à partir de tierces choses. Ces concepts ont été développés et synthétisés de manière remarquable par César González Ochoa (1994 et 2007).

La conception du monde de Platon repose sur cette notion de médiation dans l'existence d'autres éléments qui servent à mettre en relation deux instances préalables, telle est la notion philosophique qui ne nous vient pas seulement de Platon. Elle est également présente dans la doctrine pythagoricienne, de même que dans de nombreuses cultures anciennes, passant ainsi au monde médiéval par l'intermédiaire, certes, d'autres médiateurs, tels qu'Apulée. De cette manière, l'ancien concept de médiation se retrouve ensuite au XVI^e siècle chez Étienne de La Boétie qui plaide passionnément contre l'égalité et en faveur de la proportion. D'ailleurs, cette notion de proportion ou de disproportion nous rapproche de la médiation considérée du point de vue de la sémiotique de l'intervalle.

Cette dernière perspective est plus en accord avec le regard sémiotique que nous portons sur le monde. En effet, il n'est pas certain que la *médiation*, concept de tradition philosophique, soit toujours comprise comme une dépendance – qualité strictement sémiotique – ni comme appartenant à la nature fonctionnelle même dont elle devrait être la médiatrice. Ce qui veut dire que si la *médiation* était comprise comme une fonction, elle serait la médiatrice entre elle-même comme force créatrice de relation, ou *médiation*, et ses fonctifs : c'est-à-dire ce qu'elle « médie ». De plus, cette médiation désigne-t-elle une structure capable d'établir des réseaux intersémiotiques entre différentes instances, qu'elles soient des sujets, des objets, des événements, des pratiques, etc. ? Rien n'est moins clair.

C'est pour cela que ce travail propose de considérer la *médiation* à partir du métalangage tensif et d'approfondir la désignation d'*intervalle* – telle que suggérée par ce point de vue théorico-tensif – afin de décrire le processus qui produit la différence et l'opposition à l'intérieur même d'un domaine sémiotique.

Ainsi, ce qui est médié, ce ne sont pas les choses qui préexistent à la signification et qu'un tiers, tel que l'on pourrait considérer le regard sémiotique jouant le rôle de médiateur, met en contact. Bien au contraire, nous voudrions envisager la *médiation* comme ce qui construit les valeurs – c'est-à-dire les significations – à partir de leurs valences qui en même temps les définissent. Le terme *intervalle*, étant emprunté aux grammaires du sensible, peut redéfinir sémiotiquement parlant celui de *médiation*, sans en exclure l'origine philosophique, et tout en problématisant les degrés, les stratifications ou les « mille feuilles » qui constituent (de la

¹ Voir aussi Zilberberg Claude, *Tocqueville et la valeur de la valeur*.

<http://seer.fclar.unesp.br/alfa/article/view/2121/1739> et, du même auteur, « De l'affect à la valeur » (2001, p. 43-78).

matière à la substance) aussi bien le plan de l'expression que le plan du contenu des différents objets soumis à l'analyse.

Voici un premier tableau, encore très élémentaire, qui représente le dispositif de l'intervalle de manière très générale.

S ₁	S ₂	S ₃	S ₄
sur-contraire	sous-contraire	sous-contraire	sur-contraire

Figure 2

Ce que nous observons en premier lieu, c'est que ce dispositif, opérativement parlant, se fonde sur la segmentation et, sémantiquement parlant, sur la contrariété qui est une variante de l'opposition. La segmentation s'appuie sur une géométrie qui nous permet de visualiser la totalité et ses parties dans un mouvement qui est toujours réversible et qui va des uns aux autres. Quant à la contrariété, elle nous renvoie à la sémiotique standard avec laquelle la sémiotique tensive dialogue et elle lui offre ainsi un couple contraire.

Voyons maintenant l'écusson de la sémiotique standard afin de nous rappeler de quelle manière les contraires sont établis.

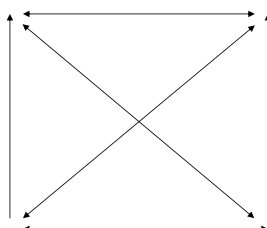


Figure 3

Comme nous le savons, les contraires sont confirmés dans leur existence sémiotique après un parcours grâce à leurs contradictoires qui, à leur tour, sont considérés entre eux comme des contraires négatifs ou des sous-contraires. Étant donné qu'il s'agit d'un modèle établi sur quatre termes, nous pouvons les énumérer de 1 à 4.

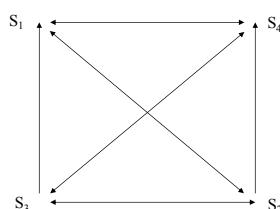


Figure 4

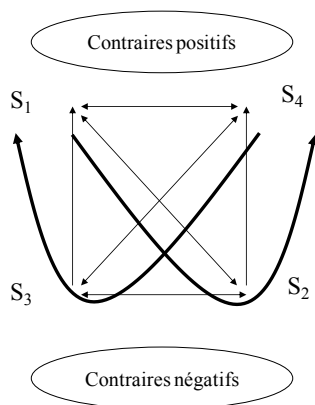


Figure 5

Selon le début et la fin du parcours, $S_1 \leftrightarrow S_4$ seraient les contraires positifs et, en suivant la direction du parcours, $S_3 \leftrightarrow S_2$ en seraient les sous-contraires négatifs.

S_1	S_2	S_3	S_4
sur-contraire	sous-contraire	sous-contraire	sur-contraire

Figure 6

Revenons un instant au premier tableau de l'intervalle. Nous voyons ici que les sous-contraires du carré ont été absorbés par l'intervalle qui va de S_1 à S_4 , l'opposition des sous-contraires $S_2 \leftrightarrow S_3$ restant ainsi un intervalle mineur ou de médiation. Ce qui suppose que l'opposition entre S_1 et S_4 serait l'intervalle majeur formé par les sur-contraires. Nous sommes donc face à une disproportion ou à une inégalité créatrice et, par conséquent, face à une proportion. L'intervalle majeur peut se projeter sur l'intervalle mineur et l'intervalle mineur sur le majeur.

Ainsi, les intervalles mettent en place l'énergie du sens qui est toujours en mouvement continu. La question est de reconnaître la direction de l'intensité de l'énergie et le comportement de l'élan. C'est ce que montre le tableau suivant :

Direction	Élan
décadence $[S_1 \leftrightarrow S_4]$	atténuation \approx de S_1 à S_2 amenuisement \approx de S_3 à S_4
ascendance $[S_4 \leftrightarrow S_1]$	relèvement \approx de S_4 à S_3 redoublement \approx de S_2 à S_1

Figure 7

Nous pouvons maintenant observer ce tableau projeté sur les schémas tensifs qui suivent. D'une part, le schéma de la décadence ou des relations inverses. Comme on peut l'observer, cette décadence est indiquée par le vecteur qui va de S_1 vers S_4 .

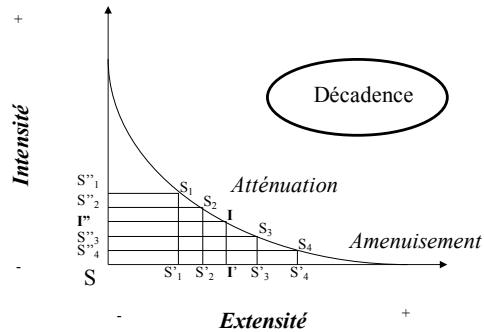


Figure 8

D'autre part, nous avons le schéma de l'ascendance ou des relations converses, avec un vecteur qui remonte de S_1 vers S_4 .

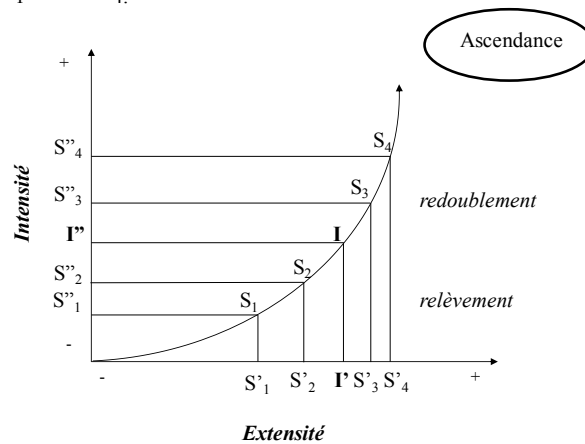


Figure 9

Sur le schéma de la décadence, l'élan qui débute avec un éclat d'intensité perd de sa force dans un premier intervalle allant de S_1 à S_2 , ce que nous connaissons sous la dénomination d'intervalle de l'atténuation.

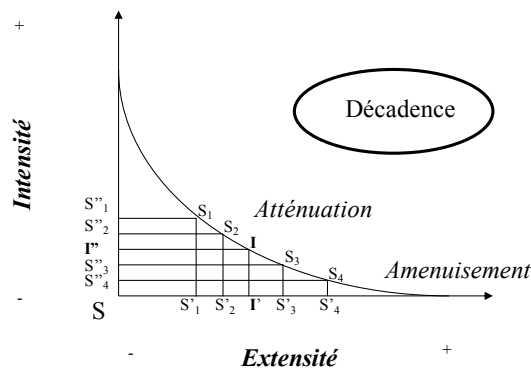


Figure 10

Ensuite, la descente s'accroît et nous arrivons, de S_3 à S_4 , à l'intervalle de l'amenuisement qui terminera par l'épuisement. En d'autres termes, l'élan est caractérisé par l'atténuation et l'amenuisement. Les intervalles montrent les différents paliers de la direction, qu'elle soit ascendante ou descendante.

Par ailleurs, si nous nous arrêtons sur l'autre schéma, nous voyons que le comportement de l'élan est inversé et va, cette fois, dans une direction ascendante de S_1 vers S_4 , en reprenant de la force sur un premier segment appelé « relèvement » sur l'espace de S_1 à S_2 . Une fois qu'il a récupéré ses forces, il redouble d'intensité (c'est-à-dire de S_3 à S_4) – ce que nous connaissons comme le phénomène du redoublement – et continue son essor jusqu'à son apogée, en passant, bien évidemment, par tous les paliers du parcours des intervalles.

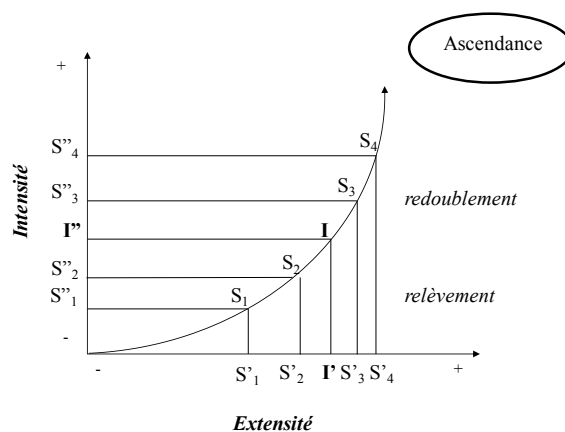


Figure 11

Le tableau suivant illustre, d'une manière simplifiée, l'analyse que nous venons de réaliser sur les schémas tensifs.

S_1	S_2	S_3	S_4
sur-contraire	sous-contraire	sous-contraire	sur-contraire
atténuation → amenuisement			
redoublement ← relèvement			

Figure 12

Aussi bien sur un schéma que sur l'autre, nous pouvons identifier un point médian, ou intermédiaire, entre un intervalle et l'autre, que nous appellerons « I » et qui joue le rôle d'intervalle de l'intervalle.

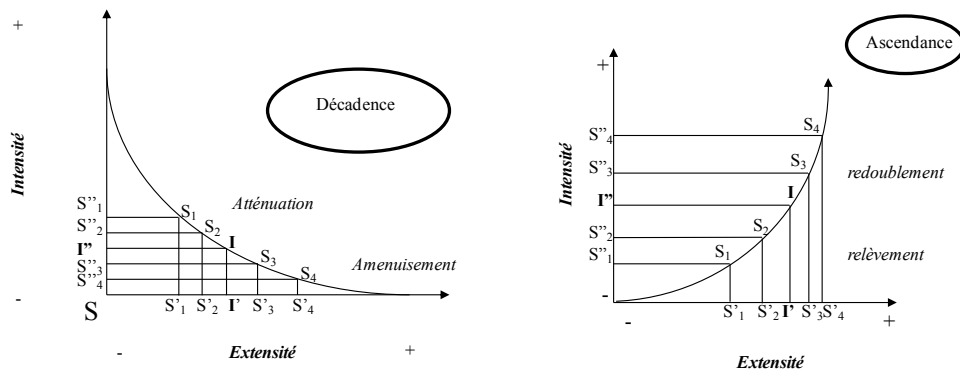


Figure 13

Ce point pourrait être considéré comme un point de conflit entre l'ascendance et la descendance, ce que nous avons mis en évidence sur le schéma que voici.

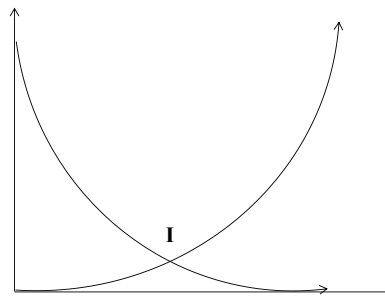


Figure 14

Conflit que la structure complexe même de l'intervalle qui sert de figure de médiation résout en l'impulsant dans une direction ou dans l'autre. De même, cet intervalle de l'intervalle est une zone de liminarité (Turner, 1990), c'est-à-dire une zone de chaos fertile où toutes les forces sont présentes et agissent sans prendre une direction plutôt qu'une autre pour ensuite générer de nouvelles formes et structures. La liminarité est un processus de gestation pour l'existence post-liminaire, ce qui veut dire que cette zone est la source d'un méta-pouvoir excessif.

Je voudrais maintenant approfondir mes réflexions concernant l'éventuelle relation entre le concept tensif d'intervalle, tel qu'il est proposé par Zilberberg, et les concepts de l'« écart » et de l'« entre » de François Jullien. D'une certaine manière, on peut penser que la production scientifique de deux penseurs à la fois contemporains et partageant une même (ou presque) atmosphère intellectuelle aurait certains points communs, surtout si l'on tient compte du fait qu'ils utilisent une terminologie similaire, pouvant donner l'impression référentielle qu'ils parlent des mêmes choses. D'un autre côté, je ne suis pas certaine que Zilberberg et Jullien se connaissent et connaissent leurs travaux respectifs. D'ailleurs, à ma connaissance Jullien ne fait aucune référence à la sémiotique de l'école de Paris, ce qui ne veut pas dire qu'il ne l'ait pas lue. De là la question suivante : si la notion de différence, centrale dans les années 70 et 80, avait laissé sa place à cette notion d'intervalle dans le domaine de l'héritage structuraliste, ne pourrait-on pas penser que les concepts de l'« écart » et de l'« entre » apportent une réponse à la notion même de différence, posée du point de vue de la philosophie ?

Dans un premier temps, je voudrais signaler que Zilberberg n'a jamais mentionné ni à l'écrit ni à l'oral le nom de François Jullien, mais il est difficile de savoir si Zilberberg a lu ses travaux ou non. Par exemple, Jacques Fontanille qui a travaillé très étroitement avec Claude Zilberberg, en particulier lors de l'élaboration conjointe de *Tension et signification* (1998), a toujours soutenu qu'à sa connaissance Claude Zilberberg n'a jamais utilisé les travaux de Jullien. Donc, nous pouvons penser qu'il s'agirait, le cas échéant, plus d'une correspondance parallèle entre deux pensées que d'une filiation, ce qui ne nous empêche pas d'essayer d'enrichir la sémiotique tensive par la mise en contraste avec d'autres constructions intellectuelles de notre époque qui cherchent à élaborer des matrices transformatrices montrant le degré circonstanciel des processus de signification, sans pour autant passer par la catégorisation. Il s'agit, par exemple, des gradients existant en embryologie où nous avons des seuils qui ne sont pas des instances de catégorisation.

À ce stade, je voudrais ajouter que Zilberberg a fait appel, pour développer cette notion d'intervalle, à une source strictement sémio-linguistique, c'est-à-dire à sa connaissance approfondie de l'œuvre de Saussure et de Hjelmslev. Ses réflexions sont également issues de la lecture soutenue et constante de Paul Valéry. De fait, dans le glossaire des *Éléments de grammaire tensive* (*ibid.*, p. 220-221), à l'entrée /Intervalle/, le seul auteur qu'il mentionne est précisément Valéry. Il en va de même dans son dernier ouvrage, *La structure tensive* (2012, p. 150-151).

Si d'autres auteurs ont également été source d'inspiration pour cette notion, il pourrait s'agir de poètes, d'écrivains, de musiciens, de philosophes ou encore de peintres ; nous pouvons mentionner entre autres penseurs : Bachelard, Cassirer, Deleuze, Lévi-Strauss, Greimas, Goethe, Freud. Mais la liste n'est pas exhaustive.

Selon ma propre lecture de la sémiotique tensive, la notion d'intervalle, bien qu'étant son drapeau, ne remplace pas celle de la différence saussurienne ; elle a besoin de la conserver pour la rendre complexe. Ce sont deux concepts distincts, le premier n'ayant pas remplacé le second. Toutefois, il faut noter que l'intervalle peut bien contenir la différence et la ressemblance, alors que la différence ne peut pas contenir l'intervalle. Ainsi, la différence que l'intervalle s'est appropriée est interprétée comme une dépendance et comme une opposition, termes qui, de la même manière, renferment chacun ses propres contenus, néanmoins mis en concurrence par l'intervalle.

En ce qui concerne la catégorisation, l'intervalle n'a pas pour but de la remplacer ; au contraire, il se charge de la mettre en question et de rechercher quelles sont ses conditions de possibilité, toujours dans le cadre de la problématique générale de la signification et, par conséquent, de la valeur.

Pour revenir à François Jullien (2012), sa pensée est strictement d'ordre philosophique, et non sémio-linguistique – contrairement à celle de Zilberberg –, ce qui veut dire que ses sources sont autres et que ses travaux cherchent à établir un dialogue entre la philosophie chinoise et la philosophie occidentale. Et nous devons considérer les notions d'*écart* et d'*entre* dans ce contexte, c'est-à-dire penser ce que l'écart et l'entre veulent dire ; en effet, nous comprenons bien leur sens dans la langue d'usage et dans la tradition occidentale, mais il faut les envisager à la lumière des réflexions de Jullien du fait de sa formation de sinologue.

Quant à la sémiotique générale, c'est notre rôle de sémioticiens contemporains d'établir des relations entre la sémiotique et les autres sciences, en nous nourrissant d'autres réflexions et connaissances qui puissent servir nos objectifs, à savoir : le passage complexe du sens à la signification, de ce qui est informe à la forme, et *vice-versa*, en d'autres termes, ce qui se trouve entre la matière sensible et la matière intelligible. La forme est ainsi une tension, selon le point de vue de Zilberberg, et, en ce sens, il y aurait une coïncidence avec l'écart tel que le

conçoit Jullien. En effet, il dit que celui-ci « ... met en tension ce qu'il a séparé. *Mettre en tension* : c'est à quoi l'écart doit opérer » (*ibid.*, p. 7/9). Ainsi, le schéma tensif a une dynamique intérieure qui produit différents types d'écarts sans pour autant en parler. L'écart n'est pas sa priorité.

À ce stade de nos réflexions, je proposerai, à titre de simple exemple et sans prétention analytique, d'appliquer ces figures de médiations à l'observation des objets du monde, figures de médiations qui sont propres à la sémiotique de l'intervalle.

Je voudrais parler rapidement d'un projet de recherche interdisciplinaire qui avait réuni des photographes, des poètes et des écrivains, et abouti à la publication d'un livre dont voici la couverture (2009) :

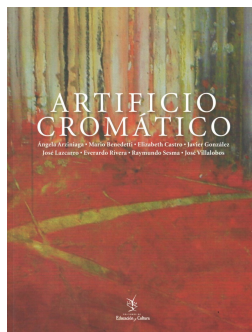


Figure 15

Ce projet portait sur la lumière dans la ville mexicaine de Puebla, à travers le regard imaginaire – exprimé par l'image ou la parole – d'un promeneur quelconque.

Avant d'ouvrir le livre, nous sommes enclins à penser qu'il s'agira d'une œuvre dont les pages seront remplies de descriptions de la ville de Puebla et de photos illustrant des scènes urbaines, des rues, des immeubles, etc. Mais il n'en est rien ! Ne perdons pas de vue le titre de cet ouvrage : « Artifice chromatique », et il est bien vrai que cet artifice de la ville a été obtenu grâce à une série de catégories chromatiques et de contrastes plastiques. En effet, les poèmes de ce livre parlent de lumière, même s'ils le font sans aucune iconisation concrète de la ville. Quant aux photos, en voici quelques-unes² :

² Ces photographies qui font partie du livre cité ont été prises par Ángela Arziniaga et Everardo Rivera, qui les ont gentiment mises à ma disposition pour ce travail.



Figure 16

L'artifice a été obtenu grâce à un processus de médiation, étant donné que les photographes ont eux-mêmes appliqué une espèce de sémiotique naturelle de l'intervalle. En voulant que la ville transmette une signification par l'intermédiaire de l'intensité de la lumière, nos photographes l'ont considérée comme un tout, une totalité, qui peut être morcelée à l'infini par un travail de focalisation. Ainsi, ces photos sont des segments de segments de segments, d'une manière telle que les prises de vue représentent des détails de fenêtres, de portes, de murs, de rues, de pancartes, etc., qui font partie du paysage du centre historique de Puebla³. Cependant, ces captures méticuleuses de la ville produisent des images médiatisantes de l'objet soumis à l'observation, car, en fait, nous ne voyons pas la ville.

Les photographes ont agi comme des sémioticiens de l'intervalle puisque leur segmentation, quand bien même elle reste fortement spatialisante, fait voir les lieux capturés comme des sous-contraires et des sur-contraires, selon un parcours vers l'ascendance ou la descendance de l'élan de la lumière. Je voudrais préciser que j'ai travaillé en étroite collaboration avec les deux photographes, auteurs de ces photos. Outre les clichés du livre, je leur ai demandé d'essayer de retrouver les lieux, à plusieurs années de distance, pour observer à nouveau l'impact de la lumière à un endroit donné. À partir de ce travail de recherche partagé, j'ai pu confirmer les affirmations que j'avais avancées et, de leur côté, nos amis artistes ont enrichi mes observations par leurs propres commentaires concernant leur façon de procéder. En effet, ces professionnels se laissent tout d'abord guider par leur intuition de la bonne prise, dans une première étape à travers les rues du centre historique de la ville, en centrant leurs observations sur le projet qui les occupe : c'est-à-dire une étude de la lumière et de la couleur à Puebla. D'ailleurs, ils précisent que le travail pour le livre en question a toujours été réalisé « en direct » et à partir d'un appareil photographique utilisant des films (papiers ou diapos), et non pas à partir d'une caméra numérique. De plus, ils ont tenu à mentionner que leurs photographies n'ont pas été retouchées ; le résultat que nous pouvons observer n'a pas fait l'objet d'un travail de post-production. L'abstraction a été réalisée sur place et sans mise en scène. Leur démarche a été de détecter les conditions de luminosité propices, à un endroit donné, à un moment donné de la vie quotidienne de la ville, en tenant compte de leur état d'esprit, de leur humeur ce jour-là. Ils ont utilisé la technique du

³ À noter que Puebla a été nommée « Ville du Patrimoine Culturel de l'Humanité » par l'UNESCO en 1987.

rapprochement, en focalisant leur point de mire pour une prise de bas en haut, ce qu'ils appellent la technique du fuyant, jamais totalement de face. C'est la lumière qui leur indique où concentrer le regard, quelle distance mettre entre leur propre corps et le corps du bâtiment, et finalement comment capturer la composition choisie, faite de petits détails, donc en éliminant peu à peu tout le reste, tout ce qui se trouve autour et que les photographes appellent « l'architecture ».

Il est nécessaire de dire que les intervalles que nous avons présentés sur les schémas précédents (voir Figure 13) et sur lesquels nous pouvons toujours trouver un intervalle de l'intervalle, se combinent avec les sous-dimensions des dimensions qui les hébergent :

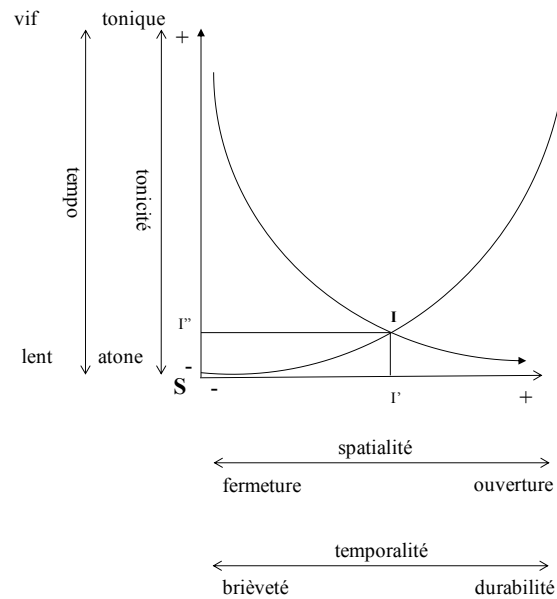


Figure 17

C'est d'ailleurs ce que nous avons signalé sur les figures de la médiation créées pour ce travail avec les marques des primes et des doubles primes (voir Figure 13). En reprenant les photos et les procédés des artistes, nous pouvons représenter, sur le schéma, cette valeur « I » qui est finalement la corrélation entre ce qu'ils expliquent comme étant les déplacements dans la spatialité (fermeture / ouverture) et dans la temporalité (brièveté de la prise et la durabilité de leur propre permanence *in situ*). En ce qui concerne la direction verticale du schéma, « I » indique l'ajustement précis entre la tonicité de la lumière et le *tempo* de la technique. Par ailleurs, sur la direction horizontale, I' marque la projection de I sur l'axe qui unit la spatialité à la temporalité.

Dans le cas des photos (voir Figure 16) qui sont le résultat de ces procédés, chaque intervalle a une valeur issue de ses corrélations, d'une part avec la sous-dimension de la spatialité sur l'axe de l'extensité avec une valence de brièveté, et, d'autre part, avec la sous-dimension de la tonicité sur l'axe de l'intensité avec une valence tonique, étant donné que les photos obtenues sont toujours éclatantes.

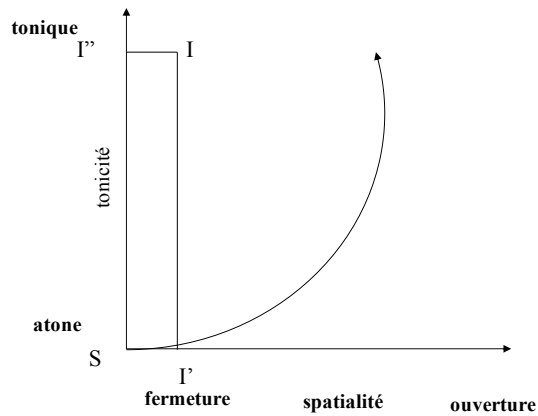


Figure 18

Nous pouvons donc dire que, selon cette perspective, l'intervalle comme médiation met en relation des contraires que la structure même crée dans sa propre dynamique. De la même manière, cette sémiotique de l'intervalle, considérée comme une médiation, est capable de montrer les objets du monde non pas comme des choses différentes et réunies par une tierce entité, mais plutôt comme l'élan du sens dans l'univers sémiotique qui crée le conflit, la médiation et ses parties.

Dans le cadre de cette collaboration interdisciplinaire avec les photographes, je leur ai proposé d'aller en amont et de retrouver les présupposés sensibles (les endroits de la ville) des photos présupposantes (les images du livre). Pour ce faire, ils ont parcouru à nouveau les rues du centre historique de Puebla afin de redécouvrir les objets qui avaient donné lieu aux captures publiées dans le livre. Cette démarche a donné des résultats intéressants et inattendus, aussi bien pour leur travail d'observation que pour le travail de la sémiotique de l'intervalle en tant que médiatrice entre une activité et l'autre. En voici le résultat visuel :



Figure 19

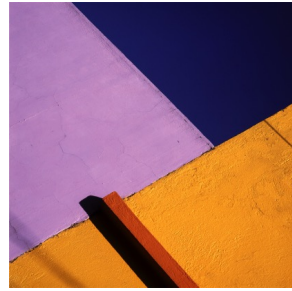


Figure 20



Figure 21



Figure 22



Figure 24

Dans les six cas que nous avons présentés, la photo présumposante est toujours placée du côté droit et, sur le côté gauche, la photo ou les photos présumposées qui sont finalement des figures du monde naturel. À noter qu'entre la première série de prises de vue et cette dernière, six ans se sont écoulés et les immeubles ont été repeints avec des couleurs différentes, à des moments différents, ce qui veut dire que les détériorations subies ne sont pas symétriques ni comparables. En d'autres termes, cette expérience sémio-photographique nous obligerait à reprendre la théorie de l'intervalle pour la complexifier et l'ajuster, c'est-à-dire qu'il faudrait commencer un autre exercice d'analyse.

À partir de cette expérience nous montrant l'œuvre de la temporalité et de la spatialité sur les objets du monde qui sont toujours vivants, la sémiotique de l'intervalle tente de saisir ces transformations d'état sur leurs modèles visuels et graphiques de représentation, à savoir les schémas tensifs. En ce qui concerne le fait de savoir si l'intervalle est occupé par une figure, si quelque chose se passe en son intérieur et s'il y a une autre instance concernée par l'intervalle, on peut dire que celui-ci est une figure, et ce, au sens hjemslévien, c'est-à-dire un processus de signification qui est en train de se manifester, donc qui n'est pas encore un signe

(ou une sémiotique) manifeste. En conséquence, c'est précisément cela qui se passe en son intérieur. Par ailleurs, l'autre instance concernée par l'intervalle est la valeur sémiotique, c'est-à-dire, la signification. D'autre part, l'intervalle est une figure qui figurativise, ce qui revient à dire qu'en se manifestant, il crée sa propre apparence, son propre paraître. Je voudrais également ajouter que ce qui se passe dans l'intervalle, c'est la corrélation, autrement dit, la forme de la signification ; ainsi, s'il y a une autre instance concernée, il s'agirait de l'instance du sens, ou mieux encore, du passage de la matière à la substance et à la forme.

Quant à savoir si l'intervalle est autonome ou hétéro-déterminé, s'il possède des limites, ou des bornes, et quelle serait la détermination de l'intervalle comme figure de médiation, je pense que cette dernière est la conception sémiotique même portée sur le monde. L'intervalle rend visible ce qui est invisible, soit la relation qui fait signifier et qui fait valoir. Mais en même temps, lorsque sa dynamique est en activité, nous ne pouvons pas dire si l'intervalle est la signification même ou s'il y avait quelque chose d'autre derrière, pré-existant. En conclusion et pour reprendre une métaphore chère à Pierluigi Basso, « les paysages sémiotiques » sont bien sûr beaucoup plus complexes que les valences qui entrent en jeu dans la sémiotique de l'intervalle. Mais, de cette complexité, nous ne pouvons saisir qu'une infime partie, toujours faible et relative.

Références bibliographiques

- ARZINIAGA, Ángela, RIVERA, Everardo *et al.* (2009), *Artificio cromático*, Puebla, Ediciones de Educación y Cultura, « Legados ».
- FONTANILLE, Jacques et ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Liège, Pierre Mardaga.
- GONZÁLEZ OCHOA, César (2007), *Cinco ensayos sobre la mediación*, Mexico, UNAM.
- (1994), *La música del universo*, Mexico, UNAM.
- JULLIEN, François (2012), « L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité », FMSH-WP-2012-03, 2012 <halshs-00677232>
- PLATON (360 av. J.-C. ; 1970), *Timée, Critias* (trad. par Albert Rivaud), *Œuvres Complètes*, tome X, Paris, « Les Belles Lettres ».
- (380 av. J.-C. ; 1981), *Le Banquet* (traduction de Léon Robin), *Œuvres Complètes*, tome IV, 2^e partie, Paris, « Les Belles Lettres ».
- TURNER, Victor W. (1990), *Le Phénomène rituel. Structure et contre structure*, Paris, PUF.
- ZILBERBERG, Claude (2006), *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.
- « Tocqueville et la valeur de la valeur. »
<http://seer.fclar.unesp.br/alfa/article/view/2121/1739>.
- (2001), « De l'affect à la valeur », in *Texte et valeur*, Études réunies par Marcello Castellana, Paris, L'Harmattan, p. 43-78.
- (2012), *La structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège, « Sigilla ».

Relation, médiation, énonciation

Jean-François BORDRON
Université de Limoges

1. Position du problème

Le terme de médiation a une extension très large. Il semble désigner un genre particulier de relation sans qu'il soit tout à fait clair si c'est la relation elle-même qui est ainsi désignée ou un élément quelconque, une entité ou une force, qui permettrait à cette relation de devenir effective. Une médiation diplomatique par exemple est ce qui permet d'établir une relation entre des acteurs, relation qui sans elle n'aurait pu se réaliser. Il est pour cette raison difficile de savoir si la médiation est elle-même une relation, qui aurait de ce fait un effet de catalyse, ou une entité particulière comme une idée, un plan, etc. Le problème est de ce fait de nature ontologique car nous devons comprendre quel type d'être est désigné par le terme de médiation. Pour cela, nous envisagerons en premier lieu ce qui nous semble être le champ problématique dans lequel la notion de médiation possède une certaine nécessité puis nous nous pencherons sur certaines questions plus spécifiques.

On peut en première approximation concevoir une médiation comme une relation méréologique entre différentes parties d'une totalité, entre différentes totalités, ou encore entre les éléments d'une multiplicité sans effet de totalisation. De ce point de vue trois *classes* de médiations semblent pouvoir être distinguées :

1. Médiations entre totalités.
2. Médiations à l'intérieur d'une totalité.
3. Médiations agissant dans un espace sans totalisation (une multiplicité ouverte).

Mais on peut aussi distinguer plusieurs formes de médiations selon le genre de dépendance institué entre les parties ou éléments lorsqu'une médiation s'exerce.

Si la relation de médiation établit un passage d'un tout vers un autre, la médiation se distingue alors de la relation directe. Par exemple certaines théories de la perception supposent que celle-ci se fasse par la médiation d'une représentation. On aurait alors deux genres de dépendance (directe et indirecte). De même, une action peut être simplement causale, par contact (directe) ou intentionnelle (par la médiation d'une intention).

La notion de médiation signifie assez souvent l'établissement d'une relation dans un contexte où cette relation pourrait être empêchée (une médiation diplomatique par exemple) ou pourrait se révéler, pour une raison ou une autre, nécessaire (les médiations culturelles, les médiations cognitives, les médiations pratiques). La médiation se détache alors sur un espace où règne un conflit ou une difficulté particulière d'ordre logique ou pragmatique qui met en jeu des valeurs (valeur de vérité, valeur esthétique, pratique, etc.). Il existe ainsi une multiplicité de relations qui peuvent se transformer en médiation.

Nous distinguons donc deux *formes* de médiations :

1. Les médiations qui substituent simplement une relation indirecte à une relation directe.
2. Les médiations qui opèrent sur un espace de conflit selon un cheminement qui peut être de différentes natures (narratif ou dialectique par exemple).

On notera que si la première forme modifie la nature de la relation première, la seconde a un effet démultiplicateur puisqu'elle crée de nouvelles relations, ce qui est très différent.

On peut distinguer également plusieurs *types* de médiations :

1. Celles qui concernent les dispositions (humeur, propriétés, etc.) qui sont, comme nous le verrons plus loin, des médiations modales. On peut prendre provisoirement comme exemple la classe grammaticale des *médiatifs* qui, dans certaines langues, servent à spécifier le degré de croyance d'un énonciateur par rapport à ce qu'il énonce¹.

2. Les médiations qui établissent des relations que l'on dit ordinairement *externes*. Elles ont pour caractéristique première de laisser sans changement les termes mis en relation. Ainsi, la relation spatiale entre deux entités ne modifie pas la nature de ces entités. Il en va de même pour les termes mis en relation par certaines médiations cognitives. La comparaison (être plus grand que, supérieur à, etc.) laisse les termes comparés sans changement. Peirce distinguait de même les relations de raison (comme la comparaison, la ressemblance, etc.) qui supposent deux faits distincts, de la relation réelle qui ne concerne qu'un fait. Si deux hommes ont la même nationalité cela suppose deux faits parce que l'un et l'autre sont indépendants. Le fait que A soit américain est indépendant du fait que B le soit aussi. Mais si Caïn tue Abel il n'y a qu'un fait. On voit que le fait d'être de la même nationalité est une médiation qui relie deux êtres sans en changer la nature. La relation est externe.

3. Les relations dites *internes* ont au contraire pour trait caractéristique de changer la nature des termes reliés parce qu'ils deviennent inséparables. L'exemple le plus simple est celui des relations de parenté. La relation entre père et fils par exemple se trouve détruite si un seul de ses termes disparaît.

Il peut se révéler difficile de décider si une relation est interne ou externe. L'enjeu est important parce qu'il concerne le problème très vaste de la construction des totalités et de leur reconnaissance comme telles. Si Pierre aime Marie et que Marie n'aime pas Pierre, on a, selon l'expression de Peirce, deux faits distincts. Mais si Pierre et Marie s'aiment, il semble bien qu'il n'y ait qu'un seul amour et donc un seul fait dont les relations sont internes. Cependant, on pourrait penser, pour des raisons diverses, qu'il y a en réalité deux amours distincts et donc deux faits dont les relations sont externes. On voit que la distinction entre relation interne et relation externe, qui semble logiquement claire, comporte une zone d'instabilité, un point de bifurcation à partir duquel deux chemins divergent. Cette difficulté se rencontre dans beaucoup de cas pour lesquels la médiation se fait selon des lois ou des conventions. Ainsi le don et le contre-don peuvent être selon les cas considérés comme deux faits ou comme un seul fait en entendant par fait une certaine forme d'unité. La même réflexion peut porter sur les relations contractuelles au plan juridique comme au plan narratif. Nous reviendrons sur tous ces points qui concernent centralement la théorie de la médiation².

Il nous faut maintenant distinguer les différents domaines d'action dans lesquels des médiations peuvent intervenir.

Il est classique de séparer, parmi les activités humaines, celles qui produisent des œuvres (*poiesis*), celles qui sont des pratiques dont les fins peuvent leur être extérieures (*praxis*), celles enfin qui relèvent de la pensée (*theoria*). Il va de soi que ces genres d'activité peuvent se confondre partiellement, voire totalement. Elles peuvent de plus concerner des domaines extrêmement variés. Cette tripartition, qui remonte au moins à Aristote, en particulier en ce qui concerne la distinction entre *poiesis* et *praxis*, pose, malgré sa très grande généralité, un problème intéressant du point de vue des phénomènes de médiation. On peut considérer qu'il s'agit de trois genres de sémiotiques qui, chacune à sa façon, rend signifiants les rapports d'une instance agissante (énonçante) à ses œuvres, à son milieu ou encore à un dispositif de pensée. Créer, agir et penser peuvent être considérés comme trois genres distincts de production

¹ Guentcheva (1996).

² Les problèmes liés à la théorie des relations sont traités par Descombes (1996). Nous lui empruntons une part de son importante réflexion.

sémiotique, dont chacune possède son mode d'expression propre. Il est de ce point de vue légitime de considérer ces trois genres d'activités comme la production de plans d'expressions spécifiques dont la fonction principale est de médiatiser le rapport qu'une instance énonçante peut avoir avec le monde.

Les médiations propres à chacune des activités que nous venons de distinguer paraissent en outre avoir des caractères spécifiques.

Les médiations entre les œuvres donnent lieu à des influences, des emprunts, des caricatures, etc. Il s'agit là d'établir des relations externes. Mais on remarquera surtout la prééminence des relations internes aux œuvres, les effets de structure, l'importance de l'immanence.

Les médiations entre les pratiques produisent des ajustements multiples dépendant de situations particulières. Il en va ainsi des variations dans l'interprétation comme dans l'exécution des partitions musicales ou des pièces de théâtre, qui peuvent être le fait d'artistes divers, dans des lieux et pour des publics changeants. Les médiations prennent alors le sens général de passage entre le domaine des œuvres et celui des pratiques d'exécution. Le domaine des médiations est dans ce cas extrêmement vaste et établit préférentiellement des relations externes dans un univers de multiplicités.

La médiation dans l'ordre de la pensée a traditionnellement le nom de dialectique, ce qui correspond à un espace de médiations orientées vers une possible totalisation. Mais l'on peut penser aussi à ce que Peirce appelle la triadicité qui est toujours, selon lui, une opération mentale.

Cette tripartition a sa part d'arbitraire mais elle possède une certaine efficacité descriptive. On remarquera en particulier que certaines activités qui traditionnellement se caractérisaient par la production d'œuvres tendent aujourd'hui à devenir des pratiques. Il en va ainsi dans le domaine de l'art mais aussi dans celui du travail lorsque les services tendent à se substituer à la production d'objets. De même, dans l'ordre politique, à l'idéal romantique de construction d'une société « semblable à une œuvre d'art » paraît se substituer une pratique gestionnaire plus ou moins habile. L'espace des médiations se trouve ainsi bouleversé puisque les relations internes, propres aux œuvres, se transforment peu à peu en relations le plus souvent externes, propres aux pratiques, sans véritable totalisation³.

Il importe aussi de remarquer que les positions d'énonciation ne sont pas les mêmes lorsque l'on pense à la production d'œuvres, à l'effectuation de pratiques, aux opérations de la pensée. Si l'on peut admettre, d'une façon générale, que l'acte d'énonciation fasse partie du contenu de l'énoncé, on peut se demander cependant jusqu'à quel point une énonciation fusionne avec ce contenu. Nous verrons que pour une bonne part le rapport énoncé/énonciation dépend surtout du type de totalité considéré et de la façon dont on conçoit la médiation mise en œuvre.

En résumé, nous avons pris les quelques repères suivants qui, espérons-le, peuvent nous permettre de nous situer dans le vaste univers des médiations :

1. Le sens d'une médiation dépend d'abord du fait qu'il y ait ou non des totalités ou des activités totalisatrices.

2. Les médiations peuvent concerner des relations internes, externes et modales.

3. Le sens des médiations dépend également de la nature des dépendances entre les éléments (parties ou entités) mis en jeu. Notons en particulier l'importance de la distinction entre relation directe et indirecte. Cette opposition doit elle-même être distinguée des relations conflictuelles (narrative ou cognitive) régies par des médiations complexes.

³ La confusion entre *poiesis* et *praxis* est un thème politique classique que nous ne pouvons développer ici. On peut se référer en particulier à : Arendt (1972) ; Virno (2002).

4. Le domaine des actes, ainsi que les médiations qui y opèrent, peut être divisé en trois parts selon qu'il s'agit de création d'œuvres, de pratiques ou de pensée. La question reste ouverte de savoir dans lequel de ces registres se situent les actes de perception ou s'ils relèvent d'une quatrième possibilité.

Une fois cette cartographie établie, nous allons considérer successivement les points suivants :

- Relation interne / relation externe. La question des parenthèses.
- La médiation et les différents genres de totalité.
- Médiation et perception.

2. Relation interne / relation externe. La question des parenthèses

La notion de *médiation* est-elle un cas particulier de relation qui privilégie les relations externes ou bien y a-t-il des médiations dans le cas des relations internes ?

La différence entre relation interne et relation externe repose, comme nous l'avons vu plus haut, sur l'idée selon laquelle certaines relations laissent inchangés les *relata* (relations externes) alors que d'autres les modifient (relations internes).

S'il n'y a que des relations externes, il n'y a pas de prise en compte des entités comme telles. C'est le cas pour les relations spatiales. « Être devant » par exemple n'implique rien par rapport à la nature de ce qui est devant. Entre l'amateur d'art et un tableau il y a la médiation du musée. Mais cette médiation a lieu parce que le tableau est une entité et l'amateur d'art aussi. Il s'agit d'une relation externe en ce sens que le musée ne change rien au tableau ni à l'amateur d'art. On peut supprimer l'un sans supprimer l'autre. Le verre posé sur la table ne change pas, bien qu'en un sens la table établisse une médiation entre le verre et son usager dans une séquence pratique. On ne peut cependant en déduire que les relations pragmatiques sont toutes des relations externes. On peut même penser que la médiation du musée produit une relation interne si l'on suppose que la séquence « amateur d'art - musée - tableau » est prise pour une unité fermée. Cela peut être le cas si l'on considère qu'il y a là par exemple l'unité d'un rituel fait de rôles thématiques. Ce point est fondamental car, selon le point de vue choisi, la nature de la médiation est radicalement distincte. Dans le premier cas, on obtient une *médiation pragmatique externe* et dans l'autre une *médiation constituante et interne*.

Notons donc :

1. Les relations externes et les médiations qui les composent ne changent rien à la nature des entités (mais comme nous venons de le voir, c'est souvent une question importante de savoir si l'on peut transformer une relation externe en une relation interne.)

2. Les relations externes supposent des entités mises en relation. L'élément médiateur est lui-même une entité.

La question de la médiation peut se résumer ainsi : comment décide-t-on si une médiation crée des entités ou simplement des relations à l'intérieur d'entités déjà existantes ? Nous verrons que le problème se complique si, comme nous l'avons fait plus haut, nous acceptons des médiations de type modal.

Un exemple simple peut illustrer le problème. Les parties d'une chaîne sont externes les unes par rapport aux autres si elles appartiennent à une chaîne non fermée. Par contre, si l'on considère que la chaîne est fermée (un collier par exemple), chaque maillon assure une médiation créatrice de relations internes (le collier est une entité individuée). Il y a donc un problème de clôture, quelle qu'en soit la nature. Il s'agit au fond de décider où s'inscrivent les limites, qu'il s'agisse de frontières ou simplement de parenthèses dans une chaîne

syntagmatique. Comme le note Vincent Descombes⁴ : « La notion de relation interne n'a de sens qu'à l'intérieur d'un individu ». Mais la question reste ouverte de savoir quand nous reconnaissons l'existence d'un individu. Il est à craindre que la réponse soit, tautologiquement : quand il contient des relations internes.

L'opposition entre ces deux types de relation a une grande importance sémiotique parce que d'elle dépend la structure des plans d'expression. Nous en verrons plusieurs exemples. Mais dans le champ ordinaire de l'expérience, distinguer les identités déjà constituées de celles qu'il faut constituer à l'aide de médiations est évidemment un problème fondamental. Dans l'exemple précédent, la question de savoir si un musée est un élément médiateur entre plusieurs entités (œuvres, artistes, amateurs, etc.) ou si au contraire il existe une unité qui comprend le musée comme une de ses parties change considérablement la nature de ce musée mais aussi celle des œuvres qui y sont présentes et finalement le sens général de l'expérience esthétique.

Les relations à l'intérieur d'une entité (un organisme, une machine, une entité matérielle comme une brique) apparaissent donc comme des relations internes qui ne relèvent pas directement de la médiation. Il n'est pas certain cependant que la relation de partie à partie et de partie à totalité se fasse toujours sans médiation. Il est donc nécessaire de rechercher si à côté des médiations nécessaires dans le cas des relations externes ne se trouvent pas aussi des médiations propres aux relations internes.

Il nous faut, pour essayer d'éclaircir un peu cette question, examiner différents genres de totalité ou, tout au moins, ceux que l'on rencontre le plus fréquemment.

3. Les totalités et leurs médiations

On peut sans doute distinguer plusieurs types de totalité. Mais que veut dire le fait de les envisager du point de vue de la médiation ? Si l'on considère les totalités d'un point de vue phénoménologique, on peut dire qu'elles comportent des parties liées entre elles par des dépendances, selon la terminologie de Husserl⁵. Mais dans ce cas, il ne semble pas nécessaire de donner à l'une ou l'autre partie la qualité de médiatrice. Dire que l'on se situe du point de vue de la médiation veut dire que l'on introduit, en plus des relations logiques, des propriétés sémiotiques particulières. Les relations logiques à l'intérieur d'une totalité sont en principe indépendantes du fait que cette totalité provienne d'une énonciation particulière. La structure logique d'une démonstration est indépendante de son énonciation. Si nous introduisons une médiation, nous le faisons sous l'effet d'un acte qui semble extérieur à la structure logique et introduit de ce fait un rapport nouveau qui, au moins dans certains cas, paraît être celui entre énonciation et énoncé. Nous reviendrons sur ce point particulier.

Les deux premières totalités que nous allons considérer sont métaphysiques en ce sens qu'elles ne peuvent pas se rencontrer dans l'expérience mais guident nécessairement notre réflexion sur elle.

1. La première totalité repose sur l'idée qu'il n'y a dans l'univers que des relations internes et qu'en ce sens, l'unité est le principe premier. Il s'agit moins d'une ontologie que d'une hénologie. Le néoplatonisme en est un exemple parmi beaucoup d'autres.

2. La seconde au contraire suppose qu'il n'existe que des relations externes. Il n'y a en ce sens qu'une multiplicité d'entités sans qu'aucune clôture puisse être pensée. On a ce que l'on peut appeler une ontologie du flux, au sens de William James. Dans ce cas, une médiation

⁴ *Ibid*, p. 198.

⁵ Husserl (1972).

apparaît bien comme un acte singulier qui intervient comme une particule grammaticale reliant deux moments sans cela autonomes. Le texte suivant résume parfaitement cette situation :

L'« expérience pure » est le nom que j'ai donné au flux immédiat de la vie, lequel fournit la matière première de notre réflexion ultérieure, avec ses catégories conceptuelles. Il n'y a que les nouveaux-nés, ou les hommes plongés dans un demi coma dû au sommeil, à des drogues, à des maladies ou à des coups, dont on peut supposer qu'ils ont une expérience pure au sens littéral d'un *cela* qui n'est encore aucun quoi défini, bien qu'il s'apprête à devenir toute sorte de quoi, riche aussi bien d'unités que de pluralités, mais dans des rapports non apparents, changeant au fur et à mesure mais de façon si confuse que ses phases s'interpénètrent et que l'on ne peut discerner aucun point, qu'il soit de distinction ou d'identité. L'expérience pure, dans cet état, n'est qu'un autre nom pour désigner le sentiment ou la sensation. Mais son flux tend à se remplir de points d'inflexion aussitôt qu'il se produit, et ces parties saillantes se trouvent alors identifiées, fixées et abstraites, si bien que l'expérience s'écoule maintenant comme si elle était criblée d'adjectifs, de noms, de prépositions et de conjonctions. Sa pureté n'est qu'un terme relatif, désignant la proportion de sensations non verbalisées qu'elle renferme encore⁶.

La notion de médiation devient donc intéressante dans les cas intermédiaires qui ne sont ni des totalités radicalement unitaires ni des multiplicités indéfinies, voire infinies, mais comme le dit le texte que nous venons de citer, lorsque des points d'inflexion font surgir des unités comme dans le cas des noms, des adjectifs, etc.

Nous distinguerons maintenant quatre domaines de totalités bien distincts sans prétendre à aucune exhaustivité mais en recherchant les spécificités que leurs médiations manifestent.

3. Les *totalités dialectiques* semblent tout spécialement faites pour illustrer la médiation. Il n'y a pour ainsi dire que des médiations car les énoncés toujours généraux laissent dans l'ombre la réalité individuelle. Sartre comprend la médiation dialectique comme l'ensemble des passages entre une réalité globale, nécessairement générale, et l'existence individuelle. Dans *Questions de méthode*⁷, qui est un véritable plaidoyer en faveur de l'usage des médiations, il prend cet exemple : « Il devient impossible désormais de relier directement *Madame Bovary* à la structure politico-sociale et à l'évolution de la petite bourgeoisie ; il faudra rapporter l'œuvre à la réalité présente en tant qu'elle est vécue par Flaubert à travers son enfance⁸. » La personne de Flaubert ne peut se résumer aux conflits entre les forces productrices et les rapports de production qui expriment, selon certains marxistes, la réalité d'une époque. Pour Sartre, il est impératif d'établir des médiations entre une totalisation conceptuelle et une œuvre singulière : « Nous n'en avons pas fini avec les *médiations* : au niveau des rapports de production et à celui des structures politico-sociales, la personne singulière se trouve conditionnée par ses *relations humaines*. [...] Mais tout cela n'est pas vécu si simplement. Ou plutôt la question est de savoir si la *réduction* est possible⁹. » En d'autres termes, la médiation est la relation dialectique qui permet d'éviter les réductions abusives et permet une véritable compréhension. La question reste de savoir si la médiation dialectique, qui est de l'ordre de la tiercéité, autorise une totalisation finale ou si au contraire l'ordre des médiations reste nécessairement ouvert. Les médiations ne semblent pas pouvoir clore l'acte de compréhension, même si ce que Sartre appelle des *ensembles pratiques* peut difficilement se concevoir sans un effet de totalisation, même marginal. Nous dirons, pour

⁶ James (2005, p. 90).

⁷ Sartre (1985).

⁸ *Ibid.*, p. 58.

⁹ *Ibid.*, p. 59.

spécifier la qualité particulière des totalités dialectiques, qu'il s'agit de *totalités insaturées* dans lesquelles il y a donc à la fois des relations internes et des médiations.

4. Les organismes ou, plus généralement, les *totalités organiques* (les organisations) peuvent être caractérisés par la dissymétrie que l'on constate entre leur croissance et la décomposition que l'on peut en faire par analyse. La dissection d'un organisme ne peut se concevoir comme le chemin inverse de son embryogenèse. Cette particularité ne tient pas simplement au fait que l'organisme est soumis à une croissance. Elle ne paraît pas non plus dépendre seulement du fait que l'organisme soit construit selon un schéma d'organisation car beaucoup d'artéfacts, qui ne sont pas des organismes, possèdent un tel schéma. En réalité, ce que Kant appelait l'abîme de l'organisation¹⁰ tient au fait que l'organisme *semble* dépendre d'une finalité interne, finalité qui ne peut être comprise comme une simple partie, ni non plus comme la totalité elle-même. Bien que l'on tienne en général les causes finales comme de pures fictions, il n'en demeure pas moins que la finalité interne répond, au moins pour notre imagination, à la question posée quant au type de totalité qui constitue les organismes. On ne peut en effet décomposer un organisme en parties si l'on veut que l'addition de celles-ci puisse fournir une explication de l'organisme dans sa totalité. Il ne suffit pas non plus de dire que la totalité est plus que la somme de ses parties car cela est vrai de toute totalité possédant un plan de construction (un bâtiment par exemple). Cette notion, qui provient de la troisième critique kantienne, est sans doute exprimable de beaucoup d'autres façons. Celle qui nous semble la plus claire consiste à dire que dans la croissance d'un organisme, l'ensemble de ses parties, ensemble dans lequel il faut inclure son schéma fonctionnel, paraît être guidé par une idée. Il s'agit là bien sûr d'une idée régulatrice au sens où sa nature dépend en premier lieu de notre façon de penser, mais il s'agit malgré tout d'une idée. La particularité de cette idée est de médiatiser, en quelque sorte dans un geste unitaire, l'ensemble de l'organisation. Il s'agit si l'on veut d'un effet de convergence. On sait que Kant avait subsumé sous la même logique le jugement esthétique et le problème de l'organisation. Qu'il s'agisse de la beauté naturelle ou de celle de l'art, il semble bien en effet qu'ici encore la médiation de l'idée soit nécessaire. Pour notre propos, nous en concluons que la médiation de l'idée a ceci de particulier et d'irremplaçable qu'elle signifie l'unité d'un tout sans être à proprement parler ni une partie de ce tout ni le tout lui-même. Il s'agit d'une *médiation idéale*¹¹, ce qui la différencie fondamentalement de la médiation dialectique telle que Sartre l'expose.

Si l'on plonge l'organisme dans son milieu, il contracte par là des relations qui semblent externes. En réalité, du point de vue d'une conception écologique, l'organisme et son milieu co-varient : un changement dans l'un entraîne un changement dans l'autre, et c'est le propre des relations internes. Il en va de même pour toute autre forme d'organisation soumise à des médiations idéales, comme les œuvres d'art dans leur milieu culturel¹². On voit une fois de plus que la question de savoir si une médiation repose sur une relation interne ou externe est pour l'essentiel une question de décision quant à la nature des entités mises en jeu, ce que nous avons appelé plus haut le problème des parenthèses.

5. Dans les *systèmes mécaniques* (les machines dont les parties sont liées entre elles par la causalité), monter et démonter sont des opérations symétriques. Le problème des médiations est de ce fait différent de celui posé par les totalités organiques. La médiation essentielle est ici *technique*. Si l'on suppose l'existence de parties (les pièces détachées par exemple), la médiation conduisant à une totalité nouvelle, par adjonction ou soustraction, relève d'une

¹⁰ Kant (1790).

¹¹ L'idée relève de la forme. C'est une forme prégnante ou, si l'on veut, une structure. Cette conception vaut aussi bien pour les idées prises au sens mental que pour celles auxquelles on confie l'unité d'une organisation.

¹² Voir Heinich (1998).

agentivité technique. On est dans le cas intéressant où l'adjonction d'opérations externes entre parties en principe autonomes crée un nouveau système interne. La machine représente ainsi la conversion entre une médiation reposant sur des relations externes en un système de médiations internes par exemple sous forme de connexions. Ce phénomène correspond à ce que Simondon a appelé un phénomène de convergence¹³. Il s'agit d'internaliser la technologie. C'est un élément important de la sémiotique des machines.

Il se peut que la médiation technique crée des entités selon un tout autre processus que celui d'une conversion. C'est le cas traité par Simondon lorsqu'il prend pour exemple la fabrication d'une brique. Celle-ci n'est pas seulement une matière (l'argile) et une forme donnée par un moule, mais un procédé technique sans lequel la matière et la forme ne pourraient jamais s'unir. Cette critique de l'hylémorphisme repose sur l'idée de médiation technique dont l'exemple paradigmatique pourrait être la recette de cuisine. Nous avons vu l'existence de totalités que l'on pouvait définir par l'adjonction à l'ensemble de leurs parties, d'un plan d'organisation, d'une idée, de parties externes. La recette n'ajoute rien en termes de parties mais elle autorise, comme le ferait un catalyseur, la réussite d'une opération. On peut pour cette raison parler de *médiation par catalyse*.

6. Les structures forment un autre genre de totalités qu'il faut soigneusement distinguer des organisations systématiques. Un système, quelle qu'en soit la nature exacte, est composé sur la base d'entités qui possèdent une existence individuelle avant d'entrer dans le système à titre de parties. L'exemple des machines vu précédemment en est un cas parmi beaucoup d'autres possibles. Dans une structure, au contraire, les parties ne préexistent pas mais sont une conséquence de la structure. On conçoit en général qu'elles proviennent de la division d'un substrat, la phonologie en étant le paradigme. Les structures sont donc le domaine par excellence des relations internes. Dans la mesure où elles procèdent par division, elles suscitent fréquemment des positions opposées entre lesquelles se déploient des espaces de conflit. C'est le principe de la structure élémentaire de la signification (carré sémiotique). Nous pouvons alors parler d'une *médiation narrative* qui s'exerce tout au long d'une syntagmatique. Mais, pour la même raison, une structure peut requérir une médiation d'ordre pragmatique, ou encore d'ordre dialectique si l'on entend par là une logique de la synthèse entre termes en conflit (ce qui n'est pas le sens envisagé plus haut).

Résumons brièvement les spécificités des opérations de médiation selon le type de totalité dans lesquelles elles opèrent :

1. Les totalités métaphysiques posent la question de la nature générale des relations : la réalité est-elle constituée exclusivement de relations internes, comme le voudrait une certaine forme d'idéalisme, ou exclusivement de relations externes (le flux de W. James) ? Comme nous l'avons vu plus haut, dans le domaine empirique la question de savoir si nous avons une relation interne ou externe dépend essentiellement des opérations de médiation qui constituent ou non des totalités individuées.

2. La dialectique, au sens de Sartre, consiste à chercher des médiations entre les totalisations productrices de notions générales et la singularité de l'existence individuelle des êtres et des œuvres. La *médiation dialectique* se situe essentiellement entre niveaux distincts et également entre points de vue.

3. Les organisations réclament une médiation entre la totalité et le schéma qui l'organise (qui la fait penser comme organique). C'est le problème de la finalité interne que nous avons appelée *médiation idéale*.

¹³ Simondon (1959, 1989).

4. Les machines, c'est-à-dire les totalités prises au sens du mécanisme, réclament des médiations techniques en deux sens distincts. La première procède par *conversion* de relations externes en relations internes, la seconde par *catalyse*.

5. Les totalités structurales produisent nécessairement un espace de conflit entre des positions antagonistes. Les médiations les plus courantes dans ce cas sont les *médiations narratives* au sens large du terme qui peut inclure certaines formes de dialectique.

Nous avons jusqu'ici considéré les totalités sans tenir compte de leur énonciation (effectuation). Se pose ici nécessairement la question de savoir quel est le rapport entre énonciation et médiation. Peut-on considérer toute médiation comme une forme d'énonciation qui serait en ce sens constituante ?

Si l'on excepte la question de la deixis, qui n'existe véritablement que dans le cadre du langage, il nous semble que l'énonciation se manifeste d'abord comme un problème modal. Un bon exemple en est fourni par la catégorie des médiatifs qui apparaît dans certaines langues comme le bulgare et que Zlatka Guentcheva définit ainsi dans un article sur le médiatif en bulgare¹⁴ :

Par médiatif (ou ce que l'on appelle le plus souvent non-testimonial en français ou *evidential* en anglais), je désigne la catégorie grammaticale qui permet à l'énonciateur de marquer formellement divers degrés de distanciation à l'égard des faits qu'il énonce lui-même et de signifier par là que la connaissance de ces faits lui est parvenue à travers une perception en quelque sorte médiate. Il s'agit d'un certain type d'assertions indiquant que l'énonciateur ne s'implique pas dans ce qu'il dit et donc qu'il « ne prend pas en charge » les situations décrites dans l'énoncé.

Le médiatif semble ainsi avoir un statut modal en ce sens qu'il institue une perspective particulière sur le contenu d'un énoncé.

On peut penser également que la catégorie de *diathèse* ou *disposition* qui exprime l'attitude du sujet par rapport au contenu de l'énoncé, relève du registre modal. Elle peut concerner des états affectifs, des attitudes de toute sorte¹⁵.

Les médiatifs, comme les diathèses, sont ainsi des formes de médiation située entre l'instance énonçante et le contenu de l'énoncé, médiation que l'on peut rattacher au domaine des modalités ou, peut-être plus exactement, des modes.

Mais, s'il existe des dispositions situées entre l'instance énonçante et l'énoncé, il existe aussi une forme de disposition propre à l'énoncé. Il s'agit de ce que l'on nomme les prédicats dispositionnels. Ces prédicats ne sont pas eux-mêmes des médiations mais ils en sous-entendent à l'évidence la nécessité.

Dans la théorie des diathèses, il n'est pas nécessaire que quelque chose réalise la disposition. Il peut se faire que je sois en humeur de voyager sans qu'aucun voyage ne soit finalement réalisé. Ainsi une disposition, quand elle indique une médiation entre énonciation et énoncé n'est pas à elle seule actualisante quant à ce qui est exprimé par l'énoncé. Il paraît donc utile de distinguer les médiations exprimant un certain état (affectif ou épistémique) de

¹⁴ *Ibid.*, p. 45.

¹⁵ Voir Ildefonse (1997) et Julien (1985). Le sens exact de diathèse est sans doute variable, surtout dans son rapport avec le mode. Jacques Julien cite Priscien « *Les modes sont les différentes inflexions de l'esprit qui manifestent ses différentes affections* », l'affection (*affectus*) étant ici, selon Julien, la traduction exacte de *diathesis*. Mais, quelle que soit son expression grammaticale (mode, voix, dispositif actantiel), la diathèse marque bien une « inflexion de l'esprit » ou, plus littéralement, l'une de ses « dispositions ».

celles qui sont actualisantes. Cette distinction rapproche sensiblement le fonctionnement des médiations de celui des modalités.

Regardons maintenant les dispositions incluses dans les prédicats. Dire qu'une vitre est « cassable » revient à suggérer qu'elle est virtuellement cassable mais pas qu'elle sera cassée un jour. Pour cela il faudrait un scénario qui servirait de médiation actualisante.

Nous venons de voir des médiations agissant entre l'énonciation et l'énoncé, d'autres à l'intérieur de l'énoncé prédicatif. On peut demander si l'*intentionnalité*, que l'on imagine être une disposition de l'énonciateur, peut être considérée comme une médiation et si oui, en quel sens. Si notre vitre « cassable » se trouve maintenant cassée, il est possible de dire « la balle a cassé la vitre ». Il s'agit d'un scénario médiateur. Pourtant on pourrait dire aussi, sans quitter le même scénario, « Jean a cassé la vitre ». Dans le premier cas, la médiation se fait par contact, causalement, dans le second en vertu de l'intentionnalité propre au sujet de l'acte (mais pas nécessairement l'intention). Mais si Jean a lancé la balle avec une raquette, on ne dira pas pour autant « La raquette a cassé la vitre » car la raquette n'agit ni par contact, ni en vertu d'une intentionnalité qui lui serait propre même si elle entre incontestablement dans la chaîne causale. Elle est un moyen (un instrumental) mais pas une médiation. Nous voyons là un argument pour attribuer à l'intentionnalité une vertu médiatrice, sans doute différente mais cependant comparable à celle du choc entre la balle et la vitre.

Les prédicats dispositionnels montrent qu'une médiation peut être à la fois interne et externe selon le point de vue que l'on adopte par rapport à sa réalisation. Ainsi une disposition comme « être cassable » est à la fois interne (c'est une propriété intrinsèque de l'objet et non une relation) et externe puisqu'elle suppose un événement, et donc une mise en relation avec quelque chose d'extérieur qui l'amène à se réaliser.

Si l'on admet que l'énonciation vienne s'insinuer dans l'énoncé sous forme de médiations à statut modal, on voit que les différentes totalités que nous avons examinées sont en quelque sorte agies par des actes énonciatifs modalisants. Les médiations se révèlent ainsi relever toutes de la tiérocité et en ce sens relèvent d'un acte que Peirce aurait dit mental. C'est le cas par exemple pour la médiation technologique dans les systèmes mécaniques. Mais bien davantage encore pour la médiation idéale propre aux organisations.

4. Médiation et perception

La perception est sans doute la plus intéressante des relations triadiques et même temps celle qui illustre le mieux le rôle de la médiation iconique.

On pourrait concevoir la relation de perception sans médiation (perception directe). On perçoit le monde tel qu'il est. Dans ce cas, les organes des sens ne sont pas des médiateurs mais des éléments dans une chaîne causale. La relation de perception est alors simplement dyadique. Cette conception n'est pas pragmatique mais plutôt physicaliste.

Mais l'on peut aussi concevoir la perception comme un lieu de médiations. On peut alors décrire les médiations comme des intermédiaires iconiques entre un espace externe et un espace interne. De nombreuses théories de la perception font état de la nécessité de ces médiations iconiques. Nous ne pouvons pas développer ce point ici mais on peut penser aux théories de la *gestalt* ou encore au noème de la perception dans la phénoménologie husserlienne. Aujourd'hui, les conceptions écologiques de la perception, celle de Gibson par exemple, paraissent plutôt concevoir la perception selon le principe des relations internes. L'enjeu est au fond de supprimer la différence du sujet et de l'objet ou tout au moins de les comprendre comme les parties d'une même totalité. Le monde de la culture et celui de la

nature sont alors un seul et même monde. Dans ce contexte, la médiation technique peut avoir une grande importance. En commentant Gibson, Tim Ingold, écrit :

Les affordances sont des propriétés de l'environnement réel tel qu'il est directement perçu par un agent dans le contexte d'une action pratique. Le terme d'*effectivité* suggère assez bien les capacités d'actions de l'agent, ce qu'il ou elle est concrètement capable de faire. L'éventail d'affordances d'un objet sera donc limité par les effectivités du sujet, et inversement les effectivités du sujet seront limitées par les affordances des objets rencontrés. En conséquence, les outils, dans la mesure où ils permettent d'étendre les effectivités de leurs utilisateurs, peuvent transformer radicalement la perception de l'environnement¹⁶.

Dans cette conception, l'outil participe à la configuration de l'environnement perçu.

Conclusion

Nous avons essayé de considérer la notion de médiation selon divers points de vue : la nature des relations (interne ou externe), le type d'acte engagé (création d'œuvres, pratiques, pensée), la nature des totalités, le problème de la perception sans toutefois décider si la perception relève de la pensée ou si c'est un quatrième type d'acte. Chaque point de vue offre des perspectives considérables dont il serait illusoire de vouloir épuiser la diversité. Il nous semble cependant que les quelques remarques suivantes peuvent découler de notre investigation sans constituer pour autant une véritable théorie.

1. La notion de médiation n'a de sens qu'à l'intérieur d'une sémiologie.
2. Le problème central est celui de la constitution des entités et donc de la nature interne ou externe des médiations (ce que nous avons appelé le problème des parenthèses).
3. La médiation peut être considérée comme une variante de la notion d'embranchement, c'est-à-dire de cette procédure qui inscrit l'acte d'énonciation comme une partie du sens de l'énoncé (au sens large). Comme nous l'avons vu, cette opération est naturellement variable selon les types de totalités (débranchées) que l'on peut considérer.
4. L'embranchement lui-même est une composante de la tiercéité, ce qui veut dire qu'il appartient au domaine de l'idée.

Références bibliographiques

- ARENDETT, Hannah, (1972), *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, trad. sous la direction de Patrick Lévy.
- DESCOMBES, Vincent, (1996), *Les institutions du sens*, Paris, Minuit.
- GUENTCHEVA, Zlatka, (éd.), (1996), *L'énonciation médiatisée*, Louvain, Paris, Peeters.
- HEINICH, Nathalie, (1998), *Le Triple Jeu de l'art contemporain. Sociologie des arts plastiques*, Paris, Minuit.
- HUSSERL, Edmund, (1972), *Recherches logiques III*, trad. par Paul Ricœur, Paris, PUF.
- ILDEFONSE, Frédérique, (1997), *La naissance de la grammaire dans l'antiquité grecque*, Paris, Vrin.
- INGOLD, Tim, (2013), *Marcher avec les dragons*, trad. par Pierre Madelin, Bruxelles, Zones sensibles.

¹⁶ Ingold (2013, p. 139).

- JAMES, William, (2005), *Essais d'empirisme radical*, trad. par Guillaume Garreta et Mathias Girel, Paris, Agone.
- JULIEN, Jacques, (1985), « Mode verbal et *diathesis* chez Apollonius Dyscole » in *Histoire Epistémologie, Langage*, VII/I.
- KANT, Emanuel, (1790), *Critique de la faculté de juger*, trad. par A. Philonenko, Paris, Vrin, 1974.
- SARTRE, Jean-Paul (1985), *Questions de méthode*, in *Critique de la raison dialectique I*, Paris, Gallimard.
- SIMONDON, Gilbert, (1959, 1989), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.
- VIRNO, Paolo, (2002), *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaines*, trad. par Véronique Dassas, Montréal, Éditions de l'éclat.

Mediation and proprioception

Rodrigo Antunes MORAIS
Faculdade Cásper Líbero

Antonio Roberto CHIACHIRI FILHO
Faculdade Cásper Líbero

Flávia MANTOVANI
Faculdade Cásper Líbero

1. Self-image and self-recognition

Self-recognition is something constantly sought by humans. Who am I? From where did I come? – These are questions asked by different sciences and focus of several scholars over time. And here we try to highlight some points that relate these questions with the concept of image on human self-recognition. Evident that what is proposed here is not an attempt to define the concept of image, but rather to use concepts of image from Peircean semiotics to create a relationship with human self-recognition (or the concept of image through mediation to propose later the subject of proprioception).

To start it is possible to discuss about self-image and self-recognition with the concepts of pictorial representation and figurative reality developed respectively by Ernst Gombrich and Pierre Francastel. For Gombrich, the study of the psychology of pictorial representation reveals the pursuit of self-understanding from an imitation of nature, the function of tradition, the problem of abstraction, the validity of the perspective and the interpretation in the production of representative images. What the author seeks is the understanding of pictorial effects and its links to the way that the sensory perceived information (with emphasis on visuality) is projected in the self-image that human beings compose of themselves (Gombrich 2007). In contiguity, Francastel understands that human beings create self-image from self-understanding as figurative object, through concepts such as human signification and plastic imagination.

I do not think there is a better way to explain for our contemporaries what is the phenomenon of nature which ensures the passage of a system of representation (the Middle Ages one) to another (the Renaissance one) than speaking of “montage”. Only the belief in the existence of an objective universe brought face to face with a man as a stable thing, which as he strives, from the beginning, by taking more and more accuracy, can prevent someone from admitting the analogy that exists between the development of a new plastic display system in the Four and the current evolution of the arts, compared Painting and Theatre. From one generation to another, men interpret scenarios and represented figurative gestures in plastic screens of two dimensions due to a certain number of material and social values changing. But it is not the ship, the tower or the fountain alone, isolated – that is, the morphology – that have a meaning in itself and locate immediately, for a certain group of people, the represented scene: it is also the juxtaposition or the chaining of signs that involves a conventional signification value, absolutely necessary and constituent of a decent system to be described. As far as the symbolic material of

an era, the montage system used must therefore be examined if we want to achieve an intimate understanding of what it wanted and knew how to express¹. (Francastel 1987, p. 230)

What the author addresses is the pursuit of the self-image representation for purposes of self-recognition, original in the social individual activities for a particular time and place. Thus revealing the power of the images in the construction of the society and of the “self”. Since reports of biblical mythology, it is evident that the man’s desire in express the awe and fear in relation to the power of images. Even in different contexts, as in ancient Greece, philosophy had the need to think in visuality, including the optical illusion before the existence and reality of every being. Arlindo Machado, to theorize about Plato, exemplifies this panorama:

Image, concludes Plato, might resemble the representing thing, but it has not its reality. It is a surface imitation, a mere optical illusion that fascinates only children and fools, the destitute of reason. The painter, therefore, produce a *simulacra* (*eidolon*, from which comes our word idol), that is, a false representation, a representation of what does not exist, enticement, image (*eikon*) destitute from reality, as the visions of a dream or a delirium, the shadow projected on the floor or the reflections in the water. In this sense the activity of the painter is pure quackery and the worship of the simulacra (*eidon latreia*, from which comes the term idolatry) is the non-religious form of idolatry. If Plato were alive, would be left to ask him why his attack is struck only to the images. Also the word “flute”, used by the philosopher, is not able to play a song and its reference to the actual instrument is by a social convention established by the idiom². (Machado 2001, p. 9-10)

Many authors make criticism to such point of view exploring the context of possibilities of Plato knowledge in his time. Clearly, any context so quoted should be taken into account for understanding the work of any author. But what should really keep in mind is that criticism and evolution of theories are needed at all times of mankind, and it is never dismissed any advent provided by researchers of any age; on the contrary, everything can be used to the eternal encouragement to philosophical studies and the scope of human intelligence. So that, it is appropriate to this moment the considerations about the context of the image in the construction of human being realities, not only as a process of representation, but as the possibility of a psychological attribute before a pictorial context. The really important factor in this context is the search that not only the philosophy has to understand the man, but all the humanities in general:

If considerable part of the intellectual world is still petrified in the old-age tradition of iconoclasm, another also considerable part of the artistic, scientific and militant world are discovering that the culture, the science and the civilization of the nineteenth and twentieth century are unthinkable without the structural and constructive role developed on them by the images (from scientific iconography, photography, cinema, television and new digital media). This second part of mankind learned not to only live with images, but also to think with images and to build a complex and incendiary civilization with them. In fact, nowadays we are rally in position to assess the extent and the depth of the entire iconographic collection built and accumulated by humanity, despite all prohibitions, because only now we can understand the deeper nature of iconographic discourse, what we might call the language of images, which can reflect different realities, historically stifled by iconoclasm oppression³. (Machado 2001, p. 32)

¹ Free translation.

² Free translation.

³ Free translation.

Therefore, opening up the field of human recognition, it is evident that this temporal and spatial self-determination inherent to the construction of reality of each individual is directly linked to the image, not only in terms of visibility, but understanding imagery contemplation from synesthesia, from all sensorial possibilities concerning a specific human.

2. Proprioception

A term in great eminence is “proprioception”, which deals with neurological, psychiatric and psychological impulses that lead a person to spatial recognition of the own body. The terminology is not so new, since Charles Scott Sherrington, a British historian, microbiologist and pathologist who obtained his professional recognition with the Nobel Prize in Physiology/Medicine in 1932, coined it around 1900.

In fact, proprioception shall be studied from the sensory receptors of the nervous system, considering that “a receptor alone lacks the ability to identify all of the different stimuli that a body receives every second” (Meldau 2011⁴). Thus, the start of this study is strictly given from bodily-kinesthetic⁵ intelligence, which currently already has a different direction: it is combined to this knowledge the values of psychology of pictorial representation based on figurative reality. In other words, current studies on proprioception are based on the alliance of sensory junction concerning the human body (synesthesia⁶) and the image representation possible to the recognition of patterns in human brain.

One of the greatest exponents of this research is Oliver Sacks, especially when dealing with the term in his books *The man who mistook his wife for a hat and other clinical tales* (1997) and *The mind's eye* (2010). The author proposes the utilization of imagery representation facing psychology in the studies of proprioception from examples of prosopagnosia (inability of facial recognition) and even aphasia (inability of language use, its expression or comprehension, total or partial). In the second book cited, there is a case in which the patient is the author himself showing his difficulties of space and body recognition from the development of an eye tumor:

On December 17, 2005, a Saturday, I went swimming in the morning as usual, then I decided to go to the movies. I arrived a few minutes before the session start and sat in the audience background. There was no hint of anything unusual before the trailers. I began immediately to realize a kind of flickering, a visual instability to the left. I thought it would be the beginning of a visual migraine, but soon I realized that whatever it was, affected only the right eye, so it had to be originated in the own eye and not in the visual cortex, as happens in migraines. When the movie screen went black after the first trailer, the local flicker left lit up like a burning coal girding spectral colors – turquoise, green, orange. [...] Then I realized a blind spot inside the burning area, because just looking with the right eye to the left, where a row of lights on the ground was indicating the exit, I found that all front lamps were “missing⁷”. (Sacks 2010, p. 147)

It is possible to understand that such perceptual factors determine the reality experienced by every one. So, if the perception process of every human being can make their narrative of the real and their reality, it can be concluded that signs synesthetically translated by a person

⁴ Free translation.

⁵ Here the term “kinesthetic” refers to the kinetics, i.e., perception of muscular movements.

⁶ It defines the synesthesia as the relationship between sensory planes.

⁷ Free translation.

are characterized as elements of pictorial representation from a figurative reality, since it begins to narrate, from an internalized language, an external factor.

3. Reality and image

Following this, comes to light the close relationship that the terms “reality” and “image” take together. Juremir Machado da Silva says:

Reality is an imaginary. It is solid as an ice cube. From it there are only images and successive approximations. It is a flagrant of an eternal spiral motion. It is a constant evaporation in the name of stability. Real is an intermediate between two entropy peaks. The great magic of the real consists in simulate what it is not: a truth absolutely external to the observer⁸. (Silva 2006, p. 163)

At this point, it is possible to elucidate that the anthropological and social morphism connotation is shown in the expression, action and/or development of figuration by the conscience and the interrelation of psychic functions relating to human cognitive system as part of expression of an internalized signic network in form of language and narrative. Therewith, it is possible to clarify that differentiation, as well as cognitive irregularity, is what makes each human being possess an individual in building society; understanding the term “figuration” as explained and sometimes criticized by Pierre Francastel, by placing the Form as an imaginary thinking scheme:

The relationship between Form and shapes regard in particular on the problem very present to historians, the nature of the properly historical facts. For reaction against the factual history, there is a tendency to do not take into consideration unless situations that for its long term referred to a very large number of men⁹. (Francastel 2011, p. 11)

Therewith, for the beginning of a new investigative form of self-recognition and the possible vivacity to the beings that proposes themselves human, it is necessary to aggregate the image to the environment to which it really belongs: the senses. This is what leads to the study of a continuous process in which a being proposes humanity when creating a signic relation inside a percept web that, in turn, causes the endless possibilities of beings that one only being can wear on the path of reality construction.

4. Contemplation and affection

This proposal becomes clear when understanding the term “contemplation” used by Spinoza over his works. What the author proposes is a deduction of the mind as idea of body through the idea of imagination. According to Luís César Guimarães Oliva (2011, p. 369), Spinoza specifically chooses the term “contemplation” so that it must not be mistaken as a synonym to “see” or “consider”.

It is this kind of constitution that will allow Spinoza, in the continuation of the scholium, expose the imagination: “moreover, to employ the usual words, we will name Images of things the affections of human body whose ideas represent external bodies as present to us, even if it does not reproduce the figure of things. And when the mind contemplates the bodies in this way, I

⁸ Free translation.

⁹ Free translation.

will say I imagine.” That is, the imagination is the ability of the human mind to contemplate external bodies as if they are present from the affections of the body, which, while involving the externality, are images¹⁰. (Oliva 2011, p. 372-373)

At this point, self-recognition can be understood through the contemplation of body and mind as inseparable, because according to the terms of self-image a “mind does not know itself but while realizing the ideas of body affections¹¹” (Spinoza *apud* Oliva 2011, p. 374). Therewith, the external determination of body and mind is given by the repertoire externally determined to contemplate a singular, while “the Mind is internally determined to intellect the conveniences and oppositions between things from the simultaneous contemplation of many singulars¹²” (Spinoza *apud* Oliva 2011, p. 375-376).

The Mind has not appropriated recognition of itself, or even of its body or external bodies, but it is only a confused and mutilated recognition every time that perceive things in the order of nature, i.e., every time that it is externally determined from the fortuitous encounter of things, to contemplate this or that¹³. (Spinoza *apud* Oliva 2011, p. 375-376)

Under such a view, it should be noted, therefore, that the self-recognition process, in the construction of proprioception, can be understood by the imagery construction in the senses, as stated earlier, but cannot be assessed only in the perceptive level; to this it is also pertinent the exploration of the term “affection”.

Different of perception, that measures the reflective power of the body, affection measure the absorbent power, it points to the interior of the body, to what this body adds to the external bodies. Thus, more than prolong external stimuli in consecutive actions and react in predictable accordance with the habit and the immediate demands, the indetermination center can produce a singular experience, create new habits, awake new provisions¹⁴. (Fatorelli 2012, p. 49)

So, self-recognition is given through a system of mental image combination that is produced in a continuous process of re-signification of perceived and affected objects, having the concept of “self” also as one of those objects. Such modes of action body (perception and affection) lead to two forms of proprioceptive self-recognition construction:

On the one hand, the body memory, constituted by sensorimotor systems organized by habit, that seek in the past the register of previous experiences with a view to the best performance of immediate practical action; and, on the other hand, the contribution of spontaneous and personal memory, the pure memory, which constricts the regions of the past, its different levels and strata. Differently from image-action that mobilizes the sensorimotor mechanisms mounted on the acquired habits and the automation of perception, always in order to prolong the stimuli received in consecutive actions, image-affection mobilizes the pure memory in the creation of a new entity, changed or even produced, more or less in a autonomously way¹⁵. (Fatorelli 2012, p. 49-50)

¹⁰ Free translation.

¹¹ Free translation.

¹² Free translation.

¹³ Free translation.

¹⁴ Free translation.

¹⁵ Free translation.

5. Mediation

Such sensory-motor systems organized by habit and the contribution of personal and spontaneous memory also lead to understand the values of proprioception under the term “mediation” in the theory of Charles Sanders Peirce.

I choose this instance because it is represented as instantaneous. Had there been any process intervening between the causal act and the effect, this would have been a medial, or third, element. Thirdness, in the sense of the category, is the same as mediation. For that reason, pure dyadism is an act of arbitrary will or of blind force; for if there is any reason, or law, governing it, that mediates between the two subjects and brings about their connection. The dyad is an individual fact, as it existentially is; and it has no generality in it. The being of a monadic quality is a mere potentiality, without existence. Existence is purely dyadic. (CP 1.328)

In Peirce’s theory, it is possible to understand that proprioception is linked to self-awareness on the casual act and effect, i.e. in the mediation of imagery signs that form the self-recognition through self-image; understanding that Image, for Peirce, is directly linked to the possibility of sensitive languages notions. That is way, for the scope of this research, Peircean semiotics will serve as a methodological basis of analysis (understanding that other authors are also important in this context and taking into account the relevance of a phenomenological semiotics).

The mediation of images that lead to the understanding of the self must be evaluated facing: (1) passive consciousness of quality, the perception of external images without recognition or analysis; (2) consciousness of an interruption in the field of consciousness, the mental act of action and reaction in the recognition of an external factor; (3) synthetic consciousness, the sense of thought that starts the process of self-recognition in the proliferation of new images mediated by the previous repertoire of each person, i.e., the mediated set bonding time that brings new considerations about a perceived event.

If we accept these [as] the fundamental elementary modes of consciousness, they afford a psychological explanation of the three logical conceptions of quality, relation, and synthesis or mediation. The conception of quality, which is absolutely simple in itself and yet viewed in its relations is seen to be full of variety, would arise whenever feeling or the singular consciousness becomes prominent. The conception of relation comes from the dual consciousness or sense of action and reaction. The conception of mediation springs out of the plural consciousness or sense of learning. (CP 1.378)

As can be seen, the human being is, therefore, a being who builds the sense of self through a plural consciousness or sense of learning. It is what leads to understand the notion of thirdness in Peirce’s theory, i.e. “the category of mediation, of habit, of remembrance, of continuity, of synthesis, of communication and semiosis, of representations or of signs¹⁶” (Santanella; Nöth 1998, p. 143). These signs, which are the development of proprioception, can be evaluated on the relationship they have with the objects perceived from law virtues.

[...] usually an association of ideas, which operate to cause the symbol to be interpreted as referring to that object. It is, in itself, a law or general type, namely a legisign. As such, it operates through a replica. It is not only general, but also the object to which it refers is of general nature. Now, what is general has its existence in cases that determines. Therefore, there

¹⁶ Free translation.

must be existing cases of what the symbol denotes, although we must here consider “existing” as existing in the possibly imaginary universe to which the symbol relates. Through an association or another law, the symbol will be indirectly affected by these cases, and with it, the symbol will involve a sort of index, although a special type of index. However, it is by no means true that the slight effect of these cases on the symbol explains the significant character of the symbol¹⁷. (Peirce *apud* Santanella, 2005, p. 246)

In this process, such signs cannot only be evaluated facing its general symbolic content, because the relation of self-image has essential qualitative aspects for the development of self-recognition and proprioception. It means that the power of mimesis of the symbol must the character to be highlighted in the construction of self-recognition, since the human being form the self-recognition from the qualitative evaluation of perceived signs and signs retuned to the universe that it belongs to. For Peirce, these factors are linked to the qualitative possibilities, the existence and the mentality:

To express the Firstness of Thirdness, the peculiar flavor or color of mediation, we have no really good word. Mentality is, perhaps, as good as any, poor and inadequate as it is. Here, then, are three kinds of Firstness, qualitative possibility, existence, mentality, resulting from applying Firstness to the three categories. We might strike new words for them: primity, secundy, tertiality. (CP 1.533)

Santaella shows, in the work *Matrizes de Linguagem e Pensamento – 2005 (Matrices of Language and Thought)*, the power of these signs to demonstrate the action of representative forms by analogy, specifically the power of similarity of images. The author proposes a kind of form that keeps bond of similarity with what it represents. Therewith, in the areas of sign reception that lead to the self-recognition (proprioception), it can be seen that self-image is formed by signs that have general laws established by cultural convention, but still have an analogy relationship characterized by an apparent or diagrammatic similarity. Deeper into this theory, it is possible to understand that the human being proposes self-recognition trough three aspects: the imitative representation, the figurative representation and the ideational representational.

(In the imitative representation) there is a prominence of the mimetic function of representation. As representation, the visual form is linked to its object by a convention or convention system, but the imitative aspect is so present that the conventionality works just like an imperceptible support. [...] The figurative representation is the representation when denoting figures holds conventions. As representative visual forms, symbolic, they are forms that signify something by culturally established conventions. [...] The figure, in fact, indicates what it denotes. However, what it denotes is not a singular but a general. So are the pictographs, i.e., pictorial messages corresponding to propositions and sometimes even narratives. (In the ideational representation), while the pictograms are private figures representing the concepts of objects or concrete actions corresponding to the indicated figures, the ideograms represent concepts or abstract ideas. Ideograms are more schematic figures and conventionalized than the pictograms because it works as diagrammatic indications of ideas¹⁸. (Santanella 2005, p. 250-252)

¹⁷ Free translation.

¹⁸ Free translation.

As representative forms, these signs that form the reception and the affection of how the human being fits into the universe to which it belongs, demonstrate the ability to mediate the possible realities of a being.

Being in thirdness level, representative or symbolic visual forms are very instructive for understanding how the thirdness inlays secondness and secondness inlays firstness. By the fact that they are forms more often figurative, diagrammatic or even images, they keep a sharp level of indexicality, i.e., figures that indicate something of the visible world, from where comes their level of secondness, denotative, referential. But this referentiality is only possible because there is an apparent or abstract similarity between the form and what it denotes, from where comes their level of firstness, iconic, mimetic. However, even maintaining the presence of these two levels on them, the representative forms also add an additional level of meaning that can only be grasped by those who have mastered the system of cultural conventions from which the figures are ordered. An excellent example of these three levels of significance can be found in medieval iconography whose images, therefore, have been called by many authors of symbolic images. They are figurative, indexical, insofar as they relate to the painter time reality. Costumes, scenery, furniture etc. work in these images as epoch indicators. They are also iconic because the figures show similarity with what denote. However, on these two levels of semiotization, erects to a third party, the conventions from which the image is organized¹⁹. (Santanella 2005, p. 247)

Such forms, a third in Peirce's theory, provide the ability to represent more accurately the infinite realities and self-recognition of a being. The proposal outlined here shows that every being has the freedom to enter into a harmonious space-time reality, without assumptions on individual characteristics; made in an original consciousness of universal content. For Peirce, these realities are not independent of imagery mediation:

Peirce's "reality" is not "independent of thought", just like Scotus's *realistas* is an *ens rationis*, or mental entity, in the sense that we make the distinction in our mind (but still has a basis in the existent thing). Reality for Scotus has a basis in the existent thing, a Second. Peirce takes Scotus's notion of reality, frees it from the "idle" and complicated distinctions which burden it (like non-adequate identities and such), and recycles it, after adding the notions of the scientific method and synechism, defining it as the object of final opinion. As a result, the basis for the notion of reality for Peirce is a Third. (Mayorga 2007, p. 153)

In short, it is understood that, for each human being, "all reality is a social construction cropped by individual path²⁰" (Silva 2006, p. 163). Thus, the process of self-recognition and proprioception must be given at different stages, comprising a multiplicity of I's possible to each human being, since the infinite existing realities for every human being is given by mediated images and decisive situations. It is what leads to understand the conception of the self through the image as reality, i.e., infinite imagery mediations as reality and nature liable to different interpretations in accordance with the repertoire acquired by any being. Thus, the proprioceptive process undergoes an innumerable variety of self-recognition processes; it is aligned to a human right, a value to be defended, that is, image mediation.

¹⁹ Free translation.

²⁰ Free translation.

Bibliographic references

- ALLPORT, G. W. (1960), *Personality and social encounter*, Beacon Press.
- BURITY, L. S. M. (2007), *Arte e individuação: o auto-conhecimento através da arteterapia*, Universidade Cândido Mendes.
- CHIACHIRI, R. (2005), *A semiótica na comunicação*, Comunicare Publications.
- FATORELLI, A. P. (2012), “Imagem e afecção”, in *Galaxia* (São Paulo, Online), n° 23, p. 48-58.
- FRANCASTEL, P. (1987), *Imagem, visão e imaginação*, Martins Fontes.
- GOMBRICH, E. H. (2007), *Arte e ilusão: um estudo da psicologia da representação pictórica*, Martins Fontes.
- GRINBERG (1997), *Jung, o homem criativo*, FTD.
- HALL, C. S., Lindzey G., CAMPBELL, J. B. (1973), *Teorias da personalidade*, Artmed.
- LACAN, J. (1979), *Os quatro conceitos fundamentais da psicanálise*, Jorge Zahar Editor.
- MACHADO, A. (2001), *O quarto iconoclasmo e outros ensaios hereges*, Rios Ambiciosos.
- MAYORGA, R. M. P. T. (2007), *From realism to «realicism»: the metaphysics of Charles Sanders Peirce*, Lexington Books.
- MELDAU, D. C. (2011), “Propriocepção”, in Infoescola.com. Sec. Corpo Humano.
- OLIVA, L. C. G. (2011), “Do conhecimento de si à contemplação de si próprio”, in *As ilusões do eu: Spinoza e Nietzsche*, Civilização Brasileira.
- PEIRCE, C. S. (1931-58), *Collected Papers*, v. 1-6, Harvard University Press.
- ROGERS, C. (1961), *Tornar-se pessoa*, Martins Fontes.
- SACKS, O. (1997), *O homem que confundiu sua mulher com um chapéu e outras histórias clínicas*, Companhia das Letras.
- (2010) *O olhar da mente*, Companhia das Letras.
- (2012) *Hallucinations*, Random House.
- SANTAELLA, L. (2005), *Matrizes de linguagem e pensamento: sonora, visual, verbal – aplicações na hipermídia*, Iluminuras.
- (2012), *Percepção: fenomenologia, ecologia, semiótica*, Cengage Learning.
- et Nöth, W. (1998), *Imagem: cognição, semiótica, mídia*, Iluminuras.
- SILVA, J. M. (2006), “Imagens da irrealidade espetacular”, in *Imagem (ir)realidade*, Sulinas
- VYGOTSKY, L. S. (1988), *Pensamento e linguagem*, Artes Médicas.

Lictions et sens dans l'expérience muséale : capter le bricolage du réel pour faire corps avec le monde

Fanny BOUGENIES, Sylvie LELEU-MERVIEL, Daniel SCHMITT
Université Lille Nord de France, UVHC, DeVisu,

À la jointure du corps et du monde opaques, il y a
un rai de généralité et de lumière.
Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*¹.

Introduction

Une hypothèse originale sous-tend les travaux présentés ici : la réalité qui est nôtre, façonnée dans un rapport interprétatif assez distendu avec le réel ontologique, est structurée au moyen de rapprochements, d'entrelacements et/ou de liaisons particulières, que nous appelons des lictions. La première partie de cet article expose les grandes lignes de l'hypothèse lictionnelle en synthétisant les différentes publications où elle a été posée.

Cependant, pour que cette hypothèse acquière un début de crédibilité, il est nécessaire de la corroborer par l'expérimentation. Ainsi, l'étude vise à capter le bricolage du réel qu'effectuent des êtres humains pour faire sens au cours d'une situation circonscrite de relation au monde, et à y montrer la liction à l'œuvre. La situation choisie pour cette expérimentation est la visite muséale. Que se passe-t-il en termes de sémiologie quand une personne visite un musée ou une exposition ? Comment pouvons-nous accéder au monde propre du visiteur, et révéler son expérience intime, tout en se gardant de modifier, gêner ou influencer le cours de cette expérience ? Deux terrains expérimentaux proposent successivement deux méthodes complémentaires pour atteindre les objectifs visés.

1. L'hypothèse lictionnelle

Conformément à l'approche kantienne, le monde réel tel qu'il est en lui-même², l'ontologie du monde physique nous est rigoureusement inaccessible – de ce fait, Bottineau (2011) le dénomme X-monde. Au terme de la sémiologie et dans une vision conforme à celle de Francisco Varela de la signifiante, chaque être humain se construit personnellement un « monde propre » au quotidien au travers de la relation permanente qu'il entretient avec son milieu. Ce faisant, il « bricole » – au sens de Lévi-Strauss (1962) – en tissant des perceptions, des attentes, des savoirs, des souvenirs de façon à forger un sens qui fasse corps avec son expérience immédiate du monde.

1.1. Le couplage enactif de l'être humain avec son milieu

Notre approche repose sur le postulat que l'activité humaine peut être vue comme une dynamique de couplage structurel – respectant les deux critères d'autonomie et de clôture opérationnelle (Varela 1980/1989). Cela signifie que l'activité humaine fait « émerger un

¹ Paris, Gallimard, 1964, p. 192.

² Il est implicitement admis que le monde extérieur existe. Une mise en discussion philosophique de cette existence n'est pas engagée ici.

monde qui est signifiant et pertinent tout en n'étant pas prédéfini à l'avance » (Bourgine et Varela³ 1992) : c'est le « monde propre » de l'acteur pour lequel il n'existe pas de déterminisme formel. L'environnement agit sur l'acteur qui agit sur l'environnement tel qu'il le perçoit et cette émergence dépend de sa structure (biologique et cognitive), de son histoire, de sa culture, de ses savoirs, de ses relations, etc. bref, de sa trajectoire historique.

Pour mieux comprendre le caractère incarné, distribué, biosémiotique et enactif de la construction cognitive ainsi que les liens que cette vision instaure entre les corps, les individus et les sociétés, on pourra se reporter à Bottineau (2011) qui traite de cette question dans le cadre de la linguistique cognitive. Il énonce ainsi page 22 :

Le biologiste Chilien Maturana explique comment une espèce se couple à un environnement en développant évolutivement et co-adaptativement un « domaine consensuel d'interactions », lequel peut être ramené à une version fortement améliorée de l'Umwelt de Von Uexküll 1922 et 1934 dans le cadre de la phénoménologie merleau-pontyenne et la théorie piagétienne de la connaissance : une sélection de signaux physiques réalisée par des capteurs biologiques, traitée par un système nerveux en fonction de son organisation et ses critères de tri (invention des couleurs, des formes), mais aussi de l'expérience enregistrée (incrustation du champ gravitationnel invisible dans l'image visualisée ; attribution de valeurs pragmatiques, théoriques, émotionnelles, économiques à toutes les composantes). La mise en œuvre coordonnée de cet ensemble complexe de dynamiques de natures hétérogènes permet à l'être vivant de produire pour lui-même le sentiment de l'expérience d'un « monde » intelligible, où il est possible de se faire accéder à « l'actance » (l'état d'être agissant, « l'agissance » si on veut) en tant que corps parmi d'autres reconnus tels, évoluant dans un espace construit et appréhendé comme espace.

Suite à ces traitements des captures sensibles à caractère enactif, l'entrelacement des éléments au sein d'une structure adéquate, figure explicitement au cœur de la sémiologie ainsi appréhendée. Bottineau (2011, p. 17) écrit en effet :

Toute confrontation du sujet au monde suscite des actes de perception consistant à produire des scènes mentales qui entrelacent le traitement des signaux captés par les récepteurs sensoriels *ad hoc* avec des attributions de propriétés hétérogènes tels que l'attribution émotionnelle de valeurs et la formation de projets d'action ; et on sait que ces confrontations à caractère enactif, si individuelles et égocentrées paraissent-elles, mobilisent un système d'interprétation et de projection qui doit autant à ce que chacun a appris des occurrences antérieures dans le cadre des rapports sociaux qu'à un paramétrage matériel, objectif et naturel des choses du monde.

1.2. L'espace imaginal

Si l'entrelacement et « la mise en œuvre coordonnée d'un ensemble complexe de dynamiques de natures hétérogènes » qualifient l'expérience du monde, leur nature reste pour le moins mystérieuse. Dans une première tentative ayant pour but de s'en approcher, Leleu-Merviel (2004, p. 136) mobilisait la notion d'espace imaginal telle que définie par Vauday (2002, p. 30) :

Je propose d'appeler espace imaginal l'espace commun, interlope et plus ou moins différencié

³ Le texte d'origine indique : « l'autonomie se réfère à sa capacité principale et fondamentale à affirmer son existence et à faire émerger un monde qui est signifiant et pertinent sans être préconçu à l'avance » (Varela et Bourgine 1992, p. XI-XII). « *Autonomy in this context refers to their basic and fundamental capacity to assert their existence and to bring forth a world that is significant and pertinent without be pre-digested in advance* ».

qui fait communiquer le proche et le lointain, la représentation et le médium, le réel de la peinture et ses figures... Dans un tableau, les différents éléments de la composition subissent des attractions ou des répulsions complexes qui ne doivent rien à la distance qui les sépare. On parlera donc d'un espace de contraction ou de dilatation dans lequel toute chose peut entrer en relation avec une autre...

Cette définition semble, en première approche, cohérente avec ce qui se produit au cœur de l'entrelacement sémiotique. Elle introduit les deux notions de « proximité topologique » et « voisinage topologique » de deux fragments qui ont été repris et étendus pour définir le concept de liction.

1.3. Le concept de liction

En effet, le terme liction apparaît pour la première fois dans Leleu-Merviel (2005, p.72), qui évoque la connaissance en termes de réseau constitué de fragments discrets reliés par des liens. Le lien informatique existe, bien entendu, dans les hypermédias et les grandes bases de données numériques, mais sous une forme très primitive : il est binaire – il existe ou pas (0 ou 1) – et il est déposé sciemment par un utilisateur, qui dès lors l'impose à tous. La reprise de la notion de proximité ou de voisinage fondée sur une appréhension topologique de l'espace imaginal permet d'envisager un rapprochement reposant sur certains aspects qui génèrent des résonances entre fragments. Deux fragments proches ou voisins sont alors non pas deux fragments situés dans des unités d'information contiguës dans l'espace des données, mais des fragments rapprochables au regard de certaines propriétés qu'ils partagent. Mugar-Schächter (2006), dans sa Méthode de Conceptualisation Relativisée, évoque des « cohérences de voisinage », des « attractions sémantiques par continuité sur les bords des événements élémentaires » sur la base d'aspects qui composent la structure qualificationnelle de la connaissance communicable. Le terme liction désigne ainsi cette espèce d'attraction qualifiée par certaines résonances aspectuelles. Si comme le propose Coquet (1997, p. 2), le principe d'immanence implique que « les phénomènes, tels que événements, états des choses, perceptions, mouvements... réduits à des termes abstraits, entrent dans un système clos de relations », alors la liction partage avec le principe d'immanence l'abandon d'une description substantielle, mais en revanche, elle conserve la dimension historique et énaïve de l'acteur⁴. Elle renvoie à la créativité de chaque être humain en situation, au couplage de l'individu et de son environnement de la façon unique dont la personne vit ce couplage. La liction porte irréductiblement la trace du vécu, tandis que l'immanence tente de l'évacuer.

Leleu-Merviel et Useille (2008, p.53) et Leleu-Merviel (2010, p.11-12) détaillent et complètent l'approche lictionnelle de la sémiologie :

La signifiante désigne le processus relationnel actif de construction du sens. Les mécanismes en sont les suivants, successivement :

- 1) L'individu s'inscrit dynamiquement dans les données qu'il consulte et les filtre.
- 2) Par mise en relation, par juxtaposition ou par rapprochement, les données retenues entrent en tension les unes avec les autres.

⁴ Bertrand (2014) écrit par exemple : « On pourrait sans doute faire une histoire des moyens mis en œuvre par les sémioticiens pour échapper au carcan de l'immanence. Le plus radical est celui de Jean-Claude Coquet, qui en rejette le principe au nom du "principe de réalité". Il oppose les prédicats somatiques, relevant de la *phusis*, qui articulent notre *prise* sur le monde, aux prédicats cognitifs, relevant du *logos*, qui ne sont que des *reprises* de l'immédiateté du contact avec les choses et avec les êtres. « "Les prédicats somatiques, écrit-il, disent le sensible, les prédicats cognitifs le traduisent" ».

3) S'instaurent entre elles des forces attractives ou répulsives (des liens, des échos, des relations...) appelées lictions.

4) Ce sont ces reliances lictionnelles qui supportent l'interprétation et créent de la résonance (ou de la dissonance) cognitive, du sens, de l'émotion...

L'hypothèse soutenue ici repose sur la construction de schèmes de compréhension signifiants, structurants et organisants, qu'élabore l'intelligence à partir d'aspects qualifiants discrets reliés par des liens. La mise en liction des différents aspects et les reliances qui en émergent permet de combiner les données, perçues alors comme indices signifiants de compréhension. Finalement, ce ne sont donc pas les données elles-mêmes qui supportent l'information, mais les liens aux interstices entre les données, sur lesquels viennent se constituer les schèmes structurants. L'ensemble des inférences interprétatives ainsi effectuées est fortement conditionné par les connaissances et les expériences antérieures ou la culture.

1.4. Reliances lictionnelles

Dans des travaux antérieurs, Leleu-Merviel et Useille (2008) éclairaient le concept de liction à travers l'exemple de la vitesse. Quand, sur la route, les arbres défilent à une cadence plus soutenue, on observe que l'on parcourt une plus grande distance dans le même temps, ou qu'il faut moins de temps pour une distance donnée à l'avance. Cette saisie intuitive est traduite par le concept de vitesse, qui s'exprime formellement dans cette acception comme le rapport de la distance au temps. Dans un tout autre domaine, Leleu-Merviel (2010) illustre la mise en reliance lictionnelle telle qu'elle apparaît dans l'interprétation gestaltienne d'une figure simple : la préconnaissance de la structure d'un visage fait voir des yeux, des oreilles et une bouche là où il n'y a objectivement que traits noirs sur fond blanc. Toutefois, ces deux cas constituent des implémentations théoriques ou « de laboratoire », car la mise en sens de l'expérience en situation est tellement usuelle qu'elle s'est en quelque sorte naturalisée et paraît triviale. Ces cas ne permettent donc pas de mettre en évidence un apport substantiel de l'hypothèse lictionnelle.

Le présent travail relève d'une approche toute autre. Il ambitionne de mettre en évidence les reliances lictionnelles opérées au cours d'une situation expérientielle circonscrite de relation au monde, en l'occurrence l'expérience muséale. Bien entendu, cette expérience muséale peut se nourrir de la médiation du musée comme point de vue ou comme rapport au monde (Jeanneret 1994, p. 383) matérialisé dans un dispositif qui est à la fois spatial (l'espace du musée), temporel (le temps de visite), discursif (ce qui est écrit, dit, montré...), esthétique (qui sollicite les sens, séparément ou ensemble). Mais comme nous le verrons plus loin, les reliances lictionnelles sont avant tout des activités créatrices qui dépassent l'intentionnalité formelle d'une médiation univoque, aussi pertinente soit-elle.

2. Confrontation de l'hypothèse à la validation expérimentale

2.1. Le cadre de l'expérience de visite

L'étude est centrée sur l'expérience de visite muséale. L'expression *expérience de visite* désigne un point de vue scientifique spécifique qui fait suite aux travaux sur le *cours d'expérience* de Jacques Theureau. Theureau (2006, p. 48) le définit ainsi : « Le cours d'expérience, c'est la construction du sens pour l'acteur de son activité au fur et à mesure de celle-ci, ou encore l'histoire de la conscience préreflexive de l'acteur, ou encore l'histoire de ce "montrable, racontable et commentable" qui accompagne son activité à chaque instant ». Il précise : « Le cours d'expérience est la construction des phénomènes de l'activité pour

l'acteur. L'activité telle qu'elle ressort de l'expérience de l'acteur constitue un certain niveau du processus matériel (physiologique et physique) qui donne lieu à cette construction de sens » (Theureau 2006, p. 49). L'analyse par le cours d'expérience appliqué à la visite muséale a été théorisée par Schmitt (2012), qui lui a donné l'appellation synthétique d'expérience de visite. Cette méthode ne prétend pas saisir toute l'activité, ni toute la signification de l'activité, mais une partie significative de l'activité qui donne lieu à construction de sens et ce, du point de vue de l'acteur, ainsi que l'indique Schmitt (2013 ; 2015).

2.2. Deux terrains expérimentaux

Nous cherchons donc à saisir, à comprendre et rendre compte de l'expérience de visite du jeune public (6-12 ans) dans deux institutions culturelles. En particulier, nous cherchons à tracer la construction d'un sens comme « bricolage » à la fois cognitif, corporel et situé, en référence à Lévi-Strauss (1962). Lave (1984) parle aussi « d'improvisation complexe » par opposition à l'idée que l'on puisse puiser dans un stock préexistant de savoirs : « la cognition est toujours adaptation, reconstruction, appropriation dans une dialectique entre les gens, le contexte de l'activité et la situation, ces éléments constituant des ressources structurantes pour la résolution du problème ».

La première institution est un centre de culture scientifique, Le Vaisseau à Strasbourg, où la visite se fait principalement en autonomie (sans animateur ou enseignant). Dans les centres de culture scientifique, les visites en autonomie sont structurées par des espaces thématiques qui comportent des « éléments », des modules avec lesquels les visiteurs sont invités à interagir. On trouve en général des dispositifs physiques avec ou sans écran que l'on peut observer, manipuler, organiser, etc., dans le but de réussir une certaine opération comme par exemple l'espace « Transmissions et transformations de mouvements » (figure 1). Cet espace permet d'expérimenter le mouvement de poids, de poulies et de mobiles à partir de la force physique et d'accessoires (corde, courroies, bielles). Les jeunes visiteurs perçoivent ces dispositifs comme des intrigues qui comportent des objectifs, des enjeux et des résolutions. Ces intrigues les engagent dans une activité sensori-motrice et cognitive et ce faisant, il est entendu⁵ que ces dispositifs leur permettent « d'apprendre » en s'amusant. En effet, dans l'esprit des concepteurs, résoudre une intrigue, atteindre un but, s'accompagne d'un apprentissage, que ce soit une fonction, un enchaînement causal, une loi, etc. Au plan expérimental, 14 visiteurs âgés de 6 à 12 ans, capables de parler couramment, se sont prêtés à des enquêtes où l'on a cherché à identifier les reliances fictionnelles qu'ils pouvaient créer lors de leurs interactions avec différents dispositifs. Ils ont pu s'aventurer dans Le Vaisseau en toute liberté, en explorant ce qui les attirait, de la façon dont ils le souhaitaient. Pour une présentation et une analyse détaillées de cette première expérience, on pourra consulter Schmitt (2015).

⁵ Voir les slogans : la science en s'amusant ! (Le Vaisseau).

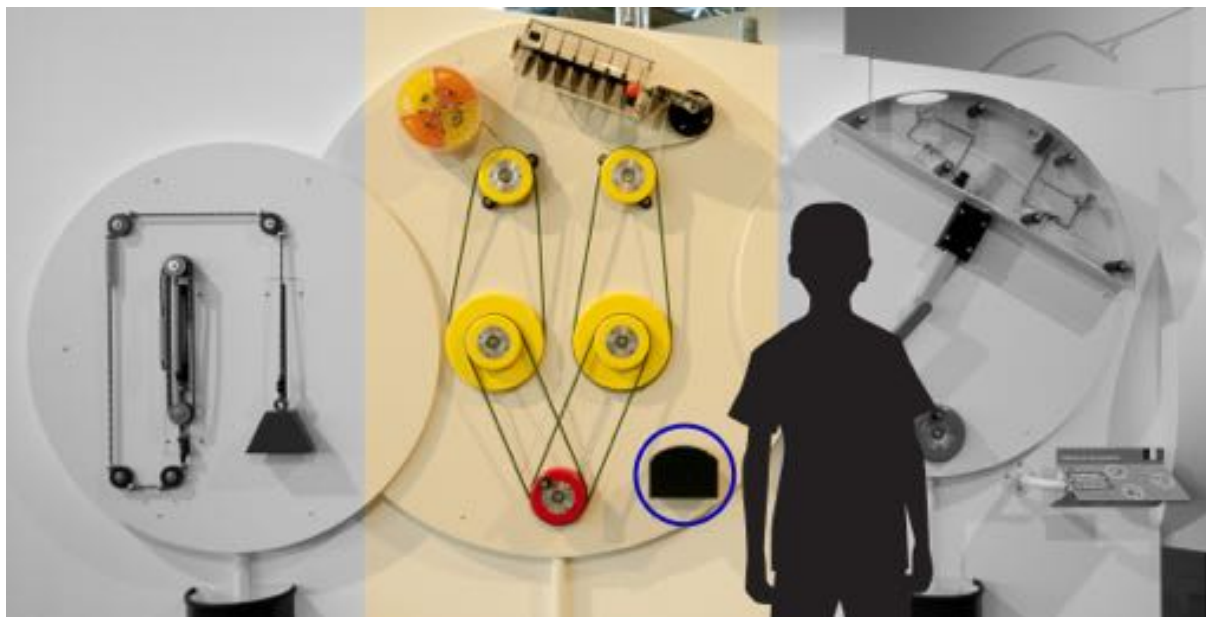


Figure 1. L'espace « Transmissions et transformations de mouvements » au Vaisseau. En couleur, l'élément « Transmission de mouvements » en configuration finie. Quand le jeune visiteur aborde cet élément, les courroies qui relient les poulies devraient être accrochées au support entouré en bleu. Sans le savoir, certains visiteurs ont abordé cet élément avec des courroies déjà disposées autour de poulies.

La seconde institution est un musée des Beaux-Arts où les jeunes visiteurs, toujours en autonomie, sont munis de tablettes tactiles qui, à l'aide d'images et de sons, guident une visite physique « augmentée ». Les sept œuvres du parcours ont été choisies par les équipes chargées de la médiation et de l'accueil des publics au Palais des Beaux-Arts de Lille. L'association Signes de Sens, partenaire du projet, a effectué la conception du dispositif et en a supervisé la réalisation. L'application contient trente minutes de vidéo et dix jeux interactifs. Une comédienne y joue le rôle de Karine, jeune passionnée d'art qui prépare sa prochaine visite au musée. Un perturbateur espiègle en animation 2D, « Mange-Tout », désorganise tous ses dossiers. Karine requiert l'aide des enfants pour remettre de l'ordre. Les enfants choisissent l'œuvre qu'ils veulent découvrir à partir du menu général. Un plan apparaît pour les aider à trouver l'œuvre dans les salles, puis l'explication et les jeux commencent. Si nécessaire, les enfants n'ont pas à découvrir toutes les œuvres pour pouvoir accéder à la vidéo de conclusion et de fin⁶. Le parcours dure entre quarante-cinq minutes et une heure selon le rythme des enfants et le nombre d'œuvres découvertes. Toutes les vidéos de l'application sont doublées en Langue des Signes Française (LSF), avec une voix-off et un sous-titrage. Cette deuxième expérimentation s'inscrit en effet dans le cadre d'une approche de *conception universelle – design for all* – : au total, 130 enfants et adolescents ont participé à son évaluation. L'objectif étant d'examiner le caractère universel (*i.e.* « pour tous ») de l'application, les publics testés relèvent de 5 catégories différentes, respectivement :

- autistes,
- déficients intellectuels,
- sourds,

⁶ Une présentation vidéographique de Muséo+ est accessible à l'adresse <http://www.signesdesens.org/nos-realizations/museo-v2/> (accédé le 13 septembre 2015).

- précoces,
- sans handicap.

Pour une présentation et une analyse détaillées de cette deuxième expérience, on pourra consulter Bougenies, Houriez, Houriez et Leleu-Merviel (2015) et Bougenies, Leleu-Merviel et Sparrow (2016).

2.3. Deux méthodes

Partant du fondement théorique exposé précédemment, l'objectif était donc de recueillir les observables des comportements, mais aussi et surtout de collecter cette partie des données « montrable, racontable et commentable » – au sens de Theureau – concernant leur expérience auprès des visiteurs eux-mêmes. Il est impossible de décrire l'organisation interne (la cognition par exemple) d'un acteur à partir de la description des interactions externes de l'acteur avec son environnement, qu'il s'agisse des descriptions du chercheur ou de données mesurées provenant de l'acteur et du contexte. En revanche, les verbalisations de l'acteur, par exemple, peuvent être considérées comme des descriptions symboliques acceptables du couplage acteur-environnement, en ce sens qu'il ne s'agit pas d'une explication nomique (comme une loi en physique que l'on appelle alors une description opérationnelle), mais d'une description qui rend compte d'un phénomène de façon condensée, agrégée, récurrente, stable et partageable et qui *in fine*, permet de comprendre le monde propre de l'acteur. Donc, seul le commentaire⁷ – de préférence préreflexif, de celui/celle qui fait émerger ce monde peut en rendre compte (fonction de description symbolique acceptable développée par Varela (1989)).

Dans le cas du *Vaisseau*, nous équipons le jeune visiteur pendant sa visite d'une mini-caméra qui enregistre la trace de son activité à partir de sa perspective subjective. À l'issue de sa visite, le visiteur est placé devant un écran vidéo où nous diffusons l'enregistrement de sa perspective subjective : nous l'invitons alors à décrire et à commenter son expérience tout en précisant la valence émotionnelle (son état émotionnel de plaisir ou de déplaisir). Le visiteur revit alors en qualité son expérience. Nous pouvons nous arrêter sur des séquences particulières pour que le visiteur puisse prendre le temps de décrire et commenter ses perceptions, ses activités, ses émotions, ses attentes... Pendant cet entretien, appelé entretien en re-situ subjectif (Rix et Biache 2004), une caméra placée derrière le visiteur enregistre l'image vidéo diffusée sur l'écran ainsi que les échanges et les gestes du visiteur et du chercheur. Après analyse, ces verbalisations rendent compte de l'expérience du visiteur avec précision, finesse et profondeur en tant que construction de sens et ce, sans introduire de biais significatif (Schmitt 2012).

Dans le cas du Palais des Beaux-Arts, on laisse se dérouler librement l'activité des visiteurs, stimulée à l'aide de la tablette tactile qui propose une narration et une structure de la visite. Le scénario engage le jeune visiteur à une itinérance active afin de découvrir les sept œuvres parmi une collection importante d'objets. À l'issue de la visite, on invite l'enfant à dessiner et à commenter ce qu'il a retenu de la visite ou ce qui lui a paru important pendant la visite. En effet, avec les contraintes liées à ces publics qui s'expriment très peu par le verbal, voire pas du tout, nous avons décidé de mettre en œuvre la restitution par le dessin. Nous faisons l'hypothèse que les fragments de visite (œuvres, formes, couleurs, fragments narratifs, etc.) qui apparaissent dans les dessins – fragments que nous qualifions de résurgences

⁷ Le commentaire peut être verbalisé, écrit, dessiné, en langue des signes... de façon à raconter ou à montrer l'activité.

graphiques – témoignent alors des saillances cognitives, à savoir l’information que les enfants ont captée et retenue et les contenus qu’ils se sont appropriés (au moins au niveau 1 de Theureau (2006)) lors de la visite avec l’application. Une fois la visite terminée et dans un lieu présentant la particularité de ne pas être en rupture totale avec les collections du musée sans donner à voir les œuvres du parcours proposé, les enfants prennent place à une table avec une palette de feutres et de crayons ; ils sont libres de participer à cette activité et ils reçoivent la consigne orale suivante : « Ta visite au musée est terminée. Peux-tu dessiner ce qui t’a marqué ou ce que tu as aimé lors de ton parcours ? ». Cependant, le dessin n’est pas toujours interprétable en tant que tel. À la fois ce qu’il représente – dimension iconique si elle existe – mais surtout ce qui fait sens pour l’enfant – dimension symbolique et/ou indicielle – ou ce qui témoigne de son investissement affectif et de ses préférences – dimension esthétique et/ou émotionnelle – nécessite confirmation de sa part. Un entretien semi-directif très court avec l’enfant est indispensable de manière à mieux identifier visuellement les éléments graphiques. Il s’agit d’une simple interrogation confirmatoire, quant à ce qui est représenté. Les questions sont du type : « qu’as-tu dessiné à cet endroit ? », « ça correspond à quoi, ce que tu es en train de dessiner ? », « pourquoi as-tu choisi cette forme, cette couleur ? », etc. Ce sont au total 80 dessins et entretiens qui constituent le corpus de cette deuxième expérimentation.

Notons que les deux méthodes d’enquête peuvent, au besoin, se compléter pour s’adapter à différents publics et différents objets de recherche.

3. Le bricolage fictionnel au Centre de culture scientifique *Le Vaisseau de Strasbourg*

3.1. *L’activité-signé comme témoin de l’expérience de visite*

Jacques Theureau soutient que les activités humaines sont des activités-signes (Theureau 1992) sous réserve que l’activité soit commentée par l’acteur lui-même ; cette condition étant remplie, l’analyse des composantes de l’activité-signé permet de reconstruire l’histoire et le sens de l’activité. Ici, l’activité-signé est l’enregistrement post-visite de la trace de l’activité commentée par le visiteur. On dispose d’un flux vidéo d’activité qui peut être commenté à chaque instant, ce qui, après analyse, nous permet de décrire le cours d’expérience du visiteur, soit : ce qui fait sens, de son point de vue, à chaque instant de sa visite. Nous avons accès à la dynamique du monde propre des visiteurs.

En effet, dans la méthode que nous proposons, lorsqu’ils verbalisent leur expérience pendant le visionnage, les visiteurs, tout en commentant le flux vidéo, découpent spontanément la trace vidéo de leur activité en séquences signifiantes pour eux. Chaque séquence peut être considérée comme la manifestation d’un signe qui comporte six composantes, identifiées de la façon suivante (Theureau 2006) :

Composante du signe	Identification de la composante
Représentamen	Qu’est-ce qui est pris en compte par le visiteur à l’instant t ?
Engagement	Comment le visiteur se lie-t-il aux Représentamens à l’instant t ?
Anticipation	Quelles sont les attentes du visiteur à cet instant ?
Référentiel	Quels sont les savoirs mobilisés par le visiteur à cet instant ?
Interprétant	Quelle est la connaissance construite par le visiteur ?
Unité de cours d’expérience	Quelle est la séquence minimale qui fait sens pour le visiteur ?

Figure 2. Les six composantes de l’activité-signé adaptées à la visite muséale, d’après Theureau (2006).

Identifier les composantes de l'activité-signe revient à identifier ce que la personne perçoit, ses attentes en relation avec ce qu'elle perçoit, les ressources qu'elle mobilise, la connaissance qu'elle construit, renforce ou invalide. Lorsque nous relient l'ensemble des composantes identifiées, nous pouvons décrire la dynamique significative de l'activité des visiteurs, leur cours d'expérience ou encore ce qui fait sens pour eux dans le cours de leur activité.

3.2. La reliance lictionnelle révélée par l'expérience de visite

Lors des enquêtes menées au *Vaisseau*, les jeunes visiteurs déclarent régulièrement « comprendre » quelque chose lorsqu'ils interagissent avec les dispositifs. Nous cherchons à identifier la signification de ce « comprendre » comme surgissement de sens dans le cours de l'activité. Pour respecter le format imparti, nous nous concentrons sur le dispositif « Transmission de mouvements » présenté plus haut et quelques exemples de reliesances lictionnelles parmi le riche corpus recueilli. Rappelons que pour les jeunes visiteurs, les dispositifs constituent des intrigues pour lesquelles il faut trouver une résolution, c'est-à-dire un ensemble pertinent de relations qui font sens, à savoir des reliesances lictionnelles (Schmitt, 2015).

Ainsi Bix cherche à faire varier la vitesse de rotation des poulies : « faut d'abord mettre une petite sur une petite, ensuite la petite elle va entraîner la grosse... sur une petite et puis après ça... non ça va entraîner la petite sur une grosse et puis... ça va de plus en plus vite... je suis content de voir que ça marche ». Il établit une relation spécifique (aller de plus en plus vite, assimilable à un Interprétant au sens de Theureau) entre la taille des poulies et des courroies (ce qui est pris en compte, Représentamens au sens de Theureau) par des actions corporelles (tourner la manivelle et regarder, Engagement au sens de Theureau) guidées par des Anticipations, ici l'apparition d'une conséquence de son action et déclare avoir « compris » ce qu'il fallait faire. Le sens n'est pas contenu dans les poulies, les courroies ou tout autre élément du dispositif, mais bien dans la reliance lictionnelle que le visiteur établit et que ce type d'enquête permet de mettre en évidence. Paolo, un autre visiteur, décrit son expérience et déclare également qu'il a compris : « en fait c'est un mécanisme où tu dois mettre les ronds, tu les prends et tu dois les accrocher l'un à l'autre, puis après avec la manivelle faire tourner et essayer de tout faire tourner en même temps ». À nouveau, la méthode d'enquête permet d'identifier les reliesances lictionnelles effectuées par Paolo. Pour lui, ce qui importe, c'est d'assembler les éléments qu'il perçoit de façon à ce qu'ils tournent ensemble sans considération de vitesse, de taille de poulie ou de taille de courroie. Ces deux exemples montrent que le dispositif permet un ensemble de liaisons qui fait sens, mais qui ne préexiste pas à l'expérience propre au visiteur. Ce sont les reliesances que chaque visiteur établit qui sont le support de ce sens, dès lors que ces mises en relation réduisent la tension de l'intrigue.

On peut se demander si cette créativité lictionnelle est toujours possible, si le degré de liberté d'action des visiteurs est limité. Or une situation particulière de ce type apparaît lorsqu'un visiteur aborde le dispositif « Transmission de mouvements » avec toutes les courroies en place, mais sans savoir que l'élément est en position « finie ». En effet, il arrive qu'un visiteur A ne remette pas les courroies à leur place initiale après les avoir utilisées. Dans ce cas, le visiteur suivant B peut ne pas saisir que l'élément est en position « finie ». Du point de vue d'un observateur, il n'y a plus rien à faire, mais un jeune visiteur qui ne le sait pas, peut supposer qu'il y a une intrigue à résoudre. Y a-t-il encore des possibilités de constructions lictionnelles ?

Niko découvre l'élément « Transmission de mouvements » avec toutes les courroies en place. Il tourne la manivelle très rapidement et observe le déplacement de la boule rouge dans la vis en haut du dispositif. C'est la relation entre son geste et le déplacement de la boule qui fait sens pour lui. Cette reliance lictionnelle entre une action, un objet perçu, ses attentes de transformation, fait figure de résolution de l'intrigue. De son point de vue, Niko a compris ce qu'il fallait comprendre et il est content. En revanche, pour Samuel qui aborde également l'élément « Transmission de mouvements » en situation « finie », ce n'est pas la vitesse de déplacement qui importe mais le son de la boule rouge qui tombe lorsqu'elle arrive au bout de la vis. Pour lui, il s'agit d'une relation qui fait sens car le bruit lui indique qu'il faut inverser le sens de rotation de la manivelle. Dans son monde propre, ce n'est pas la couleur qui importe ni la vitesse de déplacement, mais le lien entre son action « tourner la manivelle dans un sens » et le son de la boule qui annonce une transformation à venir (inverser le sens de rotation de la manivelle). Les visiteurs qui s'engagent dans des interactions avec l'élément « Transmission de mouvements » finissent en général par tourner la manivelle, mais cette action ne signifie rien en elle-même : ce sont encore une fois les reliesances lictionnelles que les visiteurs établissent qui sont porteuses de sens.

En d'autres termes, lorsque les visiteurs réalisent un geste identique tout en déclarant qu'ils ont compris ce qu'il fallait comprendre, les reliesances lictionnelles abordées comme un bricolage qui fait sens ne sont ni homogènes ni univoques, mais au contraire étonnamment plastiques. Les jeunes visiteurs en autonomie « comprennent » des choses dès lors qu'ils parviennent à établir des reliesances lictionnelles, et ces lictions relèvent de leur créativité plus que de la contrainte exercée par le dispositif. Ces enquêtes mettent en évidence que les dispositifs ne déterminent pas les connaissances associées à la résolution de l'intrigue. Le jeune visiteur peut assembler quelques roues comme réaliser des ensembles complexes et dans chaque cas vivre une expérience où il croit réussir ce qu'il devait réussir tel que cela était anticipé par les concepteurs. L'expression « J'ai compris... » condense ici des lictions réussies du point de vue du visiteur. Cela met en évidence que les « savoirs à transmettre » n'existent pas comme tels dans les dispositifs interactifs, mais que des savoirs sont construits à travers les lictions du visiteur comme une réponse à l'intrigue qu'il croit déceler.

4. Le bricolage lictionnel au Palais des Beaux-Arts de Lille

4.1. L'activité-signé comme témoin de l'expérience de visite

Dans ce second cas, l'activité-signé s'appuie sur les résurgences graphiques commentées par le visiteur. Ici l'hypothèse fondatrice est que les résurgences graphiques témoignent du bricolage sémiotique en train de s'effectuer. En quelque sorte, nous accédons au monde propre des visiteurs avec une dimension plus condensée, mais aussi plus prégnante que le cours d'expérience.

4.2. Les reliesances lictionnelles révélées par l'expérience de visite

Parmi les sept œuvres proposées, le parcours comportait un « Retable de Saint-Georges » qui, de par ses composantes narratives – dragon, princesse, chevalier sur son cheval, ... – a donné lieu à nombre de résurgences interprétatives. Nous en sélectionnons trois parmi les nombreux items du corpus pour illustrer notre propos.



Figure 3. La résurgence graphique d'Antoine.

Antoine fait figurer essentiellement le retable et la statue de Cupidon (deux œuvres différentes du parcours assemblées parmi les sept) dans sa résurgence. Il représente notamment le dragon en grand format, mais également le chevalier en selle et la princesse. Mais le corps du dragon est recouvert d'écaillés bleues turquoise, et les deux fragments complémentaires sont de cette même couleur. Or il se trouve que l'entrée dans le musée s'effectuait par l'atrium où, à l'époque de l'expérimentation, était installée une exposition temporaire de tableaux-mosaïques de Jan Fabre tous réalisés avec des élytres de scarabées. La figure 4 montre l'atrium, une œuvre de Jan Fabre et la couleur caractéristique de la matière première.





Figure 4. Les tableaux-mosaïques de Jan Fabre et la couleur caractéristique de la matière première.

Cette première salle était totalement hors parcours – elle était juste traversée obligatoirement par le visiteur comme le montre la figure 4 – et aucun élément de la tablette n’y faisait référence. Antoine a néanmoins effectué une liction : il a mis en reliance les élytres de scarabée aperçues au passage avec la peau du dragon (supposée particulière, là est l’« attraction sémantique par continuité sur les bords des événements élémentaires »), puis il a entrelacé et tissé les deux dans une seule et même réalisation. Bien entendu, ceci n’est pas une interprétation de la part de l’expérimentateur, Antoine l’a verbalisé lui-même lors de l’entretien confirmatoire : « j’ai fait les écailles du dragon comme celles des tableaux dans la grande salle blanche ».



Figure 5. La résurgence graphique de Lise.

Dans ce deuxième exemple, la résurgence graphique de Lise est aussi centrée sur le retable : elle fait figurer la princesse dans un vêtement particulièrement riche et luxuriant. Mais deux éléments externes se sont glissés dans sa représentation : la princesse est en chaise

roulante, et le nom de Couette est apposé sur le dessin. Or, il se trouve que la maman de Lise est en chaise roulante, qu'elle est artiste et que Couette est son nom d'artiste. Là encore, la liction est tangible : Lise a mis en reliance la princesse en danger avec sa propre maman (c'est là l'« attraction sémantique par continuité sur les bords des événements élémentaires »), puis elle a entrelacé et tissé les deux dans sa réalisation. Une fois de plus, Lise a verbalisé ce bricolage elle-même lors de l'entretien confirmatoire : « la princesse, c'est ma maman (désignant du doigt sa mère qui se trouve à proximité). Couette, c'est son nom quand elle se déguise et qu'elle travaille avec les enfants ». Une ultime question adressée à la mère confirme son statut professionnel d'artiste et la véracité des propos de Lise. Il n'y a donc aucun effet de surinterprétation de la part de l'expérimentateur. On peut constater que pour Antoine, la liction s'effectue avec un fragment brièvement aperçu hors parcours, alors que dans le cas de Lise, la liction renvoie à des éléments très précis de sa vie privée, ce qui n'est pas anticipable. A partir de la même œuvre et par appropriation, tous les deux racontent/se racontent une histoire totalement différente.



Figure 6. La résurgence graphique de Pauline, atteinte de myopathie et présentant des problèmes de motricité.

Dans ce troisième exemple, Pauline a représenté le tableau de Léger en se concentrant sur les deux figures féminines que l'on retrouve dans le coin supérieur gauche, mais on relève également le parcours effectué sous forme de sinuosité hachurée. Il est important de souligner l'effort considérable qu'a représenté l'acte graphique pour Pauline de par ses pathologies combinées : le rapport des enfants autistes au dessin est difficilement consenti et le temps de parcours combiné à l'effort physique de déplacement dans le musée avait affaibli Pauline qui s'est prêtée à ce travail avec beaucoup de motivation.

Elle ne s'est pas contentée de reproduire au mieux et de la manière la plus fidèle qui soit ce qu'elle a vu : elle a fonctionné par association lictionnelle d'idées et a proposé un dessin qui correspond à son propre parcours et à son ressenti, d'où le choix de représenter ce parcours long et sinueux pour découvrir l'œuvre qu'elle a préférée, située en fin de parcours. Relevons également l'utilisation de la couleur orange qui est sa couleur favorite et que « le peintre aurait dû mettre plus parce que c'est plus joli comme ça ». Peu importe que le dessin paraisse élaboré ou pas à première vue : il tire son sens de son tracé. Le fait de dessiner, donc d'être

dans l'action, d'élaborer un objet concret pour faire surgir une idée, pour se l'approprier et proposer sa version « en plus joli » était une nécessité pour Pauline. On voit bien ici que l'acte graphique est un acte de création : il a fallu organiser l'image, choisir les caractéristiques majeures de l'objet à représenter, où poser le premier trait de crayon, quelles couleurs sélectionner, etc. Dessiner, c'est aussi fabriquer un objet matériel, ce qui implique un engagement corporel de la part de son auteur. Dans le cas de Pauline, cet acte a demandé de réels efforts pour les raisons évoquées *supra* : pour elle, les problèmes de motricité de la main induisent parfois une réelle souffrance physique. Il y a donc ici une appropriation du concept par le tracé graphique. Le tracé d'une inscription peut être considéré comme un mode de liaison entre un monde abstrait et des activités sensorielles, le monde tangible de l'expérience vécue. Les inscriptions graphiques ne peuvent donc pas être considérées comme des représentations passives, elles ne peuvent être traitées comme des objets stables, fixes, immuables, puisque c'est dans leur construction que les idées sont élaborées : l'image sert donc à amorcer un processus qui allie intuition, imagination et créativité. L'acte graphique était dans le cas présent une activité qui pouvait être suivie par un observateur dans sa dimension dynamique et il était souvent nécessaire d'observer comment le dessin était réalisé pour être en mesure de le comprendre et de l'interpréter. Les inscriptions graphiques laissées sur une feuille de papier sont en effet la trace d'activités qui ne peuvent pas toujours être reconstituées à partir de seuls éléments figurant sur papier (Livingstone 1986). Le dessin produit par Pauline fait donc appel à ce processus de construction complexe du parcours tant physique que cognitif.

Ces trois exemples extraits du corpus recueilli permettent de toucher du doigt la liction au moment-même où elle s'opère dans le bricolage interprétatif du réel. Le dessin est une trace de l'activité graphique qui cristallise, agrège, capitalise le « faire sens » et rassemble ce qui était éparé. Si la méthode fait la preuve de sa pertinence vis-à-vis des objectifs assignés, une incertitude demeure néanmoins : il est impossible de savoir si le dessin catalyse le sens ou cristallise le sens (pour employer des métaphores chimiques). En d'autres termes, il est possible que la mise en reliance ne préexiste pas et que le dessin soit justement le déclencheur, le catalyseur qui permet de donner un sens global à la visite, de faire sens – sens qui aurait fait défaut en l'absence de cet exercice final de résurgence graphique.

Conclusion

L'étude a permis de cerner des indices du bricolage du réel qu'effectuent des enfants pour faire sens au cours d'une expérience muséale, et d'y révéler les reliesances lictionnelles effectuées. Dans la première expérimentation, la reviviscence du visiteur a été suscitée en l'équipant d'un dispositif vidéo enregistrant son regard, puis en lui demandant de verbaliser son expérience à l'issue de sa visite. Ces verbalisations ont permis de reconstruire le sense-making du visiteur, c'est-à-dire ce qui a conduit la genèse du sens de son point de vue propre. La deuxième expérimentation a concerné des enfants présentant des handicaps tels que la surdité, l'autisme et différentes déficiences intellectuelles, c'est-à-dire des visiteurs qui ne peuvent pas s'exprimer – ou de manière très partielle, par la parole. Là encore, il s'est avéré possible d'accéder à une partie significative de leur expérience en les invitant à passer par la médiation graphique. La résurgence par le dessin proposée à la fin du parcours permet alors de faire apparaître le bricolage cognitif et éclairer le sens conféré à la visite.

Ces deux terrains ont en commun de créer des situations de communication à l'issue de la visite qui révèlent de façon inédite la sémiose opérée par les visiteurs. Elles se recoupent et mettent en évidence la singulière créativité des visiteurs – avec et sans handicaps – qui, par

reliance lictionnelle, organisent, construisent, inventent des mondes très différents, mais qui tous font sens de leur point de vue. En effet, ces deux méthodes permettent de saisir, montrer la nature créative du « bricolage » et de partager le sens construit par les visiteurs. Celui-ci bâtit une intelligibilité de l'expérience en entrelaçant et tissant les contenus proposés avec les connaissances et les expériences antérieures, les faits de vécu individuel, les émotions propres ou la culture partagée.

Références bibliographiques

- BERTRAND, Denis (2014), « Narratologie, narrativité et régimes d'immanence », *Actes sémiotiques*, n°117.
- BOUGENIES, Fanny (2015), *Expérience de visite muséale for all : visite augmentée et construction de sens. Le cas d'enfants avec et sans handicaps au Palais des Beaux-arts de Lille*. Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis. Thèse de doctorat.
- HOURIEZ, Julie, HOURIEZ, Simon et LELEU-MERVIEL, Sylvie (2016), « Musée pour tous. Un dispositif de découverte dans les murs et son évaluation », *Culture et Musées*, n°26.
- LELEU-MERVIEL, Sylvie et SPARROW, Laurent (2016), « Effet captivant et apaisant de la médiation par tablette au musée : mesures physiologiques et motivationnelles », *Études de communication*, n° 46.
- BOTTINEAU, Didier (2011), « Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives », *Intellectica*, n° 56, p. 187-220.
- COQUET, Jean-Claude (1997), *La quête du sens. Le langage en question*, PUF.
- DARRAS, Bernard et BELKHAMSA, Sarah (2008), « Faire corps avec le monde. Étude comparée des concepts d'affordance, d'énaction et d'habitude d'action », *Recherches en communication*, n° 29, p. 125-146.
- JEANNERET, Yves (1994), *Écrire la science*, PUF.
- LAVE, Jean (1984), *Cognition in practice*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LELEU-MERVIEL, Sylvie (2004), « Effets de la numérisation et de la mise en réseau sur le concept de document ». *Information - Interaction - Intelligence*, CEPADUES, 4 (1).
- (2005), « La structure du Aha. De la fulgurance comme une percolation ». *Créer, jouer, échanger, expériences de réseaux. H2PTM'05*, Londres/Paris, Hermès/Lavoisier, p. 59-76.
- (2010), « Le sens aux interstices, émergence de reliances complexes ». Colloque international francophone *Complexité 2010*, mars 2010, Lille, France.
- et USEILLE, Philippe (2008), « Quelques révisions du concept d'information », in F. Papy, *Problématiques émergentes dans les Sciences de l'information*, Londres/Paris, Hermès/Lavoisier, « Traité des Sciences et techniques de l'Information ».
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LIVINGSTON, Éric (1986), *The Ethnomethodological Foundations of Mathematics*, Routledge & Kegan Paul.
- MUGUR-SCHÄCHTER, Mioara (2006), *Sur le tissage des connaissances*, Paris, Hermès.
- RIX, Géraldine et BIACHE, Marie-Joseph (2004), « Enregistrement en perspective subjective située et entretien en re-situ subjectif : une méthodologie de la constitution de l'expérience », *Intellectica*, n° 38, p. 363-393.
- SCHMITT, Daniel (2012), *Expérience de visite et construction des connaissances : le cas des musées de sciences et des centres de culture scientifique*. Université de Strasbourg. Thèse de doctorat.
- (2013), « Décirer et comprendre l'expérience des visiteurs », in ICOM International

- Committee for Museology, *Le visiteur : tout un chacun, et pourtant unique*, ICOFOM Study Series n° 42, p. 205-216.
- (2015), « Ce que “comprendre” signifie pour les jeunes visiteurs dans un centre de culture scientifique », in Ph. Chavot et A. Masseran (dir.), *Les cultures des sciences en Europe. 2. Dispositifs, publics, acteurs, institutions*, Presses Universitaires de Nancy, « Questions de communication. Série actes », n° 25, p. 225-238.
- THEUREAU, Jacques (1992/2004). *Le cours d'action : méthode élémentaire*, Toulouse, Octarès.
- (2006), *Le cours d'action : méthode développée*, Toulouse, Octarès.
- VARELA, Francisco (1989), *Autonomie et connaissance*, Paris, Seuil.
- et BOURGINE, Paul (1992), *Towards a Practice of Autonomous Systems*, MIT press.
- VAUDAY, Patrick (2002), *La peinture et l'image. Y a-t-il une peinture sans image ?*, Nantes, Pleins Feux.

Médiation urbaine. Expérience sensible et sens de l'espace

Patrizia LAUDATI
DeVisu - Université de Valenciennes
et du Hainaut Cambrésis

Introduction

Nous interrogeons ici la notion de médiation urbaine, selon une approche communicationnelle et d'un point de vue sémio-pragmatique.

Le terme « médiation » est utilisé dans différents champs disciplinaires avec des significations diverses. Nous voulons interroger cette notion d'un point de vue sémio-communicationnel, dans le domaine de l'urbain, à partir des *substances* (à la fois d'expression et de contenu) comme composants élémentaires de l'architecture, que la forme urbaine organise et structure en systèmes signifiants ; mais comment s'opère la relation entre substance et forme des deux plans (celui de l'expression et celui du contenu) ; comment se met en place le processus de sémantisation de l'objet (urbain) par un sujet (individu/usager) ? Notre hypothèse est que cette mise en relation passe par l'expérience sensible que le sujet a *de* et *dans* l'espace.

L'idée n'est pas celle de proposer une théorie de la médiation des espaces urbains ; mais celle de participer à la compréhension et à la production de connaissances sur les formes et modalités des processus identitaires (médiationnels) qui se déploient dans les espaces urbains. L'objectif est de montrer en quoi la nature relationnelle du système de signification en objet peut être définie comme étant une médiation et non une simple interrelation entre deux termes : sujet (individu) et objet (espaces urbains/ville). La compréhension du processus de construction de la « relation de sens » entre ces deux termes, permet d'en identifier les discontinuités et de donner aux architectes/urbanistes les éléments de réflexion pour que leurs interventions sur l'urbain ne produisent pas de fractures médiationnelles, voire identitaires.

Nous partons d'un double postulat : (i) le premier est que l'urbain (la ville), objet communicationnel, est un vaste système de significations et que tout système de significations est de nature relationnelle ; (ii) le deuxième est que la perception des données spatiales déclenche un processus symbolique ayant un impact sur les pratiques d'usage ; c'est-à-dire que les usagers adaptent leur habitus, au sens de Bourdieu (1980), au cadre de vie dans lequel ils évoluent. Dans une logique circulaire, les nouvelles pratiques d'usage ont un impact sur la perception de l'environnement urbain et sur ses transformations ; l'environnement s'adapte ainsi, à son tour, aux nouvelles pratiques et celles-ci s'ajustent en retour aux nouvelles données spatiales.

Cet article se déroule alors en trois temps, chacun essayant d'apporter une réponse aux questions suivantes : qu'est-ce que la médiation urbaine ? Comment se met en place le processus symbolique, sous quelles formes et selon quelles modalités ? En quoi la médiation a une dimension sémio-pragmatique ?

- Un premier temps introductif sert alors à expliciter la construction et la transposition du concept de médiation au domaine de l'espace urbain ;
- un deuxième temps montre comment ce concept devient opératoire grâce à la sémiotique ;
- enfin, un troisième temps, en guise de conclusion, spécifie l'impact pragmatique de la médiation ; un impact sur l'expérience même que le sujet vit dans l'espace et qui

devient ainsi « objet médiateur » concrétisant la relation symbolique entre les deux termes (objet/sujet).

1. De la médiation à la médiation urbaine

Dans son article « La médiation : la communication en procès ? » Davallon (2003) fait un point sur l'emploi du terme de « médiation » par les chercheurs en Sciences de l'Information et de la Communication. Il souligne que le sens premier du terme, la médiation comme intercession, destinée à mettre d'accord des parties ayant un différend, est peu présent dans la littérature scientifique des SIC ; en revanche, l'usage le plus courant correspond au sens ordinaire : celui d'action de servir d'intermédiaire ou d'être ce qui sert d'intermédiaire ; en considérant que cette action n'établit pas une simple relation ou interaction entre deux termes de même niveau. En effet, « la notion de médiation apparaît chaque fois qu'il y a besoin de décrire une action impliquant une transformation de la situation ou du dispositif communicationnel, et non une simple interaction entre éléments déjà constitués, et encore moins une circulation d'un élément d'un pôle à un autre » (Davallon 2003, p. 43). Ce que l'on retient c'est le concept de transformation : du moment où il y a médiation, alors il y a transformation, à la fois :

- de l'objet, car sa perception en est modifiée.
- de l'état du sujet, qu'il s'agisse de son état cognitif ou émotionnel.

« Avant même de se concrétiser dans des manifestations expressives et dans des formes sensibles, la culture modèle notre organisation de l'espace et notre construction du temps social. » (Caune 1999, p. 63)

Déjà dans *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel (1807) traitait des liens complexes concrets, théoriques et pratiques, individuels et collectifs de l'individu au monde, les liens entre le sujet et l'objet. Il ouvrit ainsi la voie à la médiation psychologique, comme expression de l'identité qui fonde l'individu à un double niveau : comme retour à soi (principe de la réflexivité) et comme prise de conscience du moi en présence d'autrui et, ajoutons-nous, dans un contexte socio-spatial et temporel donné (principe de la représentation).

Dès lors que les concepts et les valeurs de l'individu se définissent et sont appréciés par rapport à un autre individu (ou à des groupes sociaux), toute pratique (qu'elle soit individuelle ou collective) renvoie à une préoccupation éthique.

La réflexion sur l'éthique est importante, elle est même urgente pour nos sociétés qui, parfois, ont le sentiment d'avoir perdu le sens de leur existence. [...] L'éthique, en rendant visibles les formes et les logiques de notre appartenance, nous permet de retrouver un peu de ce sens perdu qui nous fait retrouver l'identité qui nous fonde. (Lamizet 2000, p. 198)

Nous pouvons parler d'une véritable éthique de la médiation dans la mesure où elle donne sens aux actions, aux conduites et aux engagements de l'individu et permet de retrouver les bases de son identité, voire de son rapport identitaire au monde : dans ce sens la médiation est passeuse de compréhension.

La médiation se réfère à une philosophie de la connaissance. Le dépassement grâce au passage au ternaire est à la base du concept philosophique de médiation. Une philosophie de la complexité des phénomènes humains engendre une certaine philosophie de leur mode de connaissance. (Morin, 2003)

Si l'on transpose ces réflexions au domaine de l'urbain, nous proposons une définition de la médiation urbaine comme étant le processus symbolique qui se met en place entre les individus et les espaces urbains : un processus d'instauration ou de restauration du lien spatial et social à travers lequel l'individu réaffirme sa propre identité (réflexivité) et son statut par rapport au lieu et à autrui (représentations). Les individus attribuent un sens aux espaces urbains à partir de leur propre perception pluri-sensorielle (non seulement visuelle mais aussi tactile, auditive, olfactive et kinesthésique). Cette perception subjectivée définit les spécificités des différents types d'expériences que le sujet va avoir *de* et *dans* ces espaces, de manière individuelle et/ou collective : expérience cognitive, affective, émotionnelle, fonctionnelle, sociale, etc.

L'expérience, informée à la fois par la mémoire, par la connaissance et par les attentes du sujet, en détermine sa conduite, ses actions et ses pratiques.

Lorsqu'on parle de médiation, nous ne sommes plus dans un fonctionnement binaire mais ternaire. Ceci nous amène à partager l'idée de Cassirer (1923) d'introduire le symbole, ou plus précisément la *forme symbolique* comme opérateur sémiotique, c'est-à-dire comme élément tiers par lequel s'opère la médiation entre nous et le réel, et qui nous renvoie à nous-même et à notre relation à l'espace et aux autres.

- Quels que soient les différents types de médiations (pédagogique, culturelle, institutionnelle, sociale, technique), leur dénominateur commun est alors l'élément tiers : l'expérience sensible de l'espace.
- Cet élément tiers renvoie à la médiation psychologique hégélienne, comme expression identitaire : réflexivité et représentation sociale, spatiale et temporelle.

En résumant, ce qui relie le sujet à l'espace est l'expérience qu'il a de et dans cet espace ; cette expérience se traduit par des pratiques d'usage. Les pratiques d'usage de la ville peuvent alors être considérées comme des pratiques de médiation, qui relient les aspects dénotatifs et connotatifs des espaces, ou en termes hjelmsleviens, le plan de l'expression (ontologies spatiales) et le plan du contenu (significations qui renvoient aux construits de sens).

En définitive, on se retrouve dans un schéma ternaire qui voit comme termes de la relation : l'expérience sensible, comme forme symbolique ; l'individu qui vit ou produit cette expérience, et l'espace en tant que cadre spatial, culturel et social dans lequel l'expérience prend sens. Il y a permutation circulaire entre ces trois termes, ou fonctionnement ternaire, car le rapport entre deux des trois termes ne peut être compris sans la présence et l'intermédiaire du troisième. En d'autres termes, un espace n'a de sens pour un sujet que si celui-ci en vit l'expérience et se l'approprie.

2. La médiation urbaine : un concept opératoire

Après avoir précisé le concept de médiation urbaine, nous voulons maintenant comprendre comment ce concept devient opératoire ; c'est-à-dire comment l'expérience sensible du sujet dans l'espace urbain déclenche un processus symbolique d'appropriation ; comment le réel devient forme symbolique, ou, en d'autres termes, comment s'articule la relation entre le plan de l'expression et le plan du contenu.

De manière transversale, nous convoquons ainsi la sémiotique, car l'objectif n'est pas tant celui d'analyser les éléments de signification de la médiation, que d'en conceptualiser l'organisation. L'idée est de partir des substances hjelmsléviennes pour arriver à décrire la fonction sémiotique.

Pour rendre opératoire le concept de médiation, nous procédons selon quatre points d'entrée (Figure 1) : (i) par l'objet de la médiation (espace perçu) ; (ii) par le sujet de la

médiation (individu/acteur) ; (iii) par le vecteur de la médiation (l'expérience sensible) ; (iv) par la description du processus de la médiation reliant les trois éléments précédents. Selon le point d'entrée, différents outils théoriques et méthodologiques sont convoqués.

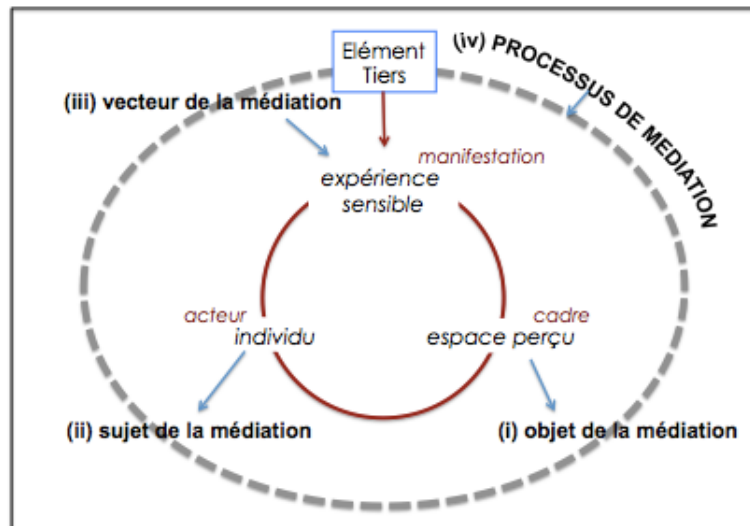


Figure 1 : le schéma ternaire de la médiation

2.1. L'objet de la médiation, la ville : substances et formes

Conceptualiser l'organisation de la signification à partir de l'objet de la médiation signifie avoir comme point de départ de la réflexion l'objet perçu : les espaces de la ville. Nous nous appuyons sur les études sur la spatialité, celles sur la perception et sur les études de sémiotique visuelle qui nous aident à mieux analyser et comprendre, en les décomposant, les formes spatiales perçues : *formes* qui renvoient à des substances, à la fois d'expression et de contenu, c'est-à-dire à la fois ontologiques et conceptuelles.

À partir de la première phase de l'expérience sensible, c'est-à-dire de la perception plurisensorielle (non seulement visuelle, mais aussi tactile, auditive, olfactive et kinesthésique) des données spatiales, l'individu organise celles-ci et les structure conceptuellement pour pouvoir les interpréter et les comprendre. Nous entendons par *donnée spatiale* tout élément (statique et/ou dynamique) constituant un lieu : les bâtiments, les espaces publics, les gens, les transports, les activités, les services... Or, ces données spatiales sont l'expression de l'architecture de la ville, à la fois substances (données brutes à structurer) et formes (données structurées). Le plan de l'expression n'est que la face visible des signes spatiaux (le signifiant) qui renvoient à une face cachée (le signifié) : le plan du contenu.

En transposant le schéma hjelmslévien à notre raisonnement (Figure 2), sur le plan de l'expression, la substance est représentée par l'inventaire des données spatiales perçues (matériaux, couleurs, échelles...), c'est-à-dire par les caractères ontologiques de l'architecture de l'espace. La forme de l'expression résulte de l'organisation et de la composition des données spatiales en une forme reconnaissable selon le contexte spatio-temporel et social dans lequel cette forme se manifeste. Nous ne considérons pas ici le processus de la reconnaissance, car cela impliquerait déjà un traitement par un sujet cognitif qui conduit vers le plan du contenu. Nous considérons plutôt qu'à ce stade la structuration des données perçues possède en soi une capacité à être reconnue selon les modalités de sa manifestation : les propriétés iconiques des formes perçues constituent les caractéristiques intrinsèques, propres à

l'objet, qui en permettent sa reconnaissance (au même titre que chacun de ses caractères ontologiques). Donc, nous ne pouvons pas encore parler d'interprétation, mais d'une reconnaissance immédiate des éléments signifiants donnant lieu à des significations conventionnelles : un bâtiment, une église, une place, un îlot, etc.

Si l'on considère une analyse *a posteriori*, la décomposition opérée grâce à l'analyse sémiotique permet d'appliquer à chaque forme une analyse typo-morphologique (Rossi 1966) et architecturale classique pour en dégager la substance.

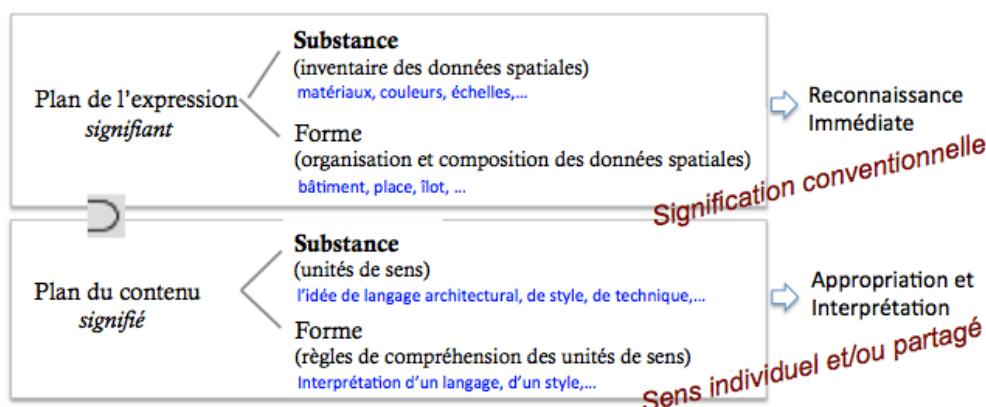


Figure 2 : substance et forme de l'objet de la médiation

Chacune des données spatiales renvoie à un signifié : sur le plan du contenu, tout élément perçu est conceptualisé, interprété et contextualisé. La substance du plan du contenu est constituée alors d'unités de sens : chaque élément renvoie à l'idée par exemple d'une époque, ou d'un style, ou encore d'une technique constructive. La forme du contenu correspond aux règles selon lesquelles la réalité perçue est découpée en unités de sens. Elle correspond à la compréhension des données spatiales conceptualisées ; par exemple, à l'interprétation d'un certain agencement d'éléments comme appartenant à un style particulier typique d'une région. Il s'agit ici d'une interprétation et d'une appropriation (tout d'abord cognitive, puis aussi affective, fonctionnelle, etc.) qui chargent de sens les formes perçues. On peut parler alors d'interprétant dynamique, selon la terminologie peircienne, pour indiquer l'interprétation du sujet qui charge de sens l'objet selon le contexte de sa perception. Cette interprétation est bien différente de la reconnaissance immédiate et automatique du décodage amenant à la signification conventionnelle de l'objet. De plus, le sens a une double nature : « une nature individuelle, subjective et particulière pour la part de sens perçue par l'individu seul (intuition idiolectale) ; et une nature sociale, objective et solidaire pour la part de sens en circulation ou sens commun (conscience sémiologique). » (Hénault 2012, p. 4)

La décomposition de l'espace en unités de sens permet de mieux comprendre les différents éléments qui le composent. Ce sont ces unités qui fondent l'identité spatiale d'un lieu (le sens commun) : à titre d'exemple, les maisons de type « coronas » en briques rouges sont caractéristiques des villes minières du Nord de la France ; tandis que des constructions avec toitures terrasses et façades en crépi blanc renvoient aux villes méditerranéennes. Pour pouvoir concevoir un nouveau projet, respectueux de l'identité du lieu, le concepteur doit passer par ce type d'analyse pour disposer d'une sorte d'abaque d'éléments dans lequel puiser pour les recomposer et donner ainsi naissance à de nouvelles formes architecturales et urbaines.

2.2. Le sujet de la médiation : l'individu acteur

Placer le sujet au cœur du processus de la médiation consiste à récuser une approche philosophique et abstraite de l'Homme, pour privilégier une approche ethnologique et communicationnelle. Ce qui signifie que, contrairement à l'idéologie structuraliste, le statut de l'individu se manifeste par ses actions et ses comportements conscients, fondateurs du système de relations avec autrui et avec l'espace.

Notre définition du sujet se fonde alors sur :

- Les théories cognitives, notamment à partir de la théorie du champ de Lewin (1951). Celle-ci repose sur le principe d'interdépendance existant entre la personne et son environnement psychologique perçu ; c'est-à-dire que la manière dont le sujet perçoit et se représente l'espace dans lequel il évolue, influence son comportement.
- Les théories de l'interactionnisme symbolique, notamment le behaviorisme social initié par G.H. Mead (1934, 2006) et poursuivi par Erving Goffman (1959), puis par David Le Breton (2004). Ces théories se basent sur l'idée qu'une situation donnée, que le sujet s'est appropriée au travers de ses codes socio-culturels (normes, traditions, valeurs, etc.), a une influence sur les comportements adoptés.

Les deux théories (cognitive et interactionniste) se réfèrent au processus symbolique qui se met en place entre l'individu et l'espace urbain, quel que soit le point de départ : soit la manière dont il perçoit le cadre dans lequel il évolue, soit la manière dont il se représente la situation qu'il est en train de vivre, qu'il a vécue, ou encore, qu'il projette de vivre.

Le processus de réception et de médiation symbolique qui se met en place marque alors une forme d'appropriation, d'adéquation (ou pas) qui se traduit par la conscience d'une appartenance à la fois sociale, culturelle et spatiale.

Ainsi, pour que le processus symbolique ait lieu, il faut que le sujet fasse l'expérience de l'espace ou dans l'espace, c'est-à-dire qu'il puisse être acteur de la médiation. L'individu, être social, devient acteur s'il a une intentionnalité qui permet de définir son statut et sa sphère d'action, mais aussi ses relations avec les autres et avec l'espace dans lequel il évolue. Cette évolution relève à la fois d'une histoire personnelle et d'une histoire sociale et spatiale, porteuses d'identité. « [...] C'est dans l'interaction avec autrui (et avec le lieu) que se construit, s'actualise, se confirme ou s'infirme l'identité » (Lipiansky 1992, p. 262). L'identité est à la fois individuelle, personnelle, fondée sur la construction de soi ; et collective, sociale, fondée sur l'intégration de l'individu à un système donné (un groupe ou un espace).

Or, la compréhension du processus identitaire ne peut pas faire l'économie de la psychologie, en ne considérant l'individu que comme un simple « agissant », car il y a une autre dimension qu'il faut prendre en compte : la dimension affective de la mise en relation. L'expérience peut jusqu'à un certain point être modalisée et aussi modélisée, mais ces schématisations ne sont pas capables de rendre compte de l'aspect sensible, ou pour être plus précise, des aspects contradictoires et complexes de l'affectif.

D'un point de vue méthodologique, pour saisir cette dimension « affective », nous pouvons essayer d'appréhender les valences positives et négatives : d'attraction ou de rejet de l'objet perçu, par exemple, au travers de questionnaires ou de toute autre technique d'enquête portant sur la compréhension de l'image mentale que les individus se forgent des espaces urbains vécus. Selon Fontanille (1998), nous pouvons donner de l'affectif (passions et sentiments) une description dite modale, sans pour autant le réduire à un jeu de catégories. Les combinaisons entre les différentes catégories de modalités (vouloir, devoir, pouvoir et savoir) doivent alors rendre intelligibles, lors de l'interprétation de l'expérience socio-spatiale, les émotions qui la

sous-tendent ou qui en découlent. Une analyse sémantique du corpus issu des techniques d'enquête pourrait servir à dégager ces différentes catégories qui permettraient de mieux comprendre les attentes des individus vis-à-vis de leur espace et les raisons qui sous-tendent leurs comportements.

2.3. Le vecteur de la médiation : l'expérience sensible de l'espace urbain

Le troisième point d'entrée est l'élément tiers, vecteur de la médiation : l'expérience sensible. Celle-ci renvoie à l'action, c'est-à-dire que lorsque le sujet fait l'expérience d'un objet, dans notre cas l'espace, lorsqu'il se met en relation avec celui-ci, il *agit*, il accomplit une action.

Cette action est d'une nature double :

- presque inconsciente, quasi automatique ; par exemple déambuler dans une rue, regarder un bâtiment, socialiser, etc. Ce type d'action se base sur les connaissances antérieures capitalisées, selon la théorie de l'habitus développée par Bourdieu (1980), ou celle de « l'invention du quotidien » de De Certeau (1980) ;
- assumée, guidée par les valences et les valeurs modales citées précédemment : l'action est ici non seulement influencée par les connaissances antérieures, mais aussi informée par un système d'attentes.

Quelle que soit sa nature, toute action n'est pas sans conséquences et cela d'ailleurs est l'un des caractères de l'élément tiers. C'est-à-dire que toute action comporte une *transformation* d'état du sujet (par exemple au niveau perceptif, cognitif, affectif, etc.) et/ou une transformation de l'objet (soit parce qu'il est perçu différemment, soit parce qu'il subit une transformation matérielle, par exemple une façade nouvellement peinte ou toute autre intervention de modification d'un élément spatial). Grâce au concept sémiotique de transformation, nous affirmons que les actions s'articulent autour d'une matérialité, d'une trace concrétisée par l'expérience spatio-temporelle.

Si l'on transpose le modèle sémio-narratif de Greimas en l'adaptant à l'exemple précédent, nous avons donc :

f trans [S \rightarrow (E \cap A)]

avec : S = Sujet de l'action ; E = Espace ; A = Action.

Dans ce schéma, f signifie la réalisation d'une transformation d'état effectuée par un sujet opérateur qui agit et qui est donc défini comme *Sujet de l'action*. La flèche, quant à elle, indique que le Sujet est à l'origine de cette transformation d'état. La formule (E \wedge A) signifie que l'état final de cette transformation correspond à un état de conjonction (ou de disjonction) entre l'objet Espace (ou un autre objet qui parfois peut coïncider avec le Sujet lui-même) et un événement A (ici un « faire », une action, qui traduit un élément de l'expérience spatiale à un moment donné). Le sujet se retrouve donc finalement en relation avec l'espace par un événement transformateur, un vecteur médiateur, c'est-à-dire par l'expérience. En d'autres termes, c'est par ses actions et ses pratiques que se met en place la médiation entre l'individu et son espace ; cette mise en relation peut être de différents ordres : perceptive, cognitive, affective, émotionnelle, fonctionnelle, utilitaire, etc.

Quels outils méthodologiques adopter pour comprendre l'expérience et anticiper ainsi des comportements possibles ? Nous proposons de faire appel à une approche plurielle (Laudati 2013) : une ethnométhode doublée d'une méthode quasi-expérimentale.

Cela signifie que nous nous fondons sur l'observation des transformations des pratiques ordinaires d'un espace, avant et après avoir introduit une variable qui produit un changement d'état du sujet et/ou de l'objet : par exemple, la transformation d'une place par un nouvel aménagement urbain induit chez l'utilisateur d'autres choix de parcours ou d'autres modalités de fréquentation de la place ; sa perception aussi en sera modifiée. L'anticipation de nouvelles pratiques peut influencer la conception d'un espace pour qu'il réponde au mieux aux attentes comportementales de ses usagers.

2.4. La médiation comme processus : la fonction sémiotique

Le quatrième point d'entrée implique un regard plus global, car il analyse le processus même de la médiation, c'est-à-dire la manière dont s'opère la mise en relation entre les trois termes précédents : sujet, objet et vecteur de la médiation. Il s'agit d'un processus identitaire qui se réactualise continuellement : l'espace est appréhendé par la perception, une perception pluri-sensorielle (visuelle, auditive, tactile, olfactive, mais aussi la kinesthésie) qui permet d'actualiser continuellement la production d'informations par l'interprétation des données perçues. Ces informations renvoient à la fois à un système symbolique, qui les nourrit de sens, et à un système d'attentes informées par la connaissance. C'est à ce niveau que se construit le sens qui va alimenter les représentations du sujet de et dans l'espace et guider ses actions. La manière de percevoir un espace influence la manière de le vivre, les pratiques d'usage. Celles-ci contribuent à transformer l'espace ; et l'espace transformé déclenche à son tour de nouvelles perceptions et de nouvelles significations et ainsi de suite, de manière itérative.

Ce qui nous intéresse est la fonction sémiotique qui unit les deux formes, celle de l'expression et celle du contenu, ou en d'autres termes, comment le sens se construit dans l'esprit de l'individu à partir de la perception des données spatiales.

Si l'on considère l'espace urbain en tant qu'objet sémiotique, nous pouvons affirmer que toutes les composantes (matérielles et immatérielles) qui le constituent s'articulent entre elles selon un *parcours* (parcours génératif du sens) qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret ; mais ce parcours n'est pas statique. Il ne correspond pas simplement à la reconstitution de la production de la signification, à partir de l'action, selon un parcours linéaire et figé. Il y a une dimension dynamique dans le parcours, avec des plis et des aller-retour... on pourrait parler d'une construction de sens *en devenir*, ou *en acte* (en train de s'accomplir).

3. La dimension pragmatique de la médiation urbaine

Nous avons affirmé que la médiation, en tant que mise en relation, s'opère entre le sujet et son environnement par l'expérience sensible que l'individu a *de* et *dans* ce même environnement. L'expérience à laquelle nous faisons référence est une situation sémiotique nourrie par les expériences passées, par la mémoire, mais aussi par les attentes. Elle est ainsi productrice de sens : le sens dont l'individu charge un lieu est le résultat d'une confrontation entre un ensemble d'interprétations possibles et une situation donnée (Esquenazi 1997) dans un cadre donné. Les contraintes fournies par ce cadre influencent la fonction sémiotique, voire la relation entre l'individu et l'espace de son expérience.

Nous pouvons à ce stade compléter la définition de médiation urbaine en tant que processus d'instauration ou de restauration du lien spatial et social dans lequel l'individu, à travers sa propre expérience sensible de l'espace, réaffirme continuellement sa propre identité et son statut, en influençant ainsi sa relation avec le lieu et avec autrui.

Or la mise en relation a une dimension pragmatique, c'est-à-dire un impact sur les actions : celles-ci deviennent des objets médiateurs, car elles concrétisent la médiation entre l'individu et son espace.

Toute action peut être réflexive et/ou transitive. Cela signifie qu'elle a un impact soit sur le sujet même qui l'accomplit, soit de manière directe ou indirecte sur l'objet de la médiation, soit sur les deux.

Toute action accomplie par l'individu dans l'espace apporte ainsi des transformations soit de l'état perceptif et cognitif de l'individu, soit des transformations spatiales, soit les deux. Par exemple, se promener dans une rue en regardant les façades des bâtiments nous donne des informations sur ces mêmes bâtiments en nous apportant des éléments de connaissance que nous n'avions pas auparavant (transformation de l'état cognitif). Or ces nouvelles données, réélaborees et capitalisées par notre mémoire, nos connaissances et expériences antérieures, et informées par nos attentes, nous permettront de reconnaître par exemple le style ou l'époque de bâtiments similaires, ou encore de créer des attentes perceptives dans des environnements similaires (transformation de l'état perceptif).

La sémio-pragmatique propose de penser le concept de la médiation urbaine, en tant que situation communicationnelle, en termes de production de sens dans un cadre donné et elle permet de délimiter ce cadre, ou en d'autres termes, de délimiter l'espace de la communication. Une analyse sémio-pragmatique permet ainsi d'étudier les facteurs contextuels de la production de sens et de déterminer les contraintes du cadre qui influencent l'action. Le concepteur peut donc agir sur les éléments du cadre pouvant induire une perception positive par l'utilisateur. Une perception positive d'un lieu encourage la fréquentation, et la fréquentation de la part de plusieurs individus peut créer une demande pour l'installation de nouvelles activités (par exemple commerciales), en transformant ainsi l'espace physique.

Conclusion

Aborder l'espace urbain du point de vue des récepteurs et à travers le prisme de la médiation symbolique a permis de considérer l'expérience spatio-temporelle comme *transformateur* de situations sémiotiques, c'est-à-dire comme étant un système de configurations hétérogènes qui regroupent tous les éléments nécessaires à la production de sens par le sujet/récepteur dans l'objet/espace avec lequel il établit une relation.

Après en avoir défini le concept, nous avons voulu analyser la médiation urbaine selon quatre points d'entrée : (i) selon l'objet de la médiation, c'est-à-dire à partir de la réflexion sur l'objet perçu (ses substances et ses formes) ; (ii) selon le sujet de la médiation, ce qui nous a amené à nous interroger sur la nécessité, pour le sujet, de réaffirmer son statut par rapport à autrui et par rapport à l'espace, pour pouvoir affirmer sa propre identité et être ainsi acteur de la médiation ; (iii) nous avons ensuite avancé que l'élément tiers de la médiation est l'expérience sensible de l'espace ; (iv) cette expérience, comme système hétérogène d'actions (matérielles ou non) dans l'espace, n'est pas un processus statique et figé, mais dynamique. Le sens n'est jamais acquis, il se construit et se renouvelle continuellement à partir de chaque expérience.

Enfin, nous en avons évoqué la dimension pragmatique, ce qui signifie que toute expérience renvoie à une (re)définition du concept d'action comme transformateur de situations sémiotiques. Par les actions accomplies et « en acte » se produit le sens d'un espace pour un sujet.

C'est dans la recherche d'une architecture porteuse de sens que doivent travailler les concepteurs, les architectes et les urbanistes, mais aussi les décideurs, ne se limitant pas aux seuls aspects morphologiques, techniques et économiques du projet ; mais en intégrant les sujets/destinataires finaux de l'architecture, pour mieux comprendre ce que les espaces leur évoquent, et comment concrétiser leurs attentes. C'est là que résident la véritable qualité et la durabilité de l'architecture des formes spatiales.

Références bibliographiques

- BAILLY, Antoine, (1994), *Les représentations de l'espace. Une approche cognitive*, *Encyclopédie d'économie spatiale*, Paris, Economica : 13-19.
- BOLTANSKI, Luc et THEVENOT, Laurent (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre, (1980), *Le Sens pratique*, Paris, Minuit.
- CASSIRER, Ernst, (1923), *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, *La pensée mythique*, Paris, Minuit, « Le sens commun ».
- CAUNE, Jean, (1999), *Pour une éthique de la médiation. Le sens des pratiques culturelles*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- DAVALLON, Jean (2003), *La médiation, la communication en procès ?*, Paris, MEI Médiation et Information, n° 19, p. 37-54
- DE CERTEAU, Michel (1980), *L'invention du quotidien*, tome 1 : *Art de faire*, Paris, Gallimard.
- ESQUENAZI, Jean-Pierre (1997), « Éléments pour une sémiotique pragmatique : la situation, comme lieu du sens », *in Langage et société*, n° 80, 1997. p. 5-38.
- (2003), *Sociologie des publics*, Paris, La Découverte, « Repères ».
- FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.
- GOFFMAN, Erving, (1959), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- GREIMAS, Algirdas Julien, (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- HABERMAS, Jürgen (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, Tomes I et II, Paris, Fayard.
- HÉNAULT, Anne (2012), *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, PUF.
- HJELMSLEV, Louis (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit* (1807), trad. par Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2006.
- JAUSS, Hans Robert, (1978), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- JOUET, Josiane, (1993), *Pratiques de communication et figures de la médiation*, *Réseaux*, n° 60, p. 99-120.
- LAMIZET, Bernard, (1995), *Médiation, culture et société. Introduction aux sciences de l'information et de la communication*, Paris, Les éditions d'Organisation.
- (2000), « Le passeur, éthique du sens, médiation culturelle (Jean Caune) », *in Réseaux*, vol. 18, n° 101, « Questionner la société de l'information », 2000, p. 197-201.
- LAUDATI, Patrizia (2013), « Une approche plurielle de la réception urbaine », *in Essachess Journal for Communication Studies*, vol. 6, n° 1(11), 2013, p.233-243.
- LE BRETON, David, (2004), *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, « Quadrige Manuels ».
- LEWIN, Kurt (1951), *Field theory in social science*, London, Dorwin Cartwright.
- LIPIANSKY, Edmond Marc, (1992), *Identité et communication : l'expérience groupale*, Paris, Arman Colin.
- MEAD, George Herbert, (1934), *L'esprit, le soi et la société*, nouvelle traduction et introduction par Daniel Cefaï et Louis Quéré, Paris, PUF, « Le lien social », 2006.

MORIN, Edgar,(2003), *La pensée complexe*, Paris, Odile Jacob.
ROSSI, Aldo, (1966), *L'architettura della città*, Padova, Marsilio.
STRAWSON, Peter Frederick (1973), *Les individus. Essai de Métaphisique descriptive*, Paris, Seuil.
ZILBERBERG, Claude (2012), *La structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège, « Sigilla ».

Médiation, communication, échange, énonciation : sémiose, où es-tu ?

Jacques FONTANILLE
CeReS, Université de Limoges
Institut Universitaire de France



Introduction

Tous les commentateurs du concept de médiation commencent de la même manière depuis une dizaine d'années : le concept de « médiation » connaît actuellement une vogue impressionnante et une diffusion dont l'extension semble pour l'heure sans limites. Et ils continuent en cherchant, en général en vain, une ligne directrice si ce n'est un sens commun en parcourant la multiplicité des usages, des domaines et des définitions : médiations sociale, politique, médiatique, culturelle, parentale, économique, symbolique ; méta-médiations philosophiques, anthropologiques, sémiotiques, etc., où chacun s'ingénie à ajouter de nouvelles dimensions. La médiation serait-elle le catalyseur des rêveries (ou des délires) épistémologiques ?

1. Le projet

Dans le domaine propre de la sémiotique/sémiologie, on en vient à parler tout aussi bien de la communication comme médiation entre acteurs, de l'énonciation comme médiation entre l'expérience et la production sémiotique, voire de la proprioception comme médiation entre l'expression et le contenu dans la sémiose, sans compter la médiation entre les contraires, qui était au cœur de la formule canonique du mythe chez Lévi-Strauss, et qui a été reformulée par Greimas comme « terme complexe » du carré sémiotique. Et du côté des pratiques, l'anthropologie de la nature présente elle aussi les schèmes intégrateurs de la pratique comme des médiations, sans toutefois préciser entre quoi et quoi ! « Médiation » apparaît ainsi chaque fois qu'on hésite à préciser la nature d'une relation, et notamment quand on a le sentiment d'avoir affaire à des pseudo-communications sans information, ou à des échanges et des interactions sans transfert d'objet.

Il paraît donc utile de confronter cette notion englobante et un peu passe-partout à quelques autres plus spécifiques (communication, échange, énonciation, interaction). Concernant la communication, par exemple, de nombreuses études concluent sur le fait que la médiation pourrait être *soit une modalité particulière de la communication* (une sorte de communication

assistée par un dispositif tiers, qui ne serait pas déjà prévu dans le schéma de la communication de Jakobson) *soit le milieu, de préférence facilitateur*, au sein duquel la communication pourrait avoir lieu. Ce serait en quelque sorte la septième fonction de la communication.

En étendant ce type de confrontation à d'autres concepts, on peut chercher à évaluer autant que possible ce que l'on gagne et ce que l'on perd à leur substituer le concept de médiation, ou à la faire intervenir, comme pour la communication, soit comme modalité particulière de chacun d'eux, soit comme « milieu » qui en constitue les conditions préalables.

Mais, en parallèle, on peut aussi s'interroger sur ce que révèle, sous la forme d'un mouvement profond ou superficiel de la recherche collective, cette récente prééminence de la médiation. On peut notamment faire l'hypothèse que c'est au niveau du processus de la sémiologie, conçue non pas comme une relation strictement formelle et structurale, mais comme une pratique fondamentale de surpassement des différences constitutives de l'immanence, que l'apport du concept de médiation pourrait être utile, notamment parce qu'il permet de redéployer toute la diversité des sémiologies. Comme on le verra, et pour résister à la banalisation outrancière du concept de médiation (par exemple en posant comme *a priori* que toutes les sémiologies résultent d'une médiation entre le monde tel qu'il est appréhendé et les langages quels qu'ils soient), *la médiation sera réservée à la production d'un type de sémiologie*, parmi d'autres, et en contraste avec les autres. Il est à noter, à cet égard, que l'intérêt pour la sémiologie constitue paradoxalement pour la sémiotique d'inspiration greimassienne et structurale un déplacement et un renouvellement du projet scientifique. Cette sémiotique, en effet, s'est massivement investie, pendant quarante ans, dans l'élaboration du système des contenus, et très peu dans l'étude des différents processus de la sémiologie.

2. L'hypothèse

L'hypothèse qui suit est le résultat de la mise en œuvre du projet : en parcourant les différents usages de la médiation, en la confrontant à plusieurs concepts proches, un principe général est apparu : c'est l'hypothèse de *la transition entre des formes de vie*. Sans entrer dans le détail technique de la définition de ce qu'on appelle ici « formes de vie », il suffira de rappeler qu'il s'agit de la forme la plus englobante des sémiologies, celle qui comprend et détermine toutes les autres. Dire que la médiation implique une *transition entre des formes de vie*, c'est donc faire l'hypothèse que, pour traiter une difficulté à un niveau donné de sémiologie (textuelle, médiatique, pratique, ou autre), la médiation ouvre une solution à un niveau plus englobant.

La dissémination de la notion de médiation et de la configuration qui la déploie, au sein d'un grand nombre de situations mettant en jeu des relations entre des existants, entre des rôles sociaux, au lieu d'apparaître seulement comme une difficulté terminologique (une polysémie fâcheuse) ou un risque de confusion conceptuelle, peut donc au contraire être considérée comme le symptôme d'une réorganisation sémiotique de ces relations entre existants, au sein d'un collectif bien identifié. En conséquence, la médiation serait le titre d'un problème que l'on pourrait circonscrire dans une perspective sémio-anthropologique.

Si la médiation semble concerner, simultanément ou successivement, à la fois le droit et l'ensemble des droits et devoirs de chacun, l'économie et l'ensemble des situations d'échanges, la politique, la communication, etc., ce serait en quelque sorte en raison de sa nature sémiotique profonde et transversale. Mais il s'agirait d'une transversalité opérative et relationnelle, et non surplombante et transcendante. La médiation opère entre le droit, l'économie, la politique et la communication, et pas « au-dessus ». Cette précaution de

principe permet alors de poser une hypothèse concernant le principe syntagmatique qui anime toute forme de médiation.

Un bref détour par la théorie des modes d'existence de Bruno Latour facilitera la formulation de cette hypothèse. Latour distingue (Latour 2012) une série de modes d'existence (entre autres, et sommairement rappelés : droit, science, économie, politique, religion, etc.) ; chacun de ces modes est caractérisé par des conditions axiologiques, processuelles, et énonciatives ; chacun de ces modes peut être choisi comme mode dominant et identitaire par telle ou telle partie du collectif (il est alors constitué en ethos de ce groupe, et régit le choix de ses « formes de vie »). Ceci étant posé, les conditions de fonctionnement de ces modes peuvent ne pas être entièrement satisfaites, et des accidents entravent ou compromettent la persistance du collectif (ce sont des « hiatus », dit Latour) ; il faut alors mettre en œuvre, selon Latour, des « passes » pour traiter ces hiatus. Ces passes sont, par définition, des *médiations*, et la plupart de ces médiations consistent à exploiter le fonctionnement ou les propriétés d'un autre mode d'existence pour traiter les accidents du mode d'existence auquel le collectif s'identifie.

L'hypothèse de travail proposée conduit à considérer la médiation, pour qu'elle soit une opération proprement sémiotique portant sur les transformations des sémoses, comme une transition entre modes d'existence collectifs, en général, et entre formes de vie, plus particulièrement.

Dès lors, la vogue actuelle du concept de médiation témoignerait d'un renouveau du questionnement sur les sémoses qui adviennent dans la communication, dans l'échange, dans l'interaction ou dans l'énonciation. Mais au cœur de ce renouveau, comme on n'envisage que très rarement de médiation négative, la médiation pourrait être soupçonnée de jouer un rôle et d'impliquer un biais *idéologique*, susceptible d'infléchir tous les concepts associés : à savoir la prééminence de l'accord sur le désaccord, de l'harmonie sur la disharmonie, de la continuité sur la discontinuité, du passage sur le hiatus, ou de l'équivalence sur la différence. Tous les auteurs le soulignent : la médiation conserve toujours, de son origine comme pratique sociale, un certain parfum d'irénisme politique.

1. Une opération structurale ?

Dans son article « La médiation : la communication en procès ? » (Davallon 2003), Jean Davallon montrait, il y a déjà douze ans, notamment que : « [...] dès qu'elle est contextualisée, dès lors qu'elle est située, la définition qui paraissait pouvoir faire consensus éclate pour désigner des réalités très différentes. » Il évoque même :

une notion qui offre la facilité d'étiqueter des phénomènes, des actions ou des choses, mais présente l'inconvénient de se dérober dès que l'on entend la définir en tant que concept opératoire – c'est-à-dire, au fond, permettre d'étiqueter sans donner la possibilité ni de décrire, ni de définir. (Davallon 2003, p. 38)

Pour nous inquiéter un peu plus, on peut rappeler qu'en bas latin, le *mediator* est un entremetteur, celui qui facilite la rencontre et l'union de ceux et celles qui n'y parviendraient apparemment pas sans son entremise. Le mot latin *mediator* est lui-même dérivé de *medius*, 'celui qui est au milieu', formé sur la racine *med-*, qui se trouve d'un bout à l'autre du domaine indo-européen, au sens de 'penser, réfléchir'. On pourrait en déduire que ce qui est au milieu présuppose l'existence de ce qui est de part et d'autre de ce milieu. Mais les avatars successifs du mot médiation incitent à plus de prudence : en ancien français, par exemple, « médiation », signifie d'abord « division », avant de prendre peu à peu (au XVI^e siècle) sa

valeur moderne de « ce qui permet de concilier ».

« Être au milieu », en effet, d'un point de vue topologique, consiste soit à séparer, soit à réunir, et probablement les deux à la fois : l'épée qui sépare les amants courtois étendus sur une même couche les sépare évidemment, d'un point de vue pratique, mais elle est aussi le signe qui les réunit, symboliquement. *En bref, poser une médiation, c'est à la fois poser une dualité et une interdépendance, et présenter l'ensemble comme une opération complexe : division & réunion.* C'est le principe de la différence structurale (un axe sémantique en commun, et des directions opposées), de toutes les dualités structurales (signifiant / signifié, diachronie / synchronie, etc.). Parler de médiation quand il s'agit seulement d'une différence structurale saisie sous le point de vue opératif, c'est soit une manière de substituer au style académique du structuralisme (*low trend*) un autre style académique (*main trend*), soit laisser entendre que « c'est plus compliqué que ça en a l'air ». Donc « médiation », même sous cet éclairage structural, reste toujours le titre du problème à traiter, et pas encore la solution.

Les opérations topologiques qui produisent la médiation sont nécessairement ordonnées : dans la séquence canonique, il faut d'abord séparer pour pouvoir ensuite réunir ; en tant que suite opérative, la médiation présuppose la division, pose la non-division, et implique à terme la réunion. Du strict point de vue de la description de la différence structurale, la séquence est toutefois différente : division / interdépendance / opposition : sous cet éclairage, la différence structurale, en somme, serait une médiation qui aurait mal tourné : elle aboutit à l'opposition au lieu de la réunion (d'où le soupçon de biais idéologique qui pèse sur le concept de médiation).

Cette propriété topologique est généralisable : il ne sert de rien de vouloir faire une médiation entre un acheteur de machine à café et une mère divorcée ; il vaut mieux opérer soit entre un acheteur et un vendeur de machine à café, soit entre un père et une mère divorcés. Les exemples sont toujours triviaux, mais parfois suggestifs : sur quoi peut jouer ici la médiation, sinon sur l'isotopie et ses conditions de persistance ? la médiation va replacer la controverse entre acheteur et vendeur, ou entre père et mère, dans la perspective qui les unit en quelque sorte malgré eux, sans laquelle il n'y aurait jamais eu de controverse : les principes et les règles de l'échange marchand d'un côté, et ceux de l'union matrimoniale de l'autre, et cela dans le temps et dans l'espace, l'espace-temps de l'extension et de la persistance de l'isotopie.

Et c'est sur ce point que les conceptions peuvent diverger, puisqu'on peut faire porter l'accent aussi bien sur la séparation des rôles, des positions ou des directions, que sur leur « milieu » commun. C'est aussi sur ce point que l'hypothèse tensive s'écarte de la conception classique de la différence structurale, en la complétant : elle commence d'abord par mettre en lumière les mécanismes de l'interdépendance (l'existence de corrélations entre deux dimensions graduelles), avant de préciser comment ils engendrent des tensions et des directions opposées (des corrélations directes ou inverses). À ce point, et au niveau des structures élémentaires, la médiation peut être décrite suivant la séquence tensive et dynamique : *interdépendance > tensions > inversion des tensions > différence.*

2. Un détour par la médiation sociale et juridique

La *médiation* est devenue au XX^e siècle une pratique ou même un métier qui consiste à intervenir en tiers pour faciliter un processus. Ce tiers doit être neutre, indépendant et impartial : on doit comprendre par là qu'il ne doit avoir « partie liée » avec aucun des acteurs et rôles en présence. La médiation sociale propose un éclairage simple et utile de la différence avec la communication : toutes les conditions de la communication peuvent être en place, et

pourtant il faut ajouter du « lien social », replonger cette communication dans son milieu (une sorte d'immersion dans l'isotopie de référence), pour qu'elle fonctionne de manière optimale. L'hypothèse sous-jacente serait donc celle d'une fragilité intrinsèque du lien social, et d'une possible discontinuité de ce lien avec son « milieu » facilitateur. Le « milieu » en question serait en quelque sorte l'espace des conditions de régulation et de réussite (Latour dirait « des conditions de félicité ») de la pratique sociale en cours.

L'usage juridique de la médiation sociale est particulièrement révélateur sur ce point. En effet, elle est définie, en cas de conflit, comme *une alternative à une décision de justice*. En France, une ordonnance n° 2011-1540 du 16 novembre 2011 a été prise en application de la loi du 17 mai 2011 de simplification et d'amélioration de la qualité du droit. Elle porte transposition de la directive (n° 2008/52/CE) du Parlement européen et du Conseil du 21 mai 2008 sur certains aspects de la médiation en matière civile et commerciale. Le rapport qui accompagne l'ordonnance propose la définition suivante :

La médiation [...] s'entend de tout processus structuré, quelle qu'en soit la dénomination, par lequel deux ou plusieurs parties tentent de parvenir à un accord en vue de la résolution amiable de leurs différends, avec l'aide d'un tiers, le médiateur, choisi par elles ou désigné, avec leur accord, par le juge saisi du litige. (Ordonnance 2011, article 21)

Il est donc faux de dire que pour faire médiation il suffit de s'en remettre à un tiers : le juge et le tribunal sont aussi des tiers. Le juge et le tribunal proposent eux aussi une solution qui mettra les parties « en accord », nécessairement. Toutefois, le juge et le tribunal ne se placent pas « au milieu » ou « entre » les parties, mais au-dessus. Et surtout, le juge et le tribunal mettent un terme à la relation isotopique qui unissait les parties. Dès lors, on comprend que la médiation ne consiste pas à réunir ce qui est séparé, puisque les parties séparées étaient déjà unies par une même isotopie, mais à réactualiser et prolonger ce lien isotopique, jusqu'à ce qu'un accord soit trouvé, non pas en référence à une décision ou un principe transcendant, mais précisément en raison de ce lien maintenu et optimisé. À ce point, une nouvelle dimension semble inhérente à la médiation : *l'espace-temps du lien*.

La médiation non seulement actualise une dualité sur le fond d'une interdépendance, mais inscrit les deux à la fois dans le temps : faire médiation, c'est faire en sorte que le « milieu » commun à deux parties persiste au-delà de leur différence ou de leur dissensus, et jusqu'à ce qu'une solution soit adoptée. Ce « milieu commun » (l'isotopie et les propriétés thématiques et modales associées) a été virtualisé par l'intensité d'un conflit, et la médiation consiste à le réactualiser à nouveau en vue de la résolution de ce même conflit, l'ensemble du processus étant déployé dans le temps social.

En outre, dans son usage juridique, la médiation ouvre une alternative et conduit à un choix entre deux principes différents de l'existence collective, et donc entre deux formes de vie, à un moment où une interaction sociale est dans l'impasse, par défaut d'une forme de vie commune : d'un côté la résolution par l'application transcendantale du droit (c'est la justice qui tranche : on passe dans le mode d'existence juridique), de l'autre côté la résolution « à l'amiable », par l'actualisation d'une isotopie et l'adoption d'une règle, éventuellement *ad hoc* et inventées, qui permettent le partage d'une même forme de vie, dans un autre mode d'existence que celui de l'exercice de la justice.

Les dysfonctionnements de la médiation sont tout aussi révélateurs. Une spécialiste de la médiation socio-économique, Marinka Schillings, identifie deux cas (Schillings 2010, p. 46) :

- l'une des parties est de mauvaise foi, cherche uniquement à gagner du temps et n'a en réalité aucune intention de trouver une solution au litige ;
- l'une des parties est incapable de comprendre le point de vue de l'autre, quelle qu'en

soit la raison (culturelle, psychique, institutionnelle, etc.).

Le rapprochement des deux cas montre que les deux parties doivent au moins être semblables sous quelque rapport, et ce rapport est l'une des conditions pour la constitution de l'isotopie commune. Cette similitude se traduit de deux manières : (i) sous ce rapport qu'ils ont en commun, ils ont le même but, mais sous des formes provisoirement incompatibles, et (ii) sous ce rapport, ils sont en mesure de concevoir l'ensemble du scénario qu'ils ont à résoudre, et donc à la fois leur propre rôle et celui de l'autre partie, et donc d'adopter tous les points de vue induits par ces deux rôles. Le premier dysfonctionnement repose sur une exploitation tactique du temps. Le second dysfonctionnement repose sur une incapacité à se représenter l'ensemble du processus déployé dans le temps social. En somme, la médiation actualise une sorte d'égalité et de réversibilité des statuts et des buts, qui s'enracinent dans l'isotopie commune.

À titre de bilan provisoire :

- la médiation sépare et réunit dans le même acte,
- la médiation procure le sens de la différence en actualisant le « au nom de quoi » il y a différence, c'est-à-dire dans la plupart des cas, l'isotopie d'une pratique,
- la médiation assure la persistance et l'optimisation du lien social ou interindividuel, et la prolongation ou l'invention d'une isotopie, et à ce titre, implique un quantum de temps opératif et élastique.
- la médiation actualise un principe de similitude-égalité-réversibilité fondé sur le lien social et son isotopie thématique.

3. La communication et la médiation

3.1. La médiation plonge la communication dans les aléas et dans le temps

Admettons cette définition générale, qui applique à la communication ce qu'on a pu retenir de la médiation sociale : la médiation peut se définir comme un procédé particulier d'optimisation de la communication qui utilise un ou plusieurs intermédiaires techniques et/ou humains à des fins de transmission sociale et culturelle ; pour cela, la médiation doit fournir les « clés » d'interprétation de ce qui est transmis. Observons le déplacement : il faut ajouter en même temps qu'un intermédiaire – des personnes et/ou des dispositifs techniques – deux dimensions qui n'étaient pas prévues dans la communication elle-même : (1) la transmission, et (2) une certaine densité problématique qui compromet l'accès à ce qui est communiqué, et qui oblige à des séries de codages-transcodages. Plus l'espace-temps s'étend, plus l'accès sémiotique est difficile, plus la médiation est indispensable, et plus elle diffère de la communication.

La *médiation* est donc tout autre chose que la *communication* :

- elle se déploie nécessairement, en tant que transmission, dans une extension spatio-temporelle, souvent dans le temps long, et ce temps n'est donc pas seulement interindividuel mais globalement collectif,
- elle n'est pas réciproque, mais indéfiniment transitive, entre des instances qui sont disjointes dans le temps et/ou l'espace,
- elle prend donc la forme d'un processus dont la propriété principale est d'être persistant, pour être efficace, et qui est d'autant plus menacé que la durée de persistance est longue.

3.2. La médiation comme « ligne de fuite » de la communication

Jean Davallon (Davallon 2003, p. 48) a mis en évidence une constante particulièrement intéressante dans les définitions les plus sophistiquées de la médiation chez les spécialistes de l'information et communication : l'apparition d'une « ligne de fuite » dans la communication. Il remarque notamment, ce qui est de bon sens, que le rôle d'intermédiaire est destiné à faciliter la communication, ce qui présuppose qu'elle peut être difficile ou compromise, et ce qui implique que la médiation est censée favoriser le passage à un meilleur fonctionnement. En ce sens, poser une médiation dans la communication est un aveu, soit de faiblesse, soit de conflictualité de cette dernière. Associer la médiation à la communication, pour autant que ce ne soit pas une variante stylistique ou une complaisance terminologique, c'est nécessairement impliquer une structure polémique et un potentiel déceptif dans le processus de communication.

Il précise ensuite :

Si la forme de cet élément varie considérablement d'un auteur à l'autre, en revanche, l'action de cet élément semble posséder quatre caractéristiques. (i) Cette action produit toujours plus ou moins un "effet" sur le destinataire de la communication : il va accéder, apprendre, passer, etc. [...] (ii) L'objet, l'acteur ou la situation de départ subit une modification du fait qu'il est intégré dans un autre contexte. Par exemple, l'objet technique mis en contexte d'usage fonctionne différemment du fait de la médiation, même s'il n'est pas transformé en tant que tel. [...] (iii) L'opérateur de l'action (l'élément tiers en tant que médiateur) est certes tantôt action humaine, tantôt objectivé sous forme de dispositif, tantôt les deux, mais quoi qu'il en soit, il y a presque toujours débat sur sa forme et sa nature. (iv) L'action de l'élément tiers a toujours un impact sur l'environnement (le plus souvent l'environnement social) dans lequel elle se situe. (Davallon 2003, p. 43)

Par conséquent, la médiation transforme à la fois les compétences et l'identité de celui qui en est le destinataire, ainsi que la signification à la fois de 'ce qui est transmis' et de la situation dans laquelle 'ce qui est transmis' est reçu. Ces propriétés sont prévisibles dès lors que la communication n'est plus seulement considérée comme transfert d'information et interaction entre deux pôles actantiels, mais comme *transmission dans un milieu résistant / opposant / facilitateur*. La médiation communicationnelle n'est donc pas seulement une facilitation en situation difficile : elle produit quelque chose qui n'était pas au départ en jeu dans la communication, des axiologies différentes, d'autres compétences, des options interprétatives nouvelles, etc. En somme, un autre plan de pertinence, englobant et déterminant le plan de pertinence originel. *La résistance opposée à la communication implique une reconfiguration complète de la situation d'interaction, qui rend alors possible sa persistance sous forme de médiation*. Nous verrons que cette transformation peut globalement être comprise comme une *transition entre formes de vie*.

Davallon en conclut que la médiation se construit autour d'un *point de fuite* – appelé extériorité, neutre, négatif, symbolique, c'est selon – qui intervient dans le processus de communication sans que ceux qui y participent puissent avoir prise sur lui. (Davallon 2003, p. 48)

Bilan complété et cumulé :

- la médiation sépare et réunit dans le même acte ; elle est un aveu de polémique,
- la médiation procure le sens de la différence en actualisant le « au nom de quoi » il y a différence, c'est-à-dire dans la plupart des cas, l'isotopie ; ce « au nom de quoi » constitue le milieu tiers au sein duquel la communication se transforme en transmission,

- la médiation assure la persistance et l'optimisation du lien social et la prolongation de l'isotopie ; elle inscrit le lien social dans le temps, et soutient la persistance de ce lien dans le temps,
- la médiation actualise un principe de similitude-égalité-réversibilité fondé sur le lien et l'isotopie sociale, et pour cela, transforme l'ensemble de la situation initiale et des compétences et valeurs du destinataire pour qu'elles soient cohérentes avec la nature de ce qui est transmis.
- Cette transformation s'apparente à une transition de formes de vie, qu'il conviendra d'articuler avec la théorie de l'événement telle que la propose Claude Zilberberg.

4. L'énonciation et la médiation

On peut distinguer aujourd'hui trois conceptions différentes et complémentaires de l'énonciation :

1. *L'énonciation comme acte de langage* (dans le sens de la philosophie analytique, via Benveniste), comme acte spécifique, parmi tous les autres types d'actes, et susceptible d'être manifesté et exprimé, sous des conditions particulières, dans la production de l'énoncé, voire intégré dans le système de la langue elle-même. C'est la version retenue par Greimas et Courtés dans leur *Dictionnaire*.

2. *L'énonciation comme instance où se réalise la manifestation sémiotique*, et où sont réunies les manifestations respectives de l'expression et du contenu. Du point de vue de la sémiotique greimassienne, cette énonciation-là comprend d'abord l'interruption du parcours génératif en vue de la manifestation (et de la textualisation dans le cas d'une sémiose textuelle) de ce qui a été ainsi sélectionné, et ensuite la réunion entre expression et contenu. L'énonciation est de ce fait la description de la sémiose comme processus (et non comme résultat).

3. *L'énonciation comme processus pratique* permettant la transposition d'une expérience en une sémiotique-objet : elle peut être analysée en plusieurs phases, notamment l'exploration sensible et cognitive de l'expérience, sa transduction (codage, décodage et recodage) en vue d'une manifestation sémiotique, et, pour finir, la réalisation, et le choix d'un mode d'expression (verbalisation pour le texte littéraire, visualisation pour l'image, figuration anthropologique pour les modes d'identification sociale, mises en scène, en spectacle ou en rituel, pour la transmission des expériences collectives, etc.).

Les deux dernières sont très proches : l'une (2.) insiste sur le franchissement des modes d'existence (du système virtuel à la manifestation réalisée, en passant par les phases d'actualisation et de potentialisation), et c'est le concept de *praxis énonciative* qui rendra compte de ce parcours existentiel ; l'autre (3.) insiste sur les conversions de statut entre l'expérience originaire et la forme sémiotique qui permettra de la faire partager à autrui : la manifestation est elle aussi une « conversion », car elle doit assurer l'isomorphie au moins provisoire du plan de l'expression et du plan du contenu.

La première (1.) n'est guère compatible avec le concept de médiation. Si on voulait faire en sorte qu'elle le soit, cela reviendrait à la transformer en l'une des deux autres : mettre en rapport l'acte de langage avec le parcours génératif, avec le processus de manifestation, avec le parcours des modes d'existence ou avec le parcours de reconversion de l'expérience.

Les deux suivantes sont parfaitement compatibles avec la médiation, à ceci près – et ce n'est pas rien – que ces conceptions de l'énonciation semblent se suffire d'une instance d'énonciation « solitaire » et hors du temps : hors de l'espace-temps du lien social. La praxis énonciative, tout comme la séquence de reconversion de l'expérience, sont aisément

inscriptibles dans le temps, mais sans effet notable sur leur principe de fonctionnement, et donc avec une pertinence insuffisante : peu importe en effet que ce temps-là soit instantané, de très long terme, continu ou périodique. C'est probablement en raison de l'absence d'une instance d'interprétation, voire de médiation, que la projection dans le temps ne suffit pas à « temporaliser » ces énonciations-là.

En bref, la notion d'énonciation, même redéfinie à la lumière des modes d'existence ou à celle de la sémiotique des pratiques, gagnerait beaucoup à être enrichie par certaines propriétés de la médiation, et notamment celles qui sont propres aux processus de transmission (cf. supra) et qui impliquent l'espace-temps du lien social.

5. L'échange et la médiation

La communication est l'une des formes de l'échange, et même pour Lévi-Strauss ces deux notions se confondent : il parle en effet aussi bien de communication que d'échange des biens, des femmes et des symboles. Mais s'il procède ainsi, c'est parce qu'en tant qu'anthropologue, il ne peut imaginer la communication autrement que plongée dans le milieu des échanges collectifs généralisés, et constitutive du lien social. Les différentes conceptions de la médiation accordent peu de place à la question de l'échange social. En revanche, les travaux socio-anthropologiques consacrés à la transmission (des biens, des rôles, des valeurs, etc.) font clairement appel à la dialectique de l'échange telle qu'elle a été établie par Mauss. Et l'anthropologie de la nature dépasse tout cela en construisant un modèle des « schèmes intégrateurs des pratiques de relation ».

Greimas lui-même évoque souvent la question de l'échange, notamment pour donner corps à la question du transfert des valeurs dans les transformations narratives décrites en termes de jonction. Mais il accorde peu de place à la dimension temporelle et sociale de ces échanges, à l'exception de son analyse de l'avarice, où le moment de « rétention » des biens, inhabituellement prolongé par la passion, révèle une étroite corrélation entre la valeur, sa circulation dans l'espace social, le temps et l'affect ; mais il dépasse alors la seule jonction, et décrit un processus tensif, où l'évolution des valeurs est solidaire de celle du temps du procès. Revenons à Marcel Mauss.

Conformément à la conception qu'il a établie (Mauss 1971), la séquence de l'échange se compose du don, de la dette et du contre-don, le tout étant réglé par le temps social : l'équivalence (la mesure de la valeur) entre le don, la dette et le contre-don sont en effet strictement fonction des délais impartis à chacune des étapes de la séquence, et ces délais dépendent à la fois des règles du groupe social ou de la collectivité toute entière, de la nature du don, et des relations et conventions existant entre les partenaires, voire des négociations qui leur permettent de les adapter au cours de l'échange.

Ce type syntagmatique implique deux conditions :

1. la condition temporelle : c'est le délai de retour du contre-don qui lui confère sa valeur et par conséquent qui décide du moment de la réussite de la séquence (le contre-don et son délai devenant l'expression de la valeur du don), et,

2. en relation avec le point précédent, le transfert de valeurs traverse une phase d'incertitudes et de négociations intermédiaires, dont dépendent à la fois l'acceptation du don et de la dette, et le retour du contre-don. Le « délai » du contre-don est donc aussi celui des tractations (acceptation / assomption de la valeur).

La phase critique est donc celle qui est ouverte par la « dette » et qui est close (dans le meilleur des cas) par le contre-don : sa reconnaissance, l'appréciation ou la dépréciation de sa valeur en fonction du délai de retour du contre-don, les éventuelles négociations, et toutes les

passions de l'échange sont situées dans ce laps de temps. Les tractations et les tensions portent nécessairement sur la valeur de la valeur, sur les conditions axiologiques qui encadrent l'échange. L'expression de ces conditions axiologiques est précisément le tempo et les seuils socialement définis pour ce tempo : le contre-don arrive donc trop vite, trop tôt, trop lentement, trop tard, à bonne vitesse, juste à temps. Attentes satisfaites, prises en défaut, frustrées ; surprises, déceptions, impatiences, découragement, offenses, susceptibilité, honneur bafoué : ce sont autant d'effets passionnels de cette délicate gestion temporelle de la phase critique.

Ces conditions axiologiques impliquent l'existence d'un référentiel qui statue sur le « juste tempo », sur la manière de gérer le délai sans rompre le lien social, sur les marges de manœuvre et de négociation, sur les compensations et la réévaluation du contre-don. Les banquiers en font profession : ce sont des contrats de prêts qui règlent toutes ces questions, notamment le déploiement dans le temps, le respect des délais et du tempo, et les éventuelles négociations des échéances. L'existence d'un tel référentiel dispense en général de médiation, ou en tient lieu. Mais dans la plupart des autres situations, et notamment dans celles qui nous occupent, nous sémioticiens, le référentiel a un statut beaucoup moins formel, et il peut même être inventé pour chaque nouvel échange, voire inventé et négocié en cours d'échange. L'objectif est de parvenir à une sémiose, nous l'avons déjà suggéré : le contre-don associé au juste tempo doit pouvoir être l'expression, en fin de processus, de la valeur du don initial, en accord entre les deux parties. Si le contre-don peut être considéré comme l'expression dont le don est le contenu, alors il faut intégrer dans cette sémiose le dispositif de médiation, le délai et les négociations éventuelles qu'il a permis de conduire.

La sémiose « don/contre-don » doit donc elle-même être intégrée à une sémiose plus générale, englobante, où sont définies les conditions de déroulement et de réussite d'un échange acceptable, c'est-à-dire d'une sémiose finalement réussie. *Cette sémiose plus générale est celle des formes de vie.* En bref, ce qui se discute pendant le délai de retour du contre-don, c'est aussi une transition entre formes de vie. Car on n'y met pas directement en jeu les contenus de valeurs, mais bien la valeur des valeurs, et les conditions de réalisation de la sémiose. Et c'est aussi la raison pour laquelle ce qui motive les tractations et confrontations dans cette phase critique, ce n'est pas tant l'attachement à l'objet du don ou la conformité du contre-don, que l'éthos des partenaires, leur honneur, leur position et leur rôle dans la collectivité, le respect ou la dégradation de leur identité symbolique : autant de figures et de configurations qui n'appartiennent pas en propre à la pratique d'échange, mais à la forme de vie qui la subsume.

La forme syntagmatique qui produit la sémiose de l'échange est alors : (1) don, (2) temps de latence et de négociation axiologiques, (3) contre-don (4) transition de forme de vie.

La description que nous venons de faire de l'échange maussien, à laquelle nous n'avons somme toute ajouté que peu de choses, comporte déjà toutes les propriétés que nous avons reconnues à la médiation, sauf une : l'intervention d'un tiers. Toutes les autres sont impliquées : le temps et le milieu social étroitement liés, la transformation des parties au cours du processus, les enjeux de stabilité et de réactualisation de la valeur, etc. Mais la place du « tiers » est aisément prévisible : il émane du milieu social, il gère le temps et ses effets axiologiques, il définit et/ou met en œuvre le référentiel, il veille à ce que la sémiose finale reçoive l'accord des deux parties.

Médiation plutôt qu'échange ? Le bénéfice est mince. Mais on pourrait élargir la perspective, et considérer l'ensemble des schèmes intégrateurs de la pratique, tels que définis et classés par l'anthropologue Philippe Descola (Descola 2005, p. 421-531). Les schèmes de relation donnent une forme et un contenu à la liaison pratique entre au moins deux existants

(moi et un autrui quelconque) ou entre groupes d'existants (nous et eux). L'inventaire est limité à six types : l'échange, la prédation, le don, la production, la protection, la transmission, et ces types sont transversaux par rapport aux thématiques de la pratique. Les schèmes de relation peuvent être classés selon que les existants qui sont les termes de la relation sont équivalents ou pas sur le plan ontologique et selon que cette relation est réciproque ou non. En bref, selon que, d'un côté, le statut existentiel est plus ou moins semblable ou différent, de l'autre côté, selon que leur rôle dans la relation est réversible ou pas.

Ce qui donne lieu à deux groupes de schèmes :

- le premier caractérisant des relations obligatoirement ou facultativement réversibles entre des termes qui se ressemblent (*l'échange, la prédation, et le don*) ;
- le second caractérisant des relations univoques fondées sur la connexité entre des termes non équivalents (*la production, la protection et la transmission*).

L'échange, la prédation et le don sont des schèmes généraux de relations qui concernent bien plus que la circulation des biens puisque (1) ils concernent toute entité existante, y compris le partenaire de l'interaction lui-même, et pas seulement des « biens », et (2) ils structurent tous les trois l'ethos d'un collectif de manière distinctive. Cette généralisation va au-delà de celle de Lévi-Strauss, puisqu'elle englobe la totalité des existants et du collectif.

Par contraste, les relations du deuxième groupe se déploient entre des existants hiérarchisés, et de manière seulement transitive. La réciprocité est impensable dans un collectif donné pour la *production, la protection et la transmission*.

Les principes de cette typologie peuvent avoir pour conséquence les propriétés et propositions suivantes :

1. La plupart des schèmes intégrateurs de la pratique comportent des conditions restrictives (asymétrie, hiérarchie, irréversibilité, etc.) qui constituent des sources d'obstacles ontologiques à la persistance du collectif. Il n'est donc pas indispensable d'imaginer une structure polémique pour expliquer le besoin de médiation. Par exemple, si la communication est considérée comme un échange, et si elle est appelée à se convertir en transmission (grâce à une médiation), alors elle doit franchir l'obstacle structurel de la réversibilité/irréversibilité.
2. Chaque collectif peut choisir un ou plusieurs schèmes intégrateurs des pratiques de relation, pour en constituer son identité collective sur le plan thématique, et ce schème intégrateur devient alors l'isotopie dominante d'une forme de vie. La « communication » peut donc être par exemple le nom et le masque de vastes pratiques de prédation ou de protection : prédation massive des données individuelles dans la partie cachée des plateformes de réseaux sociaux, prédation massive des consciences réflexives dans la propagande, etc. La médiation est supposée réguler, voire contrôler, ces substitutions et dominances entre schèmes pratiques.
3. Il y a donc médiation dès que l'on associe au moins deux types de schèmes (par exemple : schème réciproque / schème transitif) de manière à résoudre le problème rencontré dans l'un d'eux, et à conforter le lien social entre deux ensembles de partenaires qui participent d'ethos intégrateurs différents. Le 'tiers', c'est le schème pratique compensateur ou correcteur. La médiation, c'est le processus de transition entre schèmes pratiques dont les déterminants sont opposés.
4. La médiation peut alors être décrite sous forme de syntagmes de transitions de formes de vie, comme, par exemple :
 - Échange > prédation > protection
 - Don > production > échange

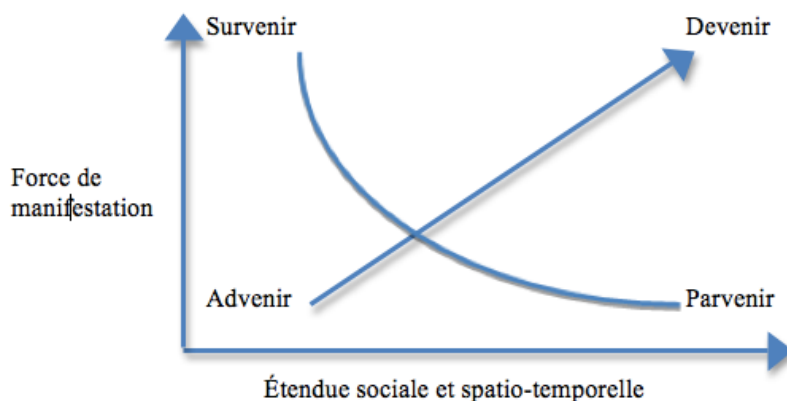
- Protection > don > production > transmission
- Etc.

Conclusion : la médiation comme événement ou comme transition ?

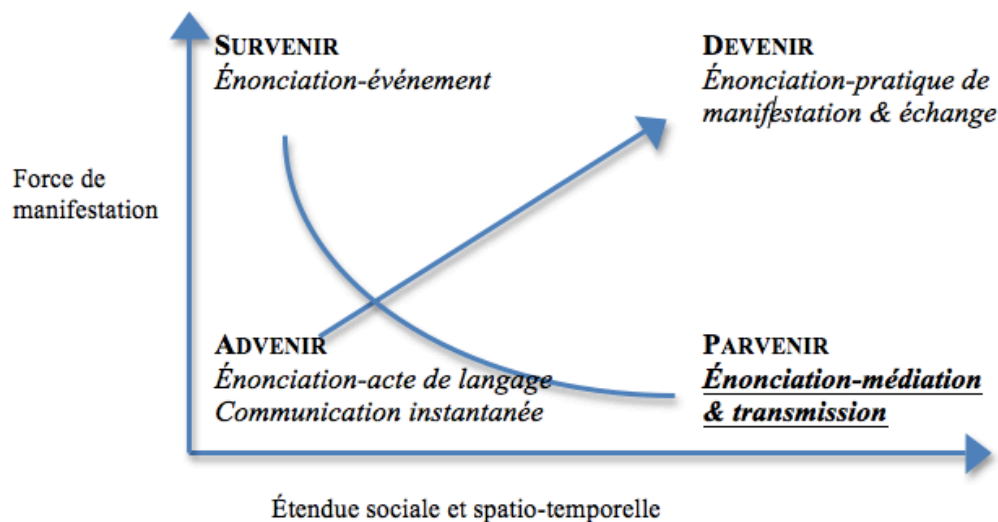
Les distinctions tranchées (avec ou sans le temps, avec ou sans le social, avec ou sans un tiers) sont toujours plus faciles à manipuler que des solutions plus subtiles et diplomatiques, notamment quand on a le souci de se faire comprendre rapidement... sans médiation. Mais les dualités structurales sont toujours d'abord d'étroites interdépendances, qu'il faut suspendre provisoirement pour développer des méthodologies appropriées. Chacune de ces dualités est alors saisie sous des « points de vue » complémentaires et alternatifs, et toute la question réside dans le point de bifurcation : si on se place juste avant, on ne voit pas encore la divergence des méthodes, et si on se place juste après, on ne voit plus l'interdépendance. J'aimerais donc conclure sur les interdépendances, en hommage à Claude Zilberberg, en reprenant un modèle que j'ai mis au point avec lui, grand spécialiste des interdépendances tensives, aujourd'hui malheureusement silencieux. Si on prend le point de vue général d'une approche sémiotique de la médiation, c'est-à-dire de sa contribution aux sémoses, on peut distinguer deux tendances directrices :

1. d'un côté, la force de sélection et de réunion des expressions et des contenus (l'engagement d'une énonciation), et
2. de l'autre côté, l'étendue de la diffusion dans le temps (mais aussi dans l'espace) de cette production sémiotique.

La structure tensile qui en découle permet de définir des sémoses qui font « événement » en privilégiant la force immédiate d'une intention et d'une énonciation, et d'autres qui sont solidement immergées dans l'extension spatio-temporelle du lien social. La médiation trouve place parmi ces différentes possibilités. Le modèle de base est le suivant :



Le modèle auquel conduit notre analyse met clairement en évidence l'antagonisme entre l'énonciation-événement et l'énonciation médiation-transmission : l'une cherche l'éclat, la solution de continuité, la concentration et l'intensification du problème et de sa solution, au prix de la rupture éventuelle du lien, alors que l'autre privilégie l'étalement dans le temps et l'espace, la diffusion et la répartition extensives, et la persistance du lien.



Références bibliographiques

- DAVALLON, Jean, (2003), « La médiation : la communication en procès ? » Paris, *MEI*, « *Médiation et information* », n° 19,.
- DESCOLA Philippe, (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines »,.
- FONTANILLE, Jacques, (2008), *Sémiotique des pratiques*, Paris, PUF.
- (2015), *Formes de vie*, Liège, Sigilla, Presses Universitaires de Liège.
- GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph, (1979), *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Sémiotique*, Paris, Hachette.
- LATOUR, Bruno, (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.
- MAUSS, Marcel, (1971), « Techniques du corps », in *Essais de sociologie*, Paris, Seuil, « Points », « Sciences humaines ».
- Ordonnance n° 2011-1540 du 16 novembre 2011 portant transposition de la directive 2008/52/CE du Parlement européen et du Conseil du 21 mai 2008 sur certains aspects de la médiation en matière civile et commerciale NOR: JUSC1117339R Ordonnance n° 2011-1540 du 16 novembre 2011 portant transposition de la directive 2008/52/CE] (Legifrance)
- SHILLINGS, Marinka, (2010), *La Médiation et les autres modes alternatifs de résolution des litiges inter-entreprises*, Paris, Éditions Chemins de tr@verse.